

GEORGES G. TOUDOUZE

CONTES ET LÉGENDES DE L'ILE-DE-FRANCE



FERNAND NATHAN

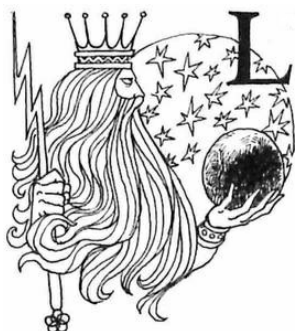
Contes et Légende de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DE L'ÎLE-DE-FRANCE

**Par
Georges-Gustave Toudouze**

***Illustrations : Yvon Le Gall
Éditeur : NATHAN***

La rosace de l'Île-de-France



LORSQU'AU matin du Monde, le Maître de la Vie de ses fortes mains eut modelé la Gaule, il lui chercha des fées pour garder ses provinces.

À l'ordre de la Force Suprême qui régit les êtres et les choses, elles surgirent toutes, dans un vol empressé, accourant des quatre coins de l'Univers. Et les premières arrivées choisirent au gré de leurs goûts, de leurs désirs, de leurs intentions ou de leur simple agrément, l'une préférant la Montagne, l'autre la Mer, celle-ci la Plaine, celle-là la Forêt.

Partage qui ne s'opéra pas toujours sans discussions et froissements, plusieurs demandes se portant sur la même région. Si bien, qu'à maintes reprises, il fallut départager des appétits, apaiser des querelles, calmer des acrimonies, et même, parfois, en venir à l'impartialité brutale des tirages au sort. Cependant que les dernières venues se devaient contenter des morceaux demeurant sur la carte en sites inoccupés par dédain ou négligence, voire à raison

de la plus ou moins grande médiocrité de ces laissés pour compte.

Les choses, pourtant, finirent par s'arranger. De sorte que la Bretagne et l'Alsace, la Flandre et la Provence, la Normandie et la Catalogne, la Guyenne et la Bourgogne, la Lorraine et la Gascogne, la Savoie et l'Auvergne, la Picardie et le Roussillon, tout ainsi que l'Auvergne, le Nivernais, le Dauphiné, la Touraine, le Languedoc et l'Anjou, le Béarn, la Champagne, l'Orléanais et le Périgord se virent, chacun, le fief souverain d'une Immortelle venue de la Terre, de l'Air, du Feu ou de l'Eau, et toute radieuse à la pensée qu'elle allait régenter un morceau du plus Beau Royaume sous le Ciel.

Satisfait d'en être venu à ses fins de répartition sans avoir soulevé trop de querelles, ni entendu trop de criaileries, le Maître de la Vie s'apprêtait à reprendre le cours de ses majestueuses méditations, lorsque, soudain, le bruit d'une âcre dispute lui fit tourner la tête et froncer le sourcil :

« Qu'est-ce là ? Qu'y a-t-il là-bas ? »

Or, tandis que, brusquement, émues de curiosité, les Fées déjà pourvues s'empressaient de former le cercle, en friandes d'une bagarre imprévue et peut-être amusante, la voix sonore de Morgane, la belle fée de l'océan de Bretagne, ramenant sur ses blanches épaules son manteau somptueux d'algues rousses et de verts goémons, domina le tumulte commençant :

— Peuh ! les sottes filles et la médiocre histoire !... Regardez-moi ces quatre petites fées des eaux douces qui font mine de se prendre aux cheveux pour trois grains de boue que l'une aura reçus de plus que les autres !...

Et le rire éclatant de la somptueuse Viviane, maîtresse des landes et des bois du même pays breton, souligna la riposte dédaigneuse :

— Je parie ma couronne d'ajoncs d'or contre un fil de perles tiré

de tes coquillages, chère sœur, que ces péronnelles vont avoir l'audace de réclamer la révision de leurs partages comme s'il s'agissait du sort d'un empire...

Parmi les fées, des rires coururent. Et certaines, peu charitables, s'amusaient déjà à exciter les quatre commères dont les voix montaient, de plus en plus acides, lorsque du trône où s'adossait le Maître de la Vie, l'ordre tomba, devant lequel immédiatement tous les fronts se courbèrent dans le silence revenu :

— À mon tribunal, et tout de suite. Qui êtes-vous ? et que réclamez-vous ?

Entre les deux haies formées aussitôt par les grandes fées, quatre petites Immortelles des Eaux Douces, d'ailleurs charmantes dans leur simplicité et leur extrême confusion, s'avancèrent en tremblant un peu :

— Je suis la rivière Oise, murmura la première.

— Moi, la rivière Aisne, expliqua la seconde.

— Moi, la rivière Marne, fit la troisième.

— Moi, la rivière Ourcq, acheva la dernière.

Et, ensemble, elles se courbèrent en quatre révérences pareilles.

Morgane qui, en dame souveraine de la Mer immense, ne craint point de parler très haut devant la Toute-Puissance, ne put retenir son opinion :

« Tiens, tiens, elles sont plus gentilles que je ne le supposais, toutes les quatre. Ma parole ! si j'étais le Juge Suprême, je ne saurais vraiment me montrer sévère pour ces petits minois effarouchés ! »

La question du Maître de la Vie tomba, nettement articulée :

« Vous avez reçu chacune votre lot. De quoi vous plaignez-vous ? et que réclamez-vous ? »

Reprenant assurance, toutes quatre repartirent à la fois, jacassant

avec une telle précipitation, et se coupant l'une l'autre la parole avec tant de verve, que personne, d'abord, ne comprit rien au sujet de leur querelle.

— Je devrais vous... tonna le Maître, dont un geste compléta la phrase inachevée. La rudesse des mots, la menace de la dextre levée suffirent : les petites fées tremblantes n'osaient plus ouvrir la bouche, et le rire se figea aux lèvres des grandes.

Sur un nouvel ordre, cependant, les réclamantes reprirent assurance : mais, incapables de se contenir, elles recommencèrent si bien à se couper mutuellement la parole que l'assistance eut grand peine à démêler le fond de la querelle.

On finit pourtant par comprendre que, en supplément des territoires dévolus en partage à chacune d'elles, toutes les quatre à la fois réclamaient la possession de terres contestées se trouvant placées en situation telle que l'une comme l'autre se jugeait fondée à en revendiquer la propriété.

Et des noms de cantons volaient, lancés et relancés comme balles entre les quatre adversaires, recommençant de se monter peu à peu :

— Le Vexin...

— La Brie...

— Le Gâtinais...

— Le Mantois...

— Le Valois...

— Le Parisien...

Puis des échanges d'exigences :

— Ce Vexin est à moi ! criait l'Aisne.

— Jamais ! Il est à moi ! ripostait l'Oise.

— Je veux le Hurepoix ! proclamait la Marne.

— Je ne vous le laisserai pas ! ripostait l'Oise.

— Le Parisis, le Parisis, où s'élèvera plus tard, disent les prophéties, la capitale des Gaules, je le veux ! clamait l'Ourcq.

— Je ne vous le donnerai pas ! répliquait la Marne.

Attentif et, comme toujours, passionné de justice, le Maître de la Vie prêtait l'oreille, voulant d'abord comprendre avant d'énoncer une décision dont il lui paraissait malaisé de trouver les attendus sans contestation possible.

À ce moment, hors du cercle formé par l'assistance attentive, une voix nouvelle soudain s'éleva, qui disait :

— Place, mes sœurs, place, je vous prie. Excusez mon retard.

Et vers les querelleuses, cet ordre impérieux :

— Vous, les quatre bavardes, silence !

Ayant écarté quelques-unes de ses compagnes pour s'ouvrir passage, une fée, un peu essoufflée par une course rapide, s'avança et longuement s'inclina devant le Constructeur Suprême, dont l'embarras était visible à tous les regards, mais dont le visage auguste s'éclaira d'un paternel sourire en reconnaissant l'arrivante :

— Ah ! Sequana ! chère fille ! Viendrais-tu par hasard, toi aussi, me présenter une réclamation ? Je t'ai, cependant, accordé un beau lot, à toi qui vas pouvoir déployer les boucles harmonieuses de ton fleuve depuis les avancées de la Bourgogne jusqu'à la mer de Normandie !

Vêtue d'une tunique glauque tissée et brodée, coiffée d'une haute tiare de roseaux laissant ruisseler sur ses épaules une admirable chevelure blonde, la nouvelle venue se releva en souriant :

— Me plaindre ? Maître, je serais la dernière des ingrates, moi qui, comme mes sœurs Loire et Garonne et mon frère Rhône, vais gouverner une magnifique vallée dont les lignes présentent la plus délicate des harmonies dans les couleurs, les lumières et le

déroulement des plaines ! C'est justement parce que je croyais tous partages terminés et imaginais tous désirs satisfaits que je m'étais éloignée un moment.

La voix se fait soudain sévère et chagrine :

» Je me suis hâtée de revenir lorsque j'ai appris que ces quatre-ci, à qui ta grâce ineffable a bien voulu confier mes affluents, se permettaient, à mon insu et sans mon accord, de troubler de récriminations cette auguste assemblée.

Deux murmures passèrent ensemble.

Le premier fait de toutes les réflexions qu'échangeaient entre elles, à mi-voix, les autres Immortelles, curieuses de connaître la décision finale prête à tomber du Trône Suprême.

Le second, à la fois aigre et agressif encore que contenu cependant par le respect, et dans lequel se contrariaient les quatre voix pointues des plaignantes, plus décidées que jamais à s'arracher mutuellement quelques lambeaux de territoire.

Irritée, la fée de la Seine se tourna vers ses subordonnées :

— De quel droit, pécores, vous permettez-vous de hausser le ton dans cette réunion où vous n'êtes que des comparses ? Sous quel prétexte, à propos d'une réglementation de détail dans l'ensemble du bassin fluvial commis à ma loi, osez-vous intervenir sans mon aveu ? Voulez-vous me faire rougir de honte en présence de ma sœur Loire, vis-à-vis de qui les fées secondaires de l'Allier, du Cher, de l'Indre, ne sont que docilité et déférence ? De mon frère Rhône, devant qui les fées auxiliaires de la Saône, de l'Isère, de la Durance inclinent l'obéissance de leurs flots montagnards ?

La mercuriale était si rude que, malgré leur énervement et leurs convoitises, les quatre coupables demeurèrent interdites et rougissantes.

Sequana profita de leur visible désarroi. En grande dame féodale

qui vient de morigéner d'indociles subordonnées et de les faire rentrer dans le devoir afin de sauvegarder son autorité aux yeux de ses sœurs des autres Provinces, ses égales en grade, elle s'avança de quelques pas, et demanda très haut :

— Maître de la Vie, en vertu des pouvoirs que ta Toute-Bonté m'a bien voulu confier, contre ces révoltées, je te demande justice au nom du droit des Immortelles par-devant ta Lumière.

Cette fois, un lourd silence tomba.

Devant l'appel prononcé dans les formes requises par la règle, aucune fée, si élevé que fût son grade, n'osa plus parler, ni même sourire.

Et ce silence se prolongea, tandis que grandissait la gêne des quatre petites rivales devenues, à leur extrême embarras, le point de mire de tous ces regards braqués sur elles.

Enfin, des lèvres augustes, tomba lentement la réponse :

— Sequana, ma fille, puisqu'il s'agit d'une partie des domaines que mes volontés t'ont soumis, au nom du droit des Immortelles que tu viens d'invoquer, je te délègue le soin de juger cette cause et le pouvoir de rendre un arrêt que, par avance, je fais mien, et qui sera sans appel. Nous t'écoutons. »

Le visage de Sequana, à ces mots, s'empourpra, les quatre plaignantes pâlirent, et l'assistance exprima sa stupeur en présence de l'extraordinaire faveur accordée à la fée de la Seine.

Elle, cependant, se ressaisit. Elle baissa un moment les yeux pour se recueillir, puis releva les paupières, fit peser son beau regard glauque sur les quatre rivales. Et, enfin, lentement, à mots posés, elle prononça :

— Aisne, Oise, Marne, et toi Ourcq, écoutez. Puisque la Volonté Suprême qui vient de partager entre mes sœurs et moi la Gaule jeune et neuve, pour le meilleur et pour le pire des avenir dans les

siècles futurs, consent que je remplace, pour trancher votre différend, sa décision par la mienne, voici ce que moi, Sequana, Dame souveraine du Fleuve et de la Vallée, je dis...

Un petit temps. Puis ces mots, un à un bien articulés :

» Il est exact que, sur la terre gauloise, aux lieux où vos quatre cours viennent rejoindre le mien et mélanger nos eaux, nos cinq lits dessinent un territoire qui semble une manière d'île baignée, bordée et défendue par les cinq flots de nos cinq cours. Encerclée par les cantons avancés de la Picardie, du Perche, de la Beauce, de l'Orléanais, du Nivernais et de la Champagne, provinces en face desquelles vous avez, chacune, une rive, cette île singulière est ciselée en effet par vos quatre cours. Situation qui donne à chacune de vous, je le reconnais, certains droits.

Les quatre, qui baissaient le front sous la semonce, le relevèrent, regards brillants d'anxiété, une lueur d'espoir au fond des prunelles luisantes.

Sequana reprit avec un peu de malice :

» À chacune de vous quatre, et à moi aussi : car le lit de mon fleuve se trouve passer précisément par le milieu de cette île singulière. Ainsi, je recueille le tribut de vos eaux, Ourcq et Marne, avant d'arriver au site futur de Lutèce-Paris, et celui des vôtres, Oise et Aisne, juste après en être sortie.

Les quatre se regardaient, reprises d'incertitude. Vers quel arrêt de justice les menait Sequana, dont le sourire s'accentua :

» Partager cette île entre vous quatre ? Comment y parvenir sans la disloquer ? sans favoriser, ou sans léser, malhonnêtement l'une ou l'autre de vous ? ce qui serait, avouez-le, donner, nous Immortelles, un bien fâcheux exemple d'injustice aux hommes qui seront les futurs habitants de cette région. Avec un petit rire ironique et volontairement malicieux, elle continua :

» Je pourrais, d'autorité, supprimer la querelle en supprimant l'objet du litige, c'est-à-dire en prenant pour moi, seule, cette île tout entière que baignent mes ondes, miroir mouvant du ciel. Ce serait tout aussi injuste, donc impossible.

Encore un temps, puis la décision :

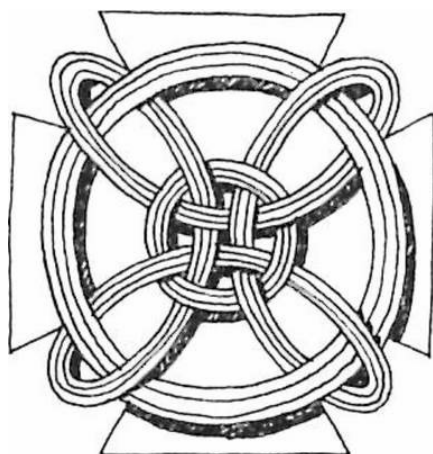
» Si vous regardez bien : Vexin, Valois, Mantois, Hurepoix, Gâtinais et Brie, autour du centre Parisien, dessinent une roue, ou mieux une rosace, avec son cœur entouré de six pétales. Une fleur étonnante ouvrant son calice aux rayons du soleil, et semblant, dans ce qui va être demain la Gaule, et après-demain la France, la miraculeuse offrande d'un pays tendant son cœur même vers la splendeur et l'infini de la lumière. Cette rose étonnante, cette fleur miraculeuse, elle est à nous cinq en même temps, entourée par nos bras affectueux, arrosée par nos eaux fécondantes. Oise, Ourcq, Marne, Aisne, vous fondant au lit de ma Seine, cette île est indivise entre nous. Nous serons cinq pour l'aimer, la garder, la défendre, et nos cinq tendresses unies ne formeront qu'un seul et puissant amour au service immortel de notre île unique au monde.

Spontanée, une immense acclamation est partie de l'Assemblée entière, éclatant en tels applaudissements qu'il faut un long moment avant que du Trône du Maître de la Vie se fasse entendre la question :

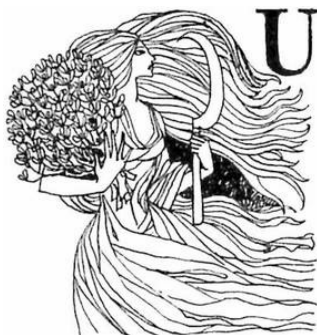
— Et elle s'appellera de quel nom ton île, ma fille ?...

Sequana se retourna, riante :

— Comment ? je ne l'ai pas dit ? Mais l'Île-de-France, naturellement !



La dernière druidesse



UN bruit régulier va grandissant : semelles de sandales cloutées et fers de chevaux battent le cailloutis de la route qui longe la berge de la Seine. Et, soudain, contournant une boucle du fleuve, la patrouille apparaît, au pas de route.

Trois cavaliers et quinze fantassins.

Sous le casque à cimier de plumes blanches, front et visage ruisselant de sueur, le tribun, chef de groupe, montre la mine maussade de l'officier à qui est échue une corvée fastidieuse. L'un à sa droite, l'autre à sa gauche, mais tous deux en arrière d'une encolure, ses deux compagnons, aussi couverts de poussière que leur supérieur, chevauchent, l'air aussi las.

À main gauche, le fleuve coule lentement, eaux assez basses. À main droite, un moutonnement épais de petits taillis, de fourrés épais qui, montant en oblique au flanc d'une colline assez raide, vont se perdre dans l'inextricable fouillis d'une forêt aux arbres centenaires.

Brusquement, le tribun s'arrête, et, cherchant du regard le centurion qui, en main son cep de vigne, insigne de son grade, marche en serre-file à la tête des fantassins, il l'interpelle :

— Publius, tu tiens garnison dans ce pays perdu depuis huit ans, n'est-ce pas ?

— Non, dix ans, mon officier, pour ma malchance.

— Donc tu connais à fond toute la région !

— Pour autant qu'elle se laisse connaître, tout au moins, mon officier, vu que les choses, pas plus que les gens, ne mettent guère bonne volonté à se laisser connaître.

— Ne fais pas le modeste. Depuis ce matin, tu as montré ce que tu sais. Alors, cette colline, cette forêt en pente, là, ça s'appelle comment ?

Vieux soldat rompu à la discipline, Publius s'est arrêté, a rectifié la position ; et, immédiatement, les quatorze légionnaires qui le suivent ont fait halte, heureux de cette pause inattendue : le pilum piqué au sol, le bouclier à foudre doré rejeté sur le dos, et le casque à timbre bas remonté sur le front, ils respirent et se détendent.

Le centurion pointe son bâton vers la forêt :

— Dans cette barbare langue celte à laquelle, malgré mes dix ans de séjour, je n'arrive pas à m'accoutumer, j'ignore, mon officier. Mais nous, les vieux de la garnison de Lutèce, nous avons pris coutume de donner de nous-mêmes, des noms aux endroits. Et ici, nous disons : la forêt de *Meudonum*.

— *Meudonum*, pourquoi cela ?

Le tribun a un geste d'indifférence :

— J'ignore. Les plus anciens que moi m'ont dit. Moi, à mon tour, je répète.

Le tribun a tiré de sa tunique des tablettes d'ivoire et les consulte

en grommelant :

« Lutèce, ou *Le Village-au-Milieu-des-Eaux*, le bien nommé. Ah ! garnison de misère ! »

Un double éclat de rire salue la phrase :

— Pauvre Claudius ! s'apitoie ironiquement l'un des cavaliers. Pour le brillant habitué des palais de notre Rome, quel changement !

— Bah ! fait l'autre, dix-huit mois de campagne réglementaire en Gaule seront vite passés, infortuné Claudius, et tu n'en reverras qu'avec plus de plaisir les belles Italiennes que tu feras frissonner par le récit, un peu arrangé de tes aventures en pays des Gaules. »

Le tribun rit et grogne à la fois :

— Oui, oui, moquez-vous de moi. Avec cela que tu t'amuses ici, toi, Marcus ! et comme si tu n'avais pas été le premier à me décourager, toi, Ennius, dès le soir de mon arrivée en cette province des Parisis rencognés dans les îles de leur fleuve Sequana comme des rats d'eau dans leurs gîtes !

Puis, revenant au centurion :

» Enfin, tant pis. Service, service ! Publius, les instructions que m'a remises ce matin, au départ de Lutèce, l'envoyé du légat de la 17^e Légion, disent qu'il y a par ici un bac et un passeur qui commandent une route traversant le fleuve, et que nous devons nous faire transporter de la rive gauche sur laquelle nous venons de patrouiller, à la rive droite par laquelle nous devons remonter vers Lutèce. Tu te reconnais par ici ?

Avant que le bas officier ait pu répondre, deux ou trois soldats, tendant le bras, crient ensemble :

— Un bac traverse là-bas, mon officier !

Les trois cavaliers se sont ensemble haussés sur leurs selles, et, la main en visière, regardent dans la direction indiquée.

En effet, un peu plus bas, au milieu du courant, une lourde barge, manœuvrée à la perche par deux hommes, coupe en biais le courant assez faible, et se dirige vers la rive au ras de laquelle apparaît le sommet conique d'une hutte ronde.

— Le passage indiqué, fait Marcus. Tes tablettes sont exactes. Nous n'avons qu'à gagner cette cabane.

Le tribun continue de vérifier ses ordres, il reprend :

— On m'indique cette forêt comme suspecte, qu'en sais-tu, Publius ?

Le centurion a un grand geste :

— Suspecte ? Ce n'est pas assez dire, mon officier ! D'expérience des vieux de notre Légion, cantonnés à Lutèce, il n'y a pas pire mauvais lieu que cette forêt de Meudonum.

— Pourquoi cela ?

— D'abord, elle est pratiquement inextricable : pas de routes, des étangs, des marais, les arbres centenaires serrés les uns contre les autres, tellement de feuillages que c'est là-dessous la nuit perpétuelle. Ensuite, il y a dans l'épaisseur des fourrés tout ce qu'on peut rêver de mieux comme bêtes dangereuses : des loups, des sangliers, des lynx, des chats sauvages, des serpents, des oiseaux féroces de jour et de nuit. Et, enfin, il est sûr et certain que la forêt sert de repaire à des gens qui n'aiment pas les Romains et qui tiennent les bois en armes, toujours prêts à assaillir qui, de chez nous, a la curiosité ou l'imprudence de se risquer là-dedans.

— Pas possible ?

— Tel que je vous dis, mon officier. Plus d'un pauvre gars a eu la gorge coupée, rien que d'avoir fait vingt pas sous ce couvert d'arbres. Qui entre là-dessous n'en ressort point.

Le jeune tribun Claudius a un froncement de sourcils :

— Qu'est-ce que l'on attend pour faire une expédition de

nettoyage, glaive et torche à la main ?

Le second cavalier, Marcus, hausse les épaules :

— On a essayé, mon ami, deux ou trois fois. On a perdu plus de monde que l'on n'aurait fait dans une vraie bataille. D'autant que cet affreux canton est considéré par tous les Gaulois de la région comme un lieu sacré, un des derniers endroits où se célèbrent encore, dans le mystère, les cérémonies du culte des druides.

— Et dès que nous essayons d'y toucher, interrompt Ennius, tout le pays est contre nous, ouvertement ou par attentats. Alors, plutôt que d'aventurer nos légionnaires par petits groupes successivement, les grands chefs ont préféré isoler Meudonum, en faire une région interdite, et se borner à en surveiller les approches.

Le tribun se redresse sur sa selle avec un geste de colère :

— Les druides ! Les lieux sacrés ! politique de faiblesse, mes amis, et à laquelle les ordres que j'apporte de Rome vont mettre fin. Puisque le haut commandement, au lieu de me conserver à la Garde Prétorienne où j'avais demandé ma permutation, ou de m'accorder une garnison agréable en Asie Mineure a jugé bon de m'exiler ici, les mauvaises têtes gauloises ne voulant pas admettre que, depuis notre Jules César, leur Gaule est province romaine, vont apprendre, de gré ou de force, à se conduire docilement.

Puis, avec un regard de défi promené sur le calme paysage dont la grâce et la richesse forestière dissimulent l'hostilité latente, Claudius ajoute :

— J'ai dix-huit mois de corvée à passer dans ce pays ? Soit ! À défaut d'autres distractions, je saurai trouver celle-là, moi : mettre les Parisis au pas.

Puis, brusquement autoritaire :

» En attendant, assez bavardé. Nous perdons notre temps. Et je

suppose, centurion, que vos hommes sont suffisamment reposés. Au bac, pour traverser le fleuve, afin de rentrer avant la nuit à Lutèce. En avant, marche...

Les trois cavaliers en tête, la patrouille est repartie au pas de route sous la lourde chaleur du soleil qui descend peu à peu vers l'Ouest.

Dix minutes passent. Et la petite colonne débouche auprès de la hutte aperçue, juste au moment où la lourde barge accoste la rive. Et arrivé le premier au bord de la grève, Claudius, du haut de sa monture, regarde débarquer les passagers. Des gens très humbles, et de la plus modeste condition. Cinq hommes, des paysans, avec leurs tuniques à manches descendant au bas des reins, leurs braies larges et flottantes, leurs manteaux en étoffe rayée. Aucun n'a d'armes, sauf un couteau court et large à la ceinture, en instrument de travail. Un seul porte une hache de bûcheron. Et aucun d'eux ne semble prêter attention à la patrouille romaine arrêtée au bord du fleuve : ils vont, indifférents, comme si elle n'existait pas.

Derrière ces paysans, deux femmes apparaissent, aussi simplement et pauvrement vêtues que leurs compagnons : une vieille à cheveux gris, drapée d'un manteau sombre, s'appuie sur le bras de sa compagne, toute jeune celle-là, qui dissimule à demi, sans pouvoir les cacher, la blondeur éclatante d'une abondante chevelure et les formes sveltes d'une élégante stature, sous la rude étoffe d'une draperie grisâtre. Ainsi que les hommes, ces femmes débarquent posément et remontent la pente de la berge, sans jeter un regard sur les Romains, rangés immobiles derrière leurs chefs.

Ceux-ci échangent un sourire :

— Toi qui admires tant nos belles Latines et qui voulais te faire envoyer en Asie afin, certainement, de leur comparer les brunes Orientales, que dis-tu, Claudius, de ce type de jeune Gauloise ?

interroge Marcus.

— Dans ce manteau qui ne vaut pas quatre sesterces, ne te paraît-elle pas une rivale possible pour toutes les Faustina, les Cornelia et les Julia vêtues de soie que tu courtisais aux rencontres sur le Forum, Claudius, arbitre de la mode dans notre lointaine Rome ? appuie Ennius.

Le tribun a un geste agacé. Mais, sans répondre, il se penche sur l'encolure de son cheval ; et ses yeux, fixés sur la Gauloise, marquent une si subite admiration, que la jeune fille, d'un geste sans affectation, mais cependant fort net, rabat sur son visage un pan de son manteau.

Claudius fronce le sourcil : une expression dure paraît sur sa face strictement rasée à profil de médaille. D'une pression des genoux, il fait avancer son cheval de trois pas et barre la route aux passagers débarquant, qui sont contraints de s'arrêter.

Claudius échange avec Marcus et Ennius deux ou trois mots rapides, puis il revient au passeur :

— Tu te nommes comment, toi ?

— Orgétorix, seigneur officier, pour vous servir, et mon frère qui m'aide dans le métier, Virдумar.

— Passeurs reconnus par l'autorité militaire ?

— Dont voici la médaille de bronze délivrée par les chefs de la Confrérie des Nautes de Lutèce, oui, seigneur.

Claudius reçoit d'Ennius un rouleau de parchemin que son camarade a tiré des fontes de sa selle. Il le déroule :

— Écoute, Orgétorix. J'ai apporté de Rome les copies d'une décision que vient de prendre le Maître du Monde, César Augustus Tiberius, notre divin Empereur. Et cette décision, moi, Claudius Popelius Tiso, tribun et chef de mission au pays des Parisis, j'ai reçu ordre de la faire connaître à tous les bons citoyens, en tels

lieux publics où elle sera ainsi portée à la connaissance de tous. Donc, passeur officiel en ce lieu, tu vas fixer au mur de ta cabane cette copie que tu feras lire, et pour ceux qui ne savent pas lire, tu liras toi-même tout haut, à quiconque franchira le fleuve dans un sens ou dans l'autre. Tu as compris ?

— J'ai compris.

— Alors, écoute, et eux aussi, là, pour ceux qui disent ignorer le latin : tu vas traduire :

Les deux autres officiers, le centurion, les légionnaires sont là, immobiles mais attentifs, et voyant leur tribun déployer le rouleau officiel, d'un même geste, ils se mettent au garde-à-vous, lorsque sonnent les premiers mots du texte.

« Au nom du Peuple et du Sénat romains,
« par ordre de l'Empereur César Augustus Tiberius,
« la race des médecins, thaumaturges, devins et autres gens
qui se disent les druides de la Gaule, est supprimée ;
« l'usage de ce nom de druides est interdit sous peine de
mort ;
« les collèges et assemblées des druides sont dissous à
peine de la vie ;
« les forces armées qui ont charge de la sécurité dans les
différentes parties des Gaules veilleront à l'exécution de ce
décret impérial ».

Tout en lisant à haute voix le texte rédigé dans la meilleure langue latine de la chancellerie romaine, le tribun Claudius surveille, du coin de l'œil, ceux qui l'écoutent. Passeurs, paysans et femmes conservent en apparence une impassibilité aussi parfaite que faire se peut ; les deux bateliers qui parlent latin couramment, de leur propre aveu, par prudence administrative vu leurs fonctions

officielles, les paysans et les femmes en vertu de leur ignorance, publiquement affirmée par les passeurs, de la langue dans laquelle s'expriment les occupants de la Gaule. Mais l'officier romain a vite fait de se convaincre que cette ignorance est beaucoup plus simulée que réelle : il se peut que, parmi ces auditeurs malgré eux du décret impérial, certains éprouvent de la difficulté à s'exprimer couramment dans un bon latin : mais aux lueurs brusques dans les yeux, aux contractions subites et involontaires des visages, il est certain que tous, ou presque tous, comprennent fort bien ce que lit le chef de la patrouille devant qui ils sont d'accord pour jouer l'incompréhension.

Claudius veut cependant donner l'impression qu'il est dupe de cette attitude. Et il remet le parchemin au passeur en lui ordonnant de fixer le texte du décret impérial sur sa porte, à la disposition de ceux qui savent lire ; et il lui ordonne d'en résumer la teneur en langue celtique, tout haut, pour les assistants.

Docile, visiblement plus par force que par conviction personnelle, le passeur obéit. Et les trois officiers romains s'étonnent de l'impassibilité avec laquelle les Gaulois accueillent cette traduction en leur langue maternelle :

— Par Jupiter Capitolin, fait Ennius, ces gens sont de vrais sauvages : c'est à se demander s'ils comprennent la portée de ce qu'on leur explique dans leur grossier patois. Ou bien leur vieille religion ne compte plus à leurs yeux, ce qui serait évidemment le rêve, pour nous. Ou bien les mots n'ont aucun sens pour leurs cervelles obtuses.

— À moins que, corrige Marcus, ces hommes et ces femmes ne possèdent sur eux-mêmes une force de contrôle comme celle que j'ai rencontrée chez les Égyptiens de la vallée du Nil par exemple.

Mais Claudius riposte avec une colère dans la voix :

— Vous vous trompez tous les deux. La vérité est que ces gens sont des simulateurs. Ils entendent à merveille tout ce que nous disons. Ils ont feint de n’y rien comprendre : ce qui leur a donné loisir et possibilité de composer leur maintien. Se fier à eux, c’est folie.

— Alors, propose Marcus, arrêtons-les pour leur apprendre à vivre, en les traitant en espions.

Claudius hoche la tête, et à mi-voix :

— Ce serait commettre une bétise. Au contraire, donnons dans le piège qu’ils ont cru nous tendre, et laissons-les rentrer chez eux.

— Les femmes aussi, cher Claudius ?

— Surtout les femmes, ami Ennius.

— Hé, hé, compagnon, j’aurais cru pourtant que la petite Gauloise allait t’intéresser, et qu’en l’emmenant prisonnière à Lutèce sous un prétexte quelconque, tu aurais pu t’assurer une captive.

Claudius sourit :

— Inutile. Je sais ce que je fais. Sois tranquille : le moment venu, je n’aurai aucune peine à la retrouver. Mais lorsque l’on donne un coup de filet dans le dessein de cerner un banc de poissons tout entier, il ne faut pas, pour prendre une belle pièce, effaroucher le reste de la bande.

Et, se séparant de ses soldats, le tribun s’avance. Il ordonne aux bateliers d’embarquer la patrouille afin de lui faire passer le fleuve en deux détachements successifs. Tandis que le premier s’embarque, il se tourne vers les Gaulois, et d’un geste leur rend la liberté, ce qui va lui permettre de voir, sans paraître les surveiller, quels chemins les uns et les autres emprunteront.

À ce moment, les deux femmes, appuyées l’une à l’autre, reprennent leur route. Et comme elle passe devant le tribun campé

en statue équestre au bord de la grève, la vieille Gauloise lève la tête, plante ses prunelles aiguës sur le visage du Romain et prononce, en langue celtique, une phrase sonore et rude.

Se demandant si ce n'est pas une insulte qu'elle lui jette au passage, Claudius ne peut retenir cette question spontanée :

— Qu'est-ce que tu racontes, toi ?

Alors, soutenant sa compagne contrainte d'allonger brusquement le pas, la jeune fille, dans une réplique irréfléchie, lance en langue latine corrigée d'un accent un peu rauque :

— *Des choses que tu ne sais pas, garde-toi de jamais parler, ni en bien, ni en mal.* C'est un proverbe de Gaule, étranger, un proverbe que mon aïeule te donne en salut de départ.

Puis, devenue soudain tout empourprée, en comprenant qu'elle vient de se trahir en livrant le secret de sa connaissance du latin, la jolie Gauloise, se masquant rapidement de son voile, entraîne sa vieille compagne. Et, se glissant derrière un épais fourré, les deux femmes disparaissent aussitôt, comme englouties par les avancées de la dangereuse forêt de Meudonum.

D'un double coup des talons, Ennius a voulu lancer son cheval afin de couper la route aux fugitives, en criant :

— Ah ! par exemple ! Les deux traîtresses !

Mais Claudius le retient :

— Non. Ne bouge pas. Je sais ce que je voulais savoir. Occupe-toi de faire passer les derniers hommes du détachement. Et rentrons à Lutèce.

Quelques minutes plus tard, la patrouille est tout entière rassemblée sur la rive droite. Et, dans l'ordre accoutumé, les trois cavaliers en tête, les fantassins derrière les chevaux, la petite troupe romaine s'éloigne tranquillement en direction de Lutèce, casques et armures brillant aux lueurs du soleil couchant qui les

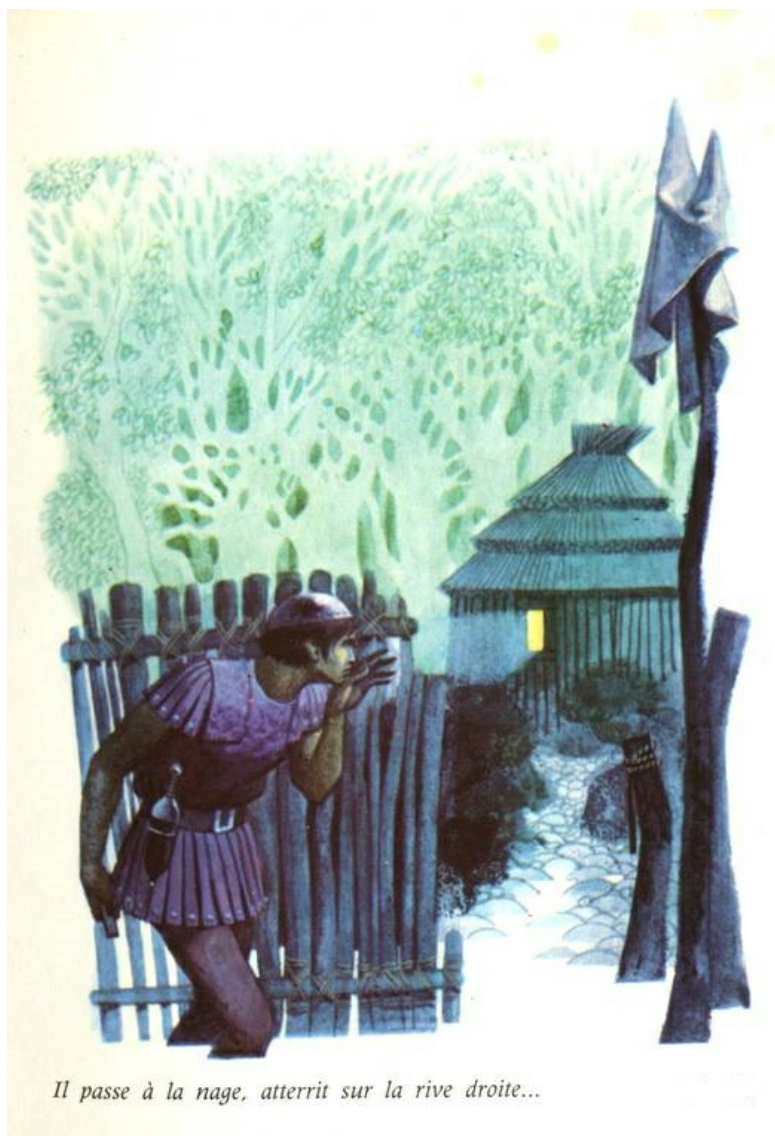
frappe de dos.

Maintenant, c'est la nuit.

Une nuit splendide, calme, dont la voûte est cloutée d'étoiles en immense brasillement.

Dans le ciel vient de monter, énorme, d'abord et toute rouge, puis bientôt ramenée à ses dimensions ordinaires et étincelante comme un bouclier d'argent, la lune.

Un peu en amont de la cabane du passeur, sur la rive droite de la Seine, un homme vient d'arriver sur un cheval dont les sabots sont enveloppés d'étoffes afin d'éviter le bruit des fers. Il dissimule sa monture dans un fourré, et s'avance demi-courbé. Il n'a pour costume que des sandales, des braies courtes, une tunique de cuir, sur la tête une petite coiffe d'acier en forme de calotte, et à la ceinture un poignard à lame large. Il atteint la berge, tâte un peu l'eau, puis se glisse sans bruit, et, à longues brassées, coupant le courant de biais, avec une adresse extrême, il passe à la nage, atterrit sur la rive droite, se hisse sans bruit aucun et, mi-marchant, mi-rampant, atteint la cabane des deux bateliers, puis s'immobilise au guet. Et il écoute : car, devant la hutte, des hommes sont là qui parlent à mi-voix ; messe basse, dont l'espion saisit quelques mots, car ces causeurs nocturnes emploient alternativement le celte et le latin.



Il passe à la nage, atterrit sur la rive droite...

Enfin, la voix d'Orgétorix le passeur monte un peu, et, en mauvais latin, se fait entendre :

— Il est tout de même absurde que j'aie laissé tomber, je ne sais où, cette tablette sur laquelle Éponine m'avait gravé, dans les deux langues pour ceux d'entre vous qui ne parlent plus notre gaélique, le mot de passe.

— Qu'importe, puisque tu le sais par cœur : « *Hésus et les Enfants du Chêne*. » Cela suffit.

— Oui, mais il y avait l'heure du milieu de la nuit. Et si un de ces Romains que j'ai passés cet après-midi dans ma barque l'a ramassée, cette tablette...

— Eh bien, il n'y comprendra rien. Aucune importance. Mais la lune est à la hauteur marquée. Nous sommes tous ici. Partons !

Deux silhouettes, puis quatre autres, puis encore six, en tout onze hommes qui se détachent de la pénombre et se mettent en marche, sans se douter qu'ils passent à toucher le guetteur couché dans l'épaisseur du taillis et qui tient dans sa main une petite tablette d'os, tandis que l'obscurité dissimule le sourire de satisfaction qui détend ses traits. Claudius le tribun a deviné juste : la tablette qu'il a ramassée dans la barque, en traversant le dernier de sa patrouille, est bien un signal et un ralliement pour le soir même. Et le Romain se félicite d'avoir eu l'audace de revenir seul, en face de Meudonum, et de tenter l'aventure, qui sera certainement assez redoutable, mais qui, sans doute, démasquera certains secrets dont le tribun devine l'importance pour la sécurité des légions.

Et c'est une marche étonnante. Se glissant en file, les onze Gaulois ont suivi une piste à peine tracée dont, traversant les ramures, les rayons de la lune indiquent plus ou moins bien les détours. À dix pas derrière eux, Claudius suit, – tâtonnant un peu, dérapant parfois sur une plaque de vase ou plus loin contournant un

petit marécage. Pendant des minutes et des minutes, la colonne et son suiveur défilent en silence.

Puis, un bruit en avant. Une exclamation, une question, une réponse :

« *Hésus et les Enfants du Chêne !* »

Les six mots de reconnaissance ont été articulés successivement dans les deux langues. Et la colonne, un instant arrêtée, repart, grossie de la sentinelle qui était là, postée en attente et destinée à servir de guide aux derniers arrivants. Le cœur un peu battant, Claudius avance toujours, et ses oreilles tendues perçoivent maintenant une étrange rumeur. Multipliant les précautions, il lui faut toute sa présence d'esprit pour retenir l'exclamation qui lui monte aux lèvres. Il a juste le temps de se jeter à plat ventre et se glisser, allongé contre terre, à l'intérieur d'un bosquet touffu dont l'épaisseur le dissimule entièrement.

Car, devant lui, délimitée, encadrée et dominée par les masses énormes de chênes centenaires, une clairière s'ouvre que remplit une foule : des hommes, des femmes, des enfants, sur lesquels, brusquement, s'allument, tenues à bout de bras, plusieurs dizaines de torches. En même temps, quatre brasiers, disposés aux quatre coins de la clairière, s'enflamment. Et au milieu de l'espace vide, ces lueurs dansantes, unies aux rayons de la lune, jouent sur d'énormes masses grises : pierres géantes en travers desquelles reposent couchées et supportées par ces piliers massifs, de larges dalles de cette même pierre à peine équarrie.

Un mot monte aux lèvres de Claudius, qui a reconnu les étranges monuments dont il a lu la description dans *les Commentaires de la Guerre des Gaules* du Proconsul conquérant César :

« Des dolmens ! »

Le hasard d'une trouvaille dont il a deviné l'importance, et

l'audace de son esprit aventureux ont amené le jeune tribun au cœur de la forêt de Meudonum, en ce haut lieu, dans une assemblée clandestine des druides et de leurs fidèles Gaulois.

Et il est seul, à peine armé, se risquant à un espionnage dont il n'espérait pas de tels résultats.

Or, pour la seconde fois, il a peine à retenir un brusque mouvement ; comme par magie, une femme vient de paraître que la lune et les feux éclairent telle une apparition surnaturelle : la jeune Gauloise du passage de la Seine.

Entièrement vêtue de blanc, ses longs cheveux blonds tressés de feuilles épars sur ses épaules, les bras nus, de la main droite elle élève une serpe d'or à longue, lame courbe, et de la gauche elle montre une lourde touffe de ce gui qui ne pousse que sur les plus hautes branches des chênes-rouvres.

Et de ses lèvres tombent, scandés un à un dans une invocation psalmodiée, les noms des antiques divinités de la Gaule, aussitôt répétés en litanie par la foule :

« Hésus...

Tarann...

Teutatès...

Camul...

Bénélus...

Ogham... »

L'un après l'autre, les échos de la forêt répètent les syllabes aux sonorités rocailleuses.

Et chaque fois, les torches s'agitent, faisant onduler leurs flammes, tandis que les brasiers se transforment en masses incandescentes au sein desquelles, d'instant en instant, des mains jettent de nouvelles branches résineuses.

Comme en une danse sacrée aux mouvements lents et solennels,

la druidesse va, vient, sur la table de pierre qui lui fait un étrange piédestal. Et la grandeur barbare de la cérémonie nocturne se déploie : des hommes, des femmes, des enfants s'étant pris par la main, autour des dolmens, commencent une procession en forme de serpent dont les anneaux enlacent les pierres et les feux.

Machinalement, pour mieux voir le prodigieux spectacle, et sans calculer son geste, Claudius s'est levé. Et brusquement un cri, puis deux, trois, dix clameurs furieuses l'enveloppent. Avant d'avoir la possibilité d'esquisser un mouvement, le Romain est saisi, terrassé, emporté et jeté aux pieds de la druidesse sur la table du dolmen, en même temps qu'à la fois en langue gaélique et en latin, une acclamation monte :

— Evoh ! Evoh ! Le sacrifice. À mort l'espion ! à mort le Romain !

— Pour Tarann, maître du tonnerre !

— Pour Teutatès, dont la majesté réside dans les chênes !

— Pour les dieux, pour les foyers, pour la patrie !

— Sacrifice ! Sacrifice !

— Le Romain au sacrifice !

Maintenu par dix poignes irrésistibles, Claudius est déjà étendu sur la pierre, tunique arrachée, tête renversée en arrière, et gorge offerte.

Dix Gaulois à la fois ordonnent :

— La serpe d'or, comme aux temps d'autrefois !

— Le sacrifice ! hurle la foule.

— Éponine, Éponine, au nom des dieux de la Gaule, tranche la gorge ! exigent vingt, cinquante, cent voix.

Quelques secondes, la druidesse hésite.

Puis brusquement, sa voix, étrangement forte, pleine d'autorité, ordonne :

— Arrière, arrière, Enfants du Chêne ! Les dieux, qui parlent par ma bouche, vous ordonnent d'attendre ma décision.

Mais les plus furieux ne veulent rien écouter :

— La serpe d'or !

— La gorge tranchée !

— Le sang de la poitrine ouverte !

— Le sacrifice du Romain qui s'est livré lui-même !

— Oui, oui. Le sacrifice, la gorge, la serpe d'or !

Dans un élan qui la dresse debout, chevelure déployée, bras levés au-dessus de la tête, étrange statue vivante sur laquelle se croisent et se combattent les lueurs rouges des brasiers et les rayons d'argent de la lune, la druidesse trouve un accent d'une surnaturelle puissance :

— J'ai dit : arrière ! et silence !

Et aussitôt, dans la clairière, les trois ou quatre cents assistants qui sont là, coude à coude, et qui semblaient autant de furieux déchaînés, deviennent immobiles et muets.

Alors, Éponine s'avance au bord même du dolmen qui lui sert d'autel et de chaire à prédication.

Sur trois mots prononcés à mi-voix, les hommes qui tiennent Claudius allongé sur la dalle comme une bête de sacrifice le relèvent, et, sans cesser de le maintenir prisonnier, l'adossent à l'un des piliers de support de la table de pierre où il demeure tout étourdi, étonné de se sentir encore vivant alors qu'il allait être égorgé en victime expiatoire, et admirant inconsciemment, en artiste épris d'originalité, le spectacle qu'il a sous les yeux et la figure hardie de la Gauloise, serpe d'or au poing.

Car, dressée devant les siens, et leur parlant à mots rapides, à phrases courtes et incisives, elle est vraiment sculpturale, la splendide créature qui, à présent, s'adresse aux Enfants du Chêne

réunis par ses soins.

Dans sa langue celte aux sonorités vigoureuses, dont le sens échappe à la compréhension du Romain prisonnier, la druidesse explique à ses fidèles que, dernière prêtresse du culte de Teutatès dans les forêts des rives de la Seine, elle a tenu tête aux persécutions ordonnées par Auguste, reprises et aggravées par Tibère, que, en relations étroites et secrètes avec le Grand Druides de la Forêt des Carnutes, avec les druides d'Armorique, avec les druidesses de l'île de Sein, elle a, en dépit de sa jeunesse, fait l'impossible pour maintenir la pureté du culte philosophique dont les druides, les bardes, les ovates se transmettent oralement les rites de siècle en siècle dans le mystère des bois et autour des menhirs, des dolmens, des cromlec'hs. Mais la persécution s'est faite plus âpre, plus sévère ; et le nouvel empereur, Tibère, n'a pas hésité à punir de mort les Enfants du Chêne. Plutôt que d'exposer aux tortures des bourreaux de Rome leurs adeptes, les chefs des druides ont préféré délier de l'obéissance leurs fidèles, réunir druides et druidesses et prendre, tous ensemble, la route de l'exil en l'île d'Hibernie, terre sacrée offerte en refuge aux proscrits, jusqu'aux jours futurs qui verront la renaissance et la victoire du druidisme. Ce n'est ni un reniement, ni un départ, mais un repli devant la férocité d'adversaires qui, la froide exécution du peuple entier des Vénètes d'Armorique par Jules César l'a prouvé, ne reculent devant rien pour abattre quiconque veut demeurer libre.

Un long sanglot salue cette dernière phrase. Mais Éponine relève les courages. Obéissant à l'appel du Grand Druides, elle va partir avant le jour à bord d'une barque qui l'attend et descendra la Seine pour rejoindre la mer et les navires armoricains. Elle est venue cueillir une dernière fois le gui du chêne-rouvre afin de l'emporter en exil, et dire adieu et confiance à ses amis. Aussitôt, sous les

regards étonnés du Romain qui ne comprend pas ce qui se passe, un défilé s'organise. Faucille d'or et gui en main, Éponine debout, et recrutée de fatigue, reçoit l'accolade et le baiser de paix de chacun des assistants qui, un à un, disparaissent dans la nuit sous les rayons de la lune, tandis que rougeoient les bûchers tombés en braise.

Bientôt, Éponine reste seule avec sa vieille nourrice, qui la drape d'un long manteau sombre, et quelques fidèles qui vont l'accompagner jusqu'à la barque amarrée au rivage de la Seine.

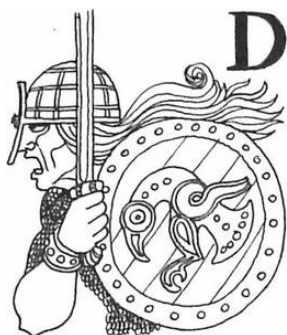
À ce moment, les regards de la jeune fille tombent sur le prisonnier, toujours entre ses gardes. Elle le contemple un instant, puis murmure quelques mots en celte. Et Claudius qui regardait la druidesse avec une sorte de passion, soudain, au choc d'une douleur brutale à la nuque, s'affaisse évanoui.

Le soleil est très haut dans le ciel, lorsque le tribun Claudius revient lentement à lui, et se retrouve, avec stupeur, sur la rive droite du fleuve, couché sur le sable à côté de son cheval et la nuque douloureuse. Puis, ses doigts passant sur sa poitrine touchent une plaquette d'os pendue à son cou ; et sur cette surface lisse, les yeux du Romain lisent ces mots tracés en latin d'une main malhabile :

« Romain, dans la suite de ta vie que notre pitié a consenti d'épargner, souviens-toi du proverbe gaulois qui te fut traduit par Éponine, la dernière druidesse : *Des choses que tu ne connais pas, garde-toi de jamais parler, ni en bien, ni en mal.* »



Le miracle de sainte Honorine



DANS le soir qui tombe sur la forêt et sur la Seine, le bruit précipité d'un galop de cheval. Débouchant de la sente qui longe le fleuve et vient du petit village d'Herblay, un cavalier apparaît, lancé à fond de train, piquant droit sur les premières maisons de Conflans.

Maisons en avant desquelles s'élève une barricade sommairement bâtie de troncs d'arbres renversés, de lourds rochers et de charrettes enchaînées les unes aux autres. Un passage en chicane, sur le côté, peut permettre à un piéton de se glisser de part ou d'autre de cette défense, grossière, mais solide.

À peine le cavalier est-il en vue que, derrière cet enchevêtrement, un cornet à bouquin sonne à deux reprises quatre notes aiguës.

Immédiatement, le sommet de la barricade se garnit de vingt têtes curieuses dressées en alerte, et au-dessus desquelles pointent, dans les rayons du crépuscule survenant, des lames de faux emmanchées

à revers, des pointes de piques et des tridents de fourches.

C'est l'alerte.

En même temps, dans les rues de Conflans s'entendent des appels, et le bruit de dizaines de sabots claquant sur le sol en courses précipitées.

Très promptement, derrière la barricade et sur les toits des maisons, des silhouettes apparaissent, prudemment défilées, dont certaines brandissent des arcs et les autres des frondes qui commencent à tournoyer.

Une voix s'élève :

— Que personne ne tire sans mon commandement. Laissez arriver sur nous ce qui débouche là.

D'un toit, une réponse tombe au bout d'un instant :

— Un cavalier seul. Personne à sa suite.

Les têtes curieuses sous les bonnets de drap se haussent par-dessus la crête de la défense.

Sans hésiter, ouvertement, le cavalier fonce droit devant lui.

Et à trente pas de la barricade, le cheval haletant, fourbu, les flancs battants, s'affaisse pesamment sur le sol. Le chevalier se dégage par un bond de côté, et, levant les mains afin de montrer qu'il est sans armes, il crie :

« Les Vikings ! Les Vikings arrivent ! »

Une clameur d'angoisse lui répond. La barricade se hérisse de cent visages effarés.

Immédiatement, trois des défenseurs se glissent par l'étroit passage de la chicane et courent à l'arrivant, juste à temps pour le recevoir dans leurs bras : car le malheureux, presque aussi épuisé que son cheval abattu, porte au dos une blessure qui saigne. Et il murmure :

« Un coup de hache, au moment où j'ai volé le cheval pour venir

vous prévenir. »

Du haut de la barricade, une voix s'élève :

« Sonnez l'alarme partout. Garnissez les défenses. Enfermez les enfants et les bestiaux dans les caves et les crèches. Sonnez le tocsin pour prévenir les campagnes. Et vous autres, amenez le messager à l'intérieur de la ville. » Immédiatement, un brouhaha de courses et d'appels que domine, au petit clocher tout voisin, le battement précipité du tocsin. Tandis que les trois volontaires venus à la rencontre du messager le prennent au corps et l'emportent à grandes précautions pour lui faire franchir sans heurts l'étroit passage laissant accès à la défense, accès qui est immédiatement bouché par des poutres entrecroisées.

Le blessé se voit entouré de figures apitoyées. Il est étendu sur un brancard et deux femmes s'empressent de lui donner les premiers soins.

Sur lui, un nouveau venu se penche, qui interroge :

« Tu m'entends ?

— Oui, balbutie le blessé.

— Tu vas pouvoir me répondre ?

— J'essaierai, murmure la voix, faible mais distincte.

— Je suis Thomassin, échevin de Conflans, et chef de la défense.

— Moi, articule le blessé, Regnault, des bateliers de Paris.

— Et c'est de Paris que tu arrives ?

— De Paris assiégé, oui.

L'homme a une défaillance. On le fait boire à longs traits.

— Repose-toi un moment, propose Thomassin.

Le blessé fait un effort désespéré :

— Non. Je parlerai. Depuis trois jours, les sept cents barques à têtes de dragon et les trente mille Vikings de Siegfried et de Rollon donnent l'assaut suprême aux murs de Paris. Les tours et les ponts

de la Cité sont assaillis sans arrêt nuit et jour. L'évêque Gozlin, l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, Ebbles, le comte de Paris, se multiplient pour assurer la défense. Sous les carreaux de flèches, les pierres, l'huile et l'eau bouillantes, pas un de ces bandits n'a pu encore mettre le pied dans l'île. Mais, devant le danger, Hughes, l'Abbé, a décidé d'envoyer dans toutes les directions des messagers chargés d'alerter toutes les villes et d'appeler des secours. Je suis l'un de ces messagers.

Sur ce dernier mot, l'homme défaille une fois encore.

Autour du blessé et de Thomassin, les hommes se regardent consternés, tandis que, à la sonnerie du tocsin, répondent maintenant d'autres cloches et les longs appels de cornets à bouquin et de trompes de cuivre.

Le blessé a rouvert les yeux. Il sourit faiblement. Et la voix un peu sourde, il reprend :

» Je suis parti hier soir, en me glissant dans les roseaux de la rive nord de la Seine. J'ai passé plusieurs heures caché dans un fourré à quelques pas d'un campement où, autour d'un feu, des chefs Vikings interrogeaient un homme qui buvait avec eux et les renseignait.

— Un homme que tu connais ?

L'autre incline la tête :

— Oui, malheureusement. Un certain Grimoald, descendant d'une famille qui se dit romaine, riche et possesseur d'un domaine dans la région d'Achères.

— Un traître, alors ?

Un grondement sourd parcourt les rangs des hommes en armes qui se pressent autour de Thomassin et du blessé.

— Il parlait de bonne entente avec ces chefs. Il les renseignait sur les environs. Et il leur a dit que, à sa connaissance, chez vous

autres, à Conflans, il y avait un rassemblement de provisions et d'armes à défense assuré par des villageois, des paysans, des bourgeois, tous gens dont un assaut à l'improviste aurait vite raison. »

Le grondement devient un cri de rage poussé par trente poitrines à la fois. Mais Thomassin exige le silence.

Thibault reprend :

— Ce Grimoald s'est offert à conduire une flottille viking qui descendra la Seine, doublera les trois îles d'En Haut, d'Herblay et de Conflans dont les trois masses boisées dissimuleront son approche, et viendra, à la faveur de la nuit, remonter l'Oise pour vous attaquer par surprise.

Cette fois, devant la révélation de l'immense péril, c'est un silence complet, celui de l'angoisse.

Thomassin interroge encore :

— Et alors ?

— Alors, continue Regnault, de ma cachette, j'ai suivi les préparatifs, j'ai vu équiper trois bateaux-dragons et une douzaine de barques longues. Puis, je me suis coulé doucement vers le pré où ces Vikings ont parqué les chevaux et les bestiaux dont ils se sont emparés. Et, profitant de ce que, du côté de Paris, s'élevait le vacarme d'un nouvel assaut parmi les flammes et les fumées, les cris et les incendies, j'ai volé une jument, en abattant le gardien, mais il avait sa hache et il m'a blessé. J'ai pu tout de même enfourcher la bête, et j'ai couru sur son dos pour vous prévenir. L'attaque aura lieu cette nuit qui vient.

— Et elle sera bien reçue, compagnon, grâce à toi ! tu nous as rendu un service que pas un habitant de Conflans n'oubliera, je te le jure.

Vers les infirmières volontaires qui soignent le malheureux

épuisé par l'effort qu'il vient de faire, Thomassin s'est tourné :

« Femmes, à vous le blessé. Emportez-le dans un abri sûr et ne le quittez point. Il est le sauveur de notre ville. Nous, mes amis, alarme partout ! Dizainiers et centeniers, rassemblez vos hommes aux points prévus autour des retranchements. Pas une lumière, pas un feu, pas un cri. Les Vikings ignorent que nous sommes informés : si chacun de vous obéit strictement, qui croyait surprendre sera surpris, et pris. Allez, tous. La cité est en danger. »

Sans un mot, avec une obéissance et une rapidité montrant quelle autorité Thomassin a su prendre sur ses compatriotes, les hommes, armés de la manière la plus disparate, glaives, couteaux, massues de bois et de fer, se mêlant aux faux, aux arcs, aux piques, se portent aussitôt aux différentes issues de Conflans, toutes barrées de la même manière à la fois sommaire et robuste. Tandis que, malgré d'assez vives protestations de la part des plus âgés, les enfants sont rassemblés dans les demeures situées au centre de la ville et, partant, moins exposées. Les femmes, qui ont exigé leur part du péril, se placent en arrière des défenseurs à qui elles passeront, le moment venu, flèches et pierres, ainsi que les torches préparées pour enflammer les bûchers de bois résineux destinés à éclairer le champ de bataille et à faire porter à l'ébullition les marmites d'eau et d'huile.

Puis, sur l'ordre du chef si bien choisi par les habitants, une patrouille d'une dizaine d'hommes part en reconnaissance avec défense de prendre contact avec l'ennemi. Et dans l'attente du combat, les deux tiers des défenseurs s'étendent sur le sol au repos, le dernier tiers garnissant les barricades.

Alors, nuit entièrement tombée, un ciel merveilleux étincelant d'étoiles se déploie au-dessus de la ville qui semble profondément endormie dans la plus tranquille des quiétudes.

Thomassin et les six compagnons dont il a fait ses officiers d'ordonnance s'installent sur le toit plat d'une maison qui domine l'ensemble des défenses et va servir de poste de commandement.

L'attente commence, qui semble interminable.

Au bout d'une heure, trois ombres furtives se glissent jusqu'à Thomassin qui les reconnaît :

— Maître Fulbert et vous, mes deux bons frères moines, que venez-vous faire auprès de moi ?

— Simplement ceci, Maître Thomassin. Puisque, fuyant Graville incendié par ces pirates sans foi ni loi, j'ai pu vous apporter ici la précieuse châsse de la bonne et puissante sainte Honorine, sauvée des profanations, ces deux frères et moi, vous demandons la permission de promener dans cette ville en proie à l'angoisse, ces reliques insignes afin de donner plus de confiance encore aux défenseurs et de leur assurer le secours du Ciel.

Et comme Thomassin hésite à accorder une autorisation peut-être dangereuse, à la fois pour la châsse d'or et d'émail et pour les habitants qui, d'un moment à l'autre, peuvent se trouver jetés en une furieuse bagarre contre de rudes adversaires entraînés au métier des armes par des années de combats, de navigation et de pillages, maître Fulbert explique :

— Malgré le danger qui nous étreint cette nuit, nous ne saurions oublier que demain est le saint Dimanche de Pâques. L'imminence de cet épouvantable péril nous convie à célébrer mieux que jamais et d'un cœur plus fervent cette glorieuse journée de la Résurrection, pour laquelle, cette année, justement, afin d'y associer dans la joie tous les enfants de Conflans, garçons et filles,

ces bons moines et moi avions préparé des corbeilles d'œufs durcis et peints que ces petits attendent avec toute la gaieté de leur âge, et que, au cours de la procession dont je vous fais la proposition, nous pourrions leur distribuer immédiatement...

Puis, à voix toute baissée, Fulbert ajoute :

» Maître Thomassin, je connais ces féroces Vikings. J'ai vécu les heures du massacre de Gravelle dont je suis un des seuls réchappés avec les reliques que j'ai sauvées. Laissez-nous faire cette largesse à nos petits. Qui sait si demain à pareille heure, nous ne serons pas tous ensemble admis, par le martyre, à fêter Pâques en Paradis. »

Thomassin, dans l'ombre, a froncé les sourcils.

Il hésite dix secondes.

Puis, réprimant un frisson à l'atroce prophétie du Normand de Gravelle réfugié à Conflans, il approuve :

— Soit, maître Fulbert. Seulement faites vite, pendant que nous sommes encore dans l'attente. Et veillez à n'exposer personne inutilement.

Un remerciement rapide. Déjà Fulbert et les deux moines ont disparu dans l'ombre ; et Thomassin reporte toute son attention sur la ligne de l'horizon où le fleuve fait briller sous les étoiles un petit scintillement irrégulier.

Et des moments passent encore, tandis que bientôt, à l'intérieur de la ville, une sourde rumeur indique que Fulbert et ses compagnons, portant châsse et paniers d'œufs, ont commencé la tournée des caves et des crèches où, tout tremblants, les enfants attendent avec anxiété la suite des événements.

Soudain, le chef et ses lieutenants ont un sursaut...

En contrebas, dans l'ombre, des silhouettes apparaissent, qui courent sans faire aucun bruit :

« La patrouille ! »

Thomassin, laissant deux de ses seconds au guet, se précipite vers la barricade de la principale entrée : il arrive juste au moment où les hommes envoyés en éclaireurs effectuent la retraite précipitée qui leur a été ordonnée.

Le premier qui paraît articule dans l'essoufflement :

— Les voilà.

— Nombreux ?

— Plus que ne l'a dit le Parisien.

— Combien ?

— Six bateaux à proues en têtes de dragons. Chacun est soutenu par deux barques longues remplies d'hommes en armes. Contrairement à leur coutume, qui est de hurler pour effrayer leurs adversaires, ces Vikings avancent en silence. Ils sont certainement persuadés qu'ils vont nous surprendre en plein sommeil.

Sans relever le propos, Thomassin distribue immédiatement des ordres rigoureux ; ni cri, ni geste : les ennemis doivent pouvoir arriver jusqu'au pied des défenses. Et c'est au commandement seulement que la riposte doit s'abattre, foudroyante. La victoire et le salut sont à ce prix.

La consigne court de rang en rang, de porte en porte, de barricade en barricade. Sa trompe de bronze en main, le sonneur se place à côté de Thomassin, prêt à porter l'embouchure de cuivre à ses lèvres.

Cependant, un murmure passe en frémissant, aussitôt réprimé :

« L'ennemi... »

Vers le fleuve, les yeux accoutumés à l'obscurité aperçoivent des taches plus sombres qui rompent le doux scintillement des eaux sous les étoiles : les unités de la flottille viking.

En même temps, quelques légers bruits étouffés rompent le grand silence de la nuit :

— Ils ont enveloppé leurs avirons avec des étoffes pour éviter le choc dans l'eau, murmure un batelier de Fin d'Oise.

— Chut !

La consigne de mutisme se répète à nouveau.

Là-bas, les bateaux-dragons et les barques longues ont mis bout à terre. Et malgré les extrêmes précautions que prennent les assaillants, on entend cependant des froissements d'armes les unes contre les autres, et des bruits d'eaux foulées par des hommes qui, sous le poids de leurs cottes de mailles, ne peuvent s'empêcher de sauter à mi-corps un peu lourdement dans le fleuve.

Puis, dans le sable de la berge, une masse plus sombre s'épaissit : la colonne d'assaut qui se forme.

Et qui, à présent, commence d'avancer précautionneusement, pirates et chefs évidemment persuadés qu'ils vont saisir des gens endormis et ne se doutant de rien.

« Attention au signal du cor. »

La consigne passe de rang en rang.

Mais les choses se précipitent avec une telle rapidité que Thomassin n'a le temps, ni de se rendre compte si la procession des reliques de sainte Honorine s'est arrêtée, ni si maître Fulbert et ses moines ont été informés de ce qui approche dans l'ombre.

Car maintenant, la masse des assaillants, toujours muets, contre leur constante habitude, s'est déployée en un demi-cercle. Puis, bien renseignés par le traître sur la disposition des diverses entrées de la ville, les Vikings, au pas de gymnastique et en masse hérissée de casques, de cottes de mailles, de boucliers allongés, de lances, de piques, de haches et de lourdes épées, se ruent à l'assaut de la grande barricade, – qu'ils pensent déserte et vide.

À la même seconde, éclate une note de cuivre : le cor qui sonne.

D'un seul bond, les défenseurs sont debout, garnissant la crête de

la défense, en même temps que, sous le jet adroit d'une demi-douzaine de torches, les bûchers de bois résineux disposés à une dizaine de pas en avant de la défense s'enflamment tous ensemble, projetant des lueurs éclatantes qui laissent adroitement la barricade dans l'ombre, mais placent en pleine lumière et éblouissent à l'improviste les pirates sur lesquels, en même temps, s'abat un tourbillon de flèches et de pierres sous l'avalanche desquelles les premiers rangs, fauchés, culbutent lourdement les uns sur les autres.

Et de la ville entière monte un immense cri, hurlé par des centaines de poitrines :

« Mort aux Vikings ! Victoire à la Croix ! »

Comme l'a voulu le chef Thomassin, bon tacticien, la surprise est complète de ceux qui croyaient surprendre.

Sous le coup si bien asséné, la masse des assaillants s'immobilise, tout empiégée, au premier rang, de morts et de blessés écroulés les uns sur les autres dans un désordre inouï. Des cris de rage se mêlent aux cris de douleur. Et sous les lueurs vacillantes des bûchers lançant vers le ciel de hautes gerbes de flammes et d'étincelles, les Vikings marquent un soudain recul.

Recul qui est salué par une vibrante acclamation partie des barricades. Et que soulignent les rauques appels des cors de bronze et des sonneries de cloches.

Mais les Vikings de Siegfried sont de rudes combattants, rompus à toutes les surprises et toujours prêts aux redoutables ripostes.

Renseignés par le descendant plus ou moins métissé des Romains, qui s'est fait auprès d'eux le traître livrant les secrets qu'il peut connaître et dont il n'hésite pas à trafiquer, les pirates, à qui cette trahison a fait entrevoir, en les exagérant d'ailleurs, les perspectives d'un riche butin et d'abondantes victuailles, ont vite reformé leurs rangs.

Dans sa rude langue norske, un de leurs chefs les harangue, expliquant sans doute qu'il y a là une surprise sans suite véritable, un traquenard tendu par quelques paysans qui ne tiendront pas devant un assaut régulier.

Et à l'ordre des chefs qui les reforment en trois colonnes parallèles, les Vikings, cette fois hurlant à pleine gorge, brandissant glaives et haches, se couvrant de leurs boucliers au-dessus desquels se montrent leurs heaumes à nasal, reprennent le pas de course et se ruent à l'attaque sous la lueur rouge des brasiers flamboyants.

En même temps, des rangs serrés, un chant s'élève dans une langue étrange ; un chant hurlé à l'unisson sur un rythme scandé qu'accompagne le roulement des pieds chaussés de cuir et battant la terre, et aussi le choc régulier des glaives et des haches heurtant, fer contre fer, le bord des boucliers.

Arrêté, avec les deux moines porteurs de la châsse de sainte Honorine, au moment où, entourée de femmes et d'enfants, la petite procession débouchait dans la rue haute de Conflans, Fulbert ne peut retenir un frisson.

Il murmure :

« Le chant de guerre des Compagnons des Baies, des Frères de la Côte, le chant de bataille, de meurtre et de pillage, le Chant de Regnard Lodbrog qui a dominé les cris d'agonie des habitants de Graville massacrés en masse... »

Et, plus pour lui que pour ceux qui l'entourent, Fulbert, frémissant, ne peut s'empêcher de traduire à mi-voix la langue norske, qu'il connaît, malheureusement pour lui, depuis longtemps ;

« Nous avons combattu avec l'épée... »

Nous avons creusé un fleuve de sang pour les loups.

Et convié l'oiseau aux pieds jaunes à un large banquet de

cadavres.

La mer était rouge comme une blessure qui vient de s'ouvrir.

Et les corbeaux nageaient dans le sang.

Nous avons combattu avec l'épée ! »

Coude à coude, armes brandies, gosiers hurlants, ils sont plus de deux mille qui avancent ainsi, montant à l'assaut.

Et à la clameur de mort, à l'évocation sauvage des massacres passés, les défenseurs de la barricade répondent à pleine voix :

« Kyrie eleison ! »

Et c'est le nouveau choc.

Mais cette fois plus brutal, plus dangereux.

Malgré les flèches, les morceaux de cailloux pleuvant du rempart improvisé et culbutant les plus hardis des Vikings qui tentent d'escalader les troncs d'arbres et les charrettes, un deuxième et un troisième rang surgissent au sommet de ce branlant édifice de défense.

Le corps à corps commence.

La plus confuse, la plus dure des mêlées.

Glaives et haches heurtent piques, barres de fer, faux emmanchées à revers.

Et, des deux parts, le sang ruisselle.

Des deux parts, des hommes chancellent, tombent.

Morts et blessés s'enchevêtrent.

Et les blessures sont affreuses : car les haches d'armes des Vikings ainsi que leurs lourds glaives entaillent durement les chairs. Tandis que les lames des faux emmanchées à revers tranchent les bras malgré les cottes de mailles, décapitent et font voler les têtes malgré les heaumes d'acier à long nasal.

Ébranlée par des chocs répétés et par ces corps à corps qui la secouent, la barricade commence de céder ; elle s'effondre par

places. Et les Vikings rugissent en s'excitant les uns les autres, cependant que, soutenus par des renforts tenus exprès en réserve, les défenseurs de Conflans résistent avec la frénésie du désespoir.

Trois fois, les assauts des pirates se brisent contre la barricade au pied de laquelle s'entassent morts et blessés.

Trois fois, les hommes du Iarl Siegfried remontent à l'assaut.

Au quatrième échec, une trêve tacite s'instaure.

Justement comme monte, à l'horizon de l'Est, la blême lueur du jour naissant, les deux partis restent chacun sur ses positions.

Les brasiers ne sont plus maintenant qu'un amas de cendres rouges effondrées sur elles-mêmes. D'ailleurs, leurs lueurs deviennent inutiles avec le commencement de l'aurore.

Thomassin, qui, atteint à l'épaule gauche d'un revers de glaive, a payé vigoureusement de sa personne, profite de ce répit pour passer les siens en revue, faire évacuer les blessés, emporter les morts à l'écart, renouveler les provisions de flèches, remplacer les armes brisées, et remettre en état les brèches ouvertes dans la barricade, en même temps qu'un contingent de nouveaux défenseurs s'installe à la place de ceux qui ont si vaillamment soutenu et repoussé l'attaque nocturne et ses vagues successives.

« Attention, chef. Ils se reforment là-bas », annonce une voix.

Reculés hors de la portée des flèches, les Vikings à grands hurlements pleurent leurs morts et, vers les navires, emportent leurs blessés tout en proférant d'horribles menaces. Égaillés de-ci de-là, leurs archers échangent des flèches avec ceux de la défense. Tirs d'ailleurs à peu près inoffensifs, et qui ne se font que pour maintenir le contact.

Vers les vaisseaux-dragons, les chefs se concertent. À distance de vue, il semble qu'ils ne sont point d'accord, les uns prêts à reprendre l'assaut, les autres estimant sans doute que la bagarre a

coûté trop cher, et menace de coûter plus cher encore si l'on veut la reprendre, avec un résultat incertain et l'espérance d'un butin peut-être très inférieur à ce que l'on avait escompté.

En tout cas, il est évident que la surprise est manquée.

Non moins évident que les défenseurs de la ville, enhardis par leur premier succès, paraissent remplis d'ardeur et livreront, à coup sûr, un nouveau combat.

D'autant que, le tocsin ayant repris dans le clocher de l'église, il se pourrait bien qu'entendant cet appel de détresse, les villages d'alentour envoient de nouveaux combattants à la rescousse.

Il y a donc une hésitation dans la trêve qui se prolonge.

« Serait-il possible que ces maudits renoncent à leur dessein ? » murmure à part soi le chef Thomassin dont, sous un pansement sommaire, la blessure à l'épaule continue de saigner lentement, rougissant les épaisseurs de linge qui la masquent.

Mais les Vikings sont gens tenaces et qui n'ont pas coutume de demeurer sur le dépit d'un échec. Le parti de la revanche l'emporte. Et les pirates reforment leurs rangs pour l'assaut nouveau.

Rendus méfiants par la dure manière dont ils ont été accueillis et les pertes qu'ils ont éprouvées, et en même temps ne voulant pas faire retour au camp devant Paris assiégé avec la honte d'un échec aussi cuisant, les Vikings ont changé de tactique. Au lieu de courir tous ensemble à l'assaut, à découvert, ils se sont formés par pelotons qui s'avancent, l'un à la suite de l'autre, de manière à remplacer ceux qui seront tombés à l'assaut et se relaieront.

Organisation qui peut être redoutable, en causant l'épuisement des défenseurs obligés de faire face sans cesse à des assaillants nouveaux.

Thomassin fronce le sourcil, se rendant compte du péril que

courent les citadins et villageois qui se sont confiés à lui, et qui, très braves et enthousiasmés par leur premier succès, ne sont cependant pas de véritables soldats en face d'aussi redoutables assaillants.

D'autant qu'au moment où la première vague des Vikings se met en mouvement, un des seconds du chef de Conflans fait remarquer que la provision de flèches a singulièrement diminué : or, le vrai moyen d'arrêter l'assaut serait de faire plier chaque peloton d'attaque sous une grêle de traits afin d'éviter, ou tout au moins de retarder, le corps à corps sur la barricade même.

Déjà, le premier peloton d'assaut s'avance, d'ailleurs avec d'évidentes précautions : la leçon de la nuit a été dure, et la lumière du jour naissant montre la barricade réparée et menaçante.

Mais brusquement, derrière les défenseurs, d'étranges clameurs s'élèvent en même temps que, dans le clocher, une sonnerie éclate, précipitée, joyeuse. Et, entre les maisons, des cris montent :

« Pâques ! Pâques ! Alléluia pour sainte Honorine !

« Miracle ! miracle ! Noël pour la bonne sainte ! »

Éperdus, le visage enflammé, derrière Thomassin deux hommes accourent et Fulbert qui, radieux, crie :

« Des armes, des armes, voilà des armes ! Miracle ! »

Tous trois, à pleines mains, tendent d'étranges boules de toutes les couleurs :

— Des balles, des centaines de balles de fronde ! À la sonnerie de Pâques, sainte Honorine a fait ce miracle : tous les œufs préparés pour la fête et pour les enfants se sont transformés en pierres, et ces pierres sont de parfaites balles de fronde. Miracle !

— Et bataille ! hurle de toute la force de ses poumons Thomassin qui ne cherche même pas à comprendre. Frondeurs, visez à la tête !

Jetant les arcs qui n'ont plus de flèches, les épées et les masses,

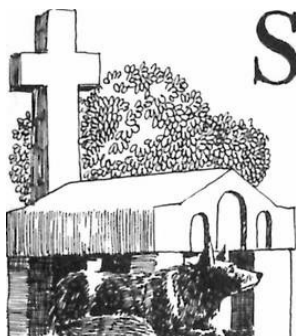
huit, dix, vingt combattants saisissent les frondes. Et tandis que derrière Fulbert et les deux moines, sur les épaules de porteurs, la châsse de sainte Honorine s'élève étincelante sous les rayons du soleil levant, et que, entre les mains d'enfants rieurs surgis de leurs cachettes, c'est en ruissellement une miraculeuse multiplication de pierres bien lourdes en forme d'œufs, un ouragan de cette étrange mitraille s'abat en rafales successives sur les Vikings effarés, brisant les casques, faisant éclater les cuirasses, assommant les hommes, et menant un tel carnage qu'au son des cloches sonnant Pâques à la volée, les Vikings épouvantés, laissent la moitié d'entre eux sur le sol, courent à leurs bateaux-dragons, à leurs barques, et s'enfuient à longs coups d'aviron.

Sous le ciel radieux, les cloches sonnent toujours et l'immense clameur des vainqueurs roule à travers la vallée :

« Pâques, Pâques ! Et alléluia pour le miracle de sainte Honorine qui sauve la ville de Conflans ! »



Le chien de Montargis



SUR les trois échines de trois bourricots, elles sont trois paysannes, chacune assise à croupetons au milieu du dos de sa bête, et chacune aussi ayant, en pendant sur le flanc gauche de la selle, deux grands paniers de vannerie remplis à craquer.

Car ces trois paysannes vont au marché de Montargis, et sont parties de leurs trois fermes dès potron-minet afin d'arriver juste à l'ouverture des ventes et profiter du peu de concurrence, vu l'heure matinale, et du désir qu'ont les citadins de faire leurs provisions avec plus de tranquillité.

Or, par chance, elles ne sont point rivales, chacune ayant son chargement particulier : beurre, œufs, laitages et fromages pour l'aînée, la plus riche, maîtresse Haude, de la ferme des Trois-Épis, qui porte allègrement une robuste trentaine pleinement épanouie ; légumes variés pour la plus jeune, Aline, la fille aînée de la ferme des Douillettes, dans toute la fleur de ses dix-huit ans, dont les yeux bleus clairs sont grands ouverts et actifs pour la chasse au mari que

la bachelette espère bien voir un jour sur sa route et conquérir par la grâce de ses jeunes charmes ; cargaison bruyante et caquetante de poulets et canards, fort protestataires contre leur internement et transport en captivité, pour la toute jeune épousée de vingt-quatre ans, Gervaise, de la ferme des Peupliers.

Trio de beautés rustiques et fort différentes, si différentes en tout que ces amies intimes n'ont jamais motifs ni de se jalouser, ni de se contredire en rien : la première brune, la deuxième blonde et la troisième rousse. La marchande d'œufs n'enlèvera pas de clients à la vendeuse de légumes, qui n'ôtera pas un amateur à la chalande de volailles. Bien au contraire, elles ont pris coutume de s'installer côte à côte au marché, de manière à se passer mutuellement, de l'une à l'autre, les citadines, qui trouvent ainsi à faire leurs acquisitions diverses en quatre pas.

Et comme les trois fermes vont jouxtant leurs limites et bornages en un grand triangle de bon terroir qu'arrose la rivière Loing, toutes trois ont coutume de se rejoindre à la corne de la forêt afin de traverser de compagnie le bois qui n'a pas une excellente réputation. Renommée due plutôt à la légende qu'à la réalité : car jusqu'ici, personne n'a jamais eu à se plaindre d'y avoir rencontré loup à quatre pattes, ou malandrin à deux pieds. Mais on dit volontiers le soir à la veillée : « Si jamais un mauvais garçon ou une méchante bête avait envie de faire un coup, les deux à trois mille pas de route à travers les fourrés constitueraient une bien belle embuscade, ne croyez-vous pas ? »

Aussi, chaque jeudi, les trois amies prennent-elles le parti de se réunir et d'engager de front leurs trois montures à poil rude et longues oreilles sur la route rugueuse qui, en vingt minutes de petit trot sec, les conduit de compagnie au marché. D'ailleurs, que saurait-on craindre en cet an de grâce 1241 où, de par l'excellente

administration du sage roi Louis, neuvième du nom, la France vit dans le calme citadin et rural, sous des lois justes et avec la certitude d'avoir à son gouvernement un souverain dont les vertus font l'admiration de ses sujets et l'envie des étrangers... ?

Sur leurs trois bêtes de front, les trois amies bavardent à perdre haleine, parlant si fort, si vite et de ton si haut que c'est à peine si chacune écoute ce que disent les deux autres. Et leurs trois caquets font envoler les oiseaux qui, sur les arbres, saluent de leurs chants la clarté du jour nouveau.

— Il fait tout de même moins beau qu'hier, annonce tout d'un coup maîtresse Haude... Regardez donc cette brume qui s'est glissée là-bas...

Entre les deux haies touffues d'arbres et de buissons qui bordent le chemin, un brouillard en effet s'est insinué, dont on ne sait pas s'il descend du ciel ou s'il est monté de la terre. Un brouillard qui d'abord est assez ténu, mais qui, lorsque les trois baudets l'abordent de front, apparaît soudain plus épais, à la fois humide, froid et obscur.

— Singulière apparence, dit Gervaise. D'autant plus qu'il n'y avait rien de pareil chez moi, lorsque j'ai quitté la maison pour vous rejoindre à notre rendez-vous habituel de la croisée des chemins.

— Chez moi, non plus, rien de semblable : il faisait grand clair dans le ciel, assure maîtresse Haude. À peine, peut-être, quelque chose de léger en l'air. Mais rien de plus que tous les matins. Au lieu qu'ici, on dirait d'un nuage qui serait descendu s'accrocher aux branches.

Superstitieuse, la jeune Aline frissonne un peu :

— Serait-ce pas que les lavandières de nuit seraient venues faire, dans la mare derrière, lessive de leur linge d'enfer ? et

auraient laissé leurs draps maudits sécher dans la forêt... ?

— Ali ! tais-toi, trembleuse ! riposte Gervaise. Avec telles paroles, tu attirerais le mauvais sort.

Et la fermière des Douillettes se couvre en hâte d'un large signe de croix, imitée aussitôt par ses deux compagnes, guère plus rassurées qu'elle ne l'est elle-même.

Cependant, les trois bourricots, en bêtes dociles et sûres, accoutumées de faire un chemin connu d'elles, continuent d'avancer et, sans hésiter, plongent dans la brume qui pique aux yeux leurs trois cavalières ; celles-ci, vaguement inquiètes malgré tout, en s'enfonçant dans l'épaisseur de cette masse cotonneuse dont l'âcre senteur les fait tousser en pénétrant leurs gorges.

— Comme cela est froid, dit la première.

— Comme cela sent mauvais, articule la seconde.

— Comme cela est étouffant, prononce la troisième.

À leur tour, les trois baudets se mettent à tousser et à souffler bruyamment des naseaux.

— Dépêchons-nous, ordonne maîtresse Haude : j'ai hâte de sortir de là-dedans.

— Ouh... ouhhh... ouhhh... ouhhh...

Juste devant les trois cavalières, de l'épaisseur de la brume, une interminable, une lamentable plainte a jailli, long hurlement de douleur et d'angoisse.

Et les trois ânes, d'un même mouvement, se sont arrêtés – tous trois de front.

Tandis que les trois femmes effarées s'exclament ensemble :

— Seigneur Jésus... !

— Marie Immaculée... !

— Notre-Dame d'Orléans !

Trois plaintes que soulignent trois nouveaux signes de croix.

« Ouuuuuhhhhh... ! Ouuuuuhhhhh ! »

Plus haute, plus déchirante, l'horrible plainte sort de cette nuit épaisse du brouillard. Et les trois ânes reculent, poil hérissé, leurs longues oreilles pointées droit devant les trois museaux.

« Les lavandières de nuit ! gémit Aline. Nous sommes perdues... ! »

Tandis qu'Haude ne peut se tenir de grelotter, et que Gervaise part en un long sanglot.

Puis, dans le brouillard, quelque chose soudain remue, une masse indistincte et qui semble énorme... Encore la plainte :

« Oooooouuuuhhhhhhh... ! »

L'âne d'Aline fait un écart qui manque de désarçonner la jeune fille effarée. Celui de maîtresse Haude – pourtant monture la plus docile du monde – essaie de se cabrer, tandis que le baudet de Gervaise recule en piétinant à coups de sabots.

Dans le brouillard, l'ombre indistincte s'agite et hurle de plus belle.

— La Bête Infernale ! crie Aline.

— Le Diable ! répond en écho Gervaise qui, comme sa camarade, fait allusion à une vieille légende que disent les conteuses aux veillées.

Mais, plus maîtresse de ses nerfs, Haude, dont les prunelles cherchent à percer la brume, lance :

— Un chien... c'est un chien... un simple chien...



— Un chien... c'est un chien... un simple chien...

Et, en effet, déchirant le dernier voile, un chien bondit, qui hurle toujours son long appel :

« Ouah... ooooouuuuuhhhh... Ouah ! »

Un animal superbe d'ailleurs : grosse tête carrée, large encolure, fortes pattes, corps souple et puissant sous un poil noir tout frisé. Mais l'expression est étrange, car les yeux étincellent d'un feu sombre et la gueule est largement ouverte sur une denture formidable, véritables crocs de bête fauve. Gervaise ne peut s'empêcher de crier :

« Un chien enragé... Sauve qui peut... ! »

Les trois ânes, effarés, pivotent sur eux-mêmes, au risque de jeter à terre leurs amazones.

Mais avant qu'ils aient eu le temps de s'élancer, le chien bondit, passe entre eux, et leur barre la retraite, d'une attitude telle que les trois bourricots s'arrêtent à nouveau et se pressent les uns contre les autres, secouant paniers de provisions et fermières incapables de maîtriser leurs montures épouvantées.

Alors, le chien, comme satisfait d'avoir arrêté la fuite des baudets, s'assied au milieu de la route qu'il barre de tout son corps, et levant le museau vers le ciel, lance encore une fois sa plainte désespérée :

« Ouah... ah... ah... OUUUUUaaaahhh... ! »

Puis, dans une singulière mimique, il se couche de tout son long et, se dirigeant vers les fermières effarées, il rampe sur le ventre et semble de ses yeux luisants, de sa gueule ouverte, les implorer.

Alors, étendu, il s'arrête et remue la queue, battant l'air d'un panache que souille la poussière du chemin.

Reprenant son sang-froid, en femme accoutumée aux animaux, Haude contraint ses deux compagnes à se taire et, se penchant en avant, prononce :

« Mais qu'est-ce que veut cette bête-là... ? »

Au son de la voix, le chien s'est relevé. Il s'assied sur son train de derrière et, d'un geste singulier, lève la patte droite comme s'il voulait l'offrir en gage de paix et de bonnes intentions. En même temps, il lance deux petits jappements secs et brefs, mais clairs, et n'ayant plus rien de commun avec sa plainte précédente.

— Un chien perdu, dirait-on ? articule enfin Gervaise, tandis qu'Aline continue de trembler de tous ses membres.

Maîtresse Haude oblige son âne à avancer de trois pas. Du haut de son bât qui lui sert de selle, étant rembourré d'un coussin, elle se penche et adresse au chien un clappement de langue accompagné d'un geste prudent, comme on a coutume de faire pour essayer d'apprivoiser un animal inconnu.

À la surprise des trois, l'animal recommence sa singulière mimique, mais il l'accentue encore, levant, sur son train de derrière assis, toute sa poitrine, et ses deux pattes de devant battant l'air, oreilles rabattues et queue agitée en signe d'amitié.

La maîtresse des Trois-Épis prend une décision brusque :

— Ni chien enragé, ni chien perdu... Je m'y connais : celui-là est un chien qui veut quelque chose, et qui essaie de se faire comprendre...

D'un geste souple, elle saute à terre.

« Prends garde... prends garde ! » crient en même temps ses deux amies.

Mais Haude a haussé les épaules. Elle avance vers le chien qui, aussitôt, se couche à terre, étale ses pattes, lève la tête avec un étrange regard suppliant et s'avance en rampant.

La fermière s'arrête, parle doucement, à paroles brèves et mots de caresse. L'animal frétille de tout le corps, se traîne jusqu'aux pieds de la femme, puis, d'un mouvement à la fois brusque et doux,

saisit entre ses dents le bord de la jupe et se met à tirer par saccades comme s'il voulait entraîner celle qui lui parle si gentiment.

« Attention ! » crient encore Gervaise et Aline.

Mais Haude riposte en se redressant :

— J'ai compris... Ce chien vient nous chercher... Il a quelque chose à nous faire voir...

Et malgré que les deux autres protestent dans un sursaut d'inquiétude, Haude saisit la bride de son âne et, se tournant vers le chien qui n'a pas lâché l'ourlet de la robe tenu délicatement entre ses dents :

» C'est bien, mon ami... Marche... Je te suis... Nous te suivons...

L'animal s'est redressé d'un bond. Ses yeux étincellent de nouveau. Il jette un aboi clair qui dit la joie d'avoir été compris, puis de nouveau, mais plus bas, sa plainte. Et il fait le mouvement de replonger dans le brouillard dont il a surgi à l'improviste. Alors, il se retourne, en une mimique aussi claire que si, parlant un langage humain, il avait pu dire :

« Vite... J'ai besoin de vous... »

Haude tire derrière elle son âne et ordonne :

« Je vais à pied. Vous deux, restez sur vos bêtes et avancez derrière moi... Il se passe quelque chose d'étrange au fond de cette brume... En avant ! »

Le chien a bondi, tout son corps bandé comme un arc. Il part de six pas en avant puis revient en arrière, regarde Haude, gémit doucement et se lance de nouveau pour s'arrêter encore, et repartir, en guide intelligent mais tout trépidant d'attente et de désir.

Pas à pas, son âne sur ses talons et ses deux compagnes en arrière, à présent aussi intriguées qu'elle, la maîtresse des Trois-

Épis, s'assurant sur son expérience d'ainée, avance, les yeux au guet.

Le brouillard, très épais, tourbillonne sur lui-même. Il est froid et âcre.

À travers ce mur de ouate molle, le chien plonge par moments complètement. Mais il reparaît immédiatement comme pour constater qu'il est bien suivi. Guide étonnant d'intelligence et sachant à merveille se faire comprendre.

Dix longues, dix interminables minutes : le chien, les trois femmes et leurs trois montures avancent lentement, traversant ces masses cotonneuses qui masquent complètement la vue.

Enfin, avec un aboi plus fort, le chien se jette en avant, disparaît complètement, ne revient pas.

Et derrière le mur de brume qui le dissimule à nouveau, encore une fois, mais toute proche maintenant, sa longue plainte douloureuse monte :

« Ooooooooooooooooouuuuuuuuuuuhhhhhhhhhhh ! »

Si vibrante, si prononcée que, moins que le cri d'un animal, elle semble celui d'un être humain pénétré d'une immense douleur...

Haude avance encore... Dix pas... cinq pas...

Et, tout à coup, cette exclamation :

« Là... là... Regardez... »

Souille suspendu et jambes coupées par la surprise et l'émotion, la maîtresse des Trois-Épis s'est arrêtée net, ses deux compagnes derrière elle. Et trois cris partent à la fois :

— Un malade ? a jeté Aline.

— Un blessé ? a repris Gervaise.

— Un mort... laisse tomber Haude, qui, plus proche que ses amies, a vu, du premier coup d'œil, la face livide tournée vers le ciel et rendue plus blême encore par le reflet de la brume, puis

aussi les bras en croix étendus au milieu d'une large flaque de sang que la poussière n'a pas encore absorbée.

« Un mort », répètent les deux autres voix assourdies.

Mot tragique dont la plainte du chien, plus basse, plus lugubre, souligne le son sortant des gorges contractées :

« Ooouuh !... Ooouuhh... Ouaf. ! »

La plus énergique des trois, Haude, abandonnant le bridon de son âne, s'est approchée. Et sur le cadavre, elle se penche, ses deux compagnes glacées d'effroi regardant de plus loin.

L'homme étendu sur le sol en travers de la route est grand et svelte... Très jeune : à peine la trentaine. Des vêtements de voyageur à la fois simples et confortables. À deux pas de lui, un léger bagage a roulé et s'est à demi ouvert, montrant l'intérieur d'un porte-manteau bien garni, avec une sacoche de cuir dont la courroie est rompue et qui bâille largement, quelques pièces de monnaie ayant même roulé à terre : le vol aurait-il été le mobile du crime... ?

En tout cas, le malheureux a été surpris, frappé par-derrière... Sa coiffure gît à quelques pas : le crâne défoncé d'un coup de masse a dû être la première blessure, suivie aussitôt d'une autre – et terrible celle-là : la gorge tranchée d'un revers de coutelas qui devait être aiguisé comme une lame de rasoir... Et l'infortuné n'a même pas pu se défendre, car les deux armes qu'il porte au ceinturon de sa chemise de mailles, une épée à garde en croix et un poignard assez curieusement damasquiné, sont intacts dans leurs deux fourreaux de cuir.

Très pâles à présent, les trois femmes restent là, ne sachant que faire, cependant que le chien s'est assis auprès du corps de son maître, et à petits coups de langue affectueux, lèche le poignet qui émerge d'un gantelet déchiré, comme s'il espérait que sa caresse

d'animal fidèle va réveiller le maître endormi d'un si pesant sommeil.

En même temps, soudain, ainsi qu'un rideau qui se déchirerait sous la poussée d'une brise légère, le voile de brume enserrant si étroitement le bois littéralement éclate en pans qui, presque aussitôt, se dissolvent dans l'air, laissant place aux rayons d'un gai soleil matinal ; cette jeune clarté rend encore plus terrible le spectacle de ce mort ensanglanté étendu en travers du chemin et gardé par ce chien donnant une si émouvante preuve de tendresse et de fidélité.

— Moi, murmure Aline dont les dents claquent, je retourne à la maison : tant pis pour le marché... d'abord, je n'oserai jamais passer...

Mais la maîtresse des Trois-Épis est plus énergique :

— Ce malheureux ne peut pas rester là, abandonné... Gervaise et Aline, mettez vos bourriques au grand trot, et partez vers Montargis... Vous y serez d'une course, à présent... Alerte la garde des remparts et envoyez des hommes ici, avec un brancard, un officier de police. Il y a eu crime. Il faut savoir qui est la victime...

— Mais toi, alors, Haude ? questionne Gervaise.

— Moi, affirme crânement la jeune femme, je demeure ici. Je n'aurai pas le manque de cœur de laisser ce malheureux seul, baignant dans son sang, tandis que son chien, une simple bête, donne tel exemple de tendresse et de dévouement...

— Mais si l'assassin, quelque part dans la forêt, rôde encore ? proteste Gervaise.

Haude ramasse une branche cassée qui traîne au pied d'un arbre et qui, entre ses mains robustes, peut constituer une arme, et elle

riposte :

— L'hiver passé, j'ai arraché une de mes brebis à deux loups affamés... Je l'attends, l'assassin : il ne vaut certainement pas un couple de loups... Et puis, c'est de vous que ma sécurité dépend : plus vite vous partirez, plus vite vous m'enverrez du secours... Allez !

Et un peu pâle, mais décidée, maîtresse Haude se tient debout à deux pas du gisant égorgé. Dans un mouvement soudain de gratitude, comprenant qu'il a trouvé une alliée qui n'abandonnera pas son maître égorgé par-derrière, le grand chien, d'un mouvement câlin, se vient frotter contre les cottes de la fermière qui le flatte de la main... Déjà Gervaise et Aline ont fouetté leurs bourricots qui, secouant les oreilles, prennent un trot plus allongé que leur ordinaire allure...

Lentement, des minutes passent que, malgré son affirmation de bravoure, la fermière des Trois-Épis trouve bien longues, entre ce mort étendu, ce chien au poil hérissé de douleur et de colère, et les dangereuses profondeurs des futaies bordant la route : un excellent coin pour une embuscade de trahison, en vérité...

Aussi, la vaillante Haude ne peut retenir un soupir de soulagement lorsque, enfin, accourant droit de Montargis, un groupe d'hommes débouche à rapides enjambées : un sergent et trois archers du guet de ville que suivent une dizaine de bourgeois de bonne volonté dont l'un, ayant troussé sa robe pour marcher plus vite, arrache à la fermière une exclamation satisfaite :

« Ah ! ils ont pensé à amener Maître Hardouin Beauséant... le plus dévoué des chirurgiens-barbiers, comme toujours... Allons, paix, toi... paix, mon bon chien... Ceux-là qui viennent ici sont des amis... tu entends : des amis... » D'un sursaut des reins, en effet, l'animal s'est mis debout, faisant à son maître rempart de son

corps, le poil hérissé, les yeux fulgurants et les crocs découverts. Sous la caresse, il se calme un peu, mais cependant, d'un détour, se vient placer derrière le corps, prêt à sauter à la gorge du premier qui se permettra un geste suspect...

À présent, ils sont une quinzaine formant demi-cercle, tandis que Haude répond aux questions du sergent, explique la triste découverte et raconte l'étonnante et émouvante attitude du chien dont elle ne cesse de calmer l'inquiétude et d'apaiser les grondements :

— Deux blessures mortelles : la tête brisée et la gorge tranchée pour achever le meurtre... L'homme marchait paisiblement. Il a été attaqué par-derrière à l'improviste, et n'a eu aucun geste de défense... La mort ne remonte pas à plus de trois heures, annonce le chirurgien-barbier en se relevant après un examen attentif des blessures.

— Le vol n'a point été le mobile du crime, explique de son côté un des archers : dans l'escarcelle, la bourse est pleine et s'est simplement entrouverte au choc en roulant à terre.

— Le sol est caillouteux ici alentour et très dur : aucune trace de pas autour de la victime, complète un deuxième archer.

Le sergent du guet se gratte la tête de l'ongle, très embarrassé.

— Puisque, d'après maîtresse Haude, ce chien est si fidèle et si passionnément attaché à son maître, comment se fait-il que cette robuste bête n'ait pas pris la défense de ce malheureux ? interroge un des assistants avec une parfaite logique.

Si parfaite qu'une gêne pèse sur le cercle des assistants.

Mais le chirurgien-barbier hausse les épaules :

— C'est donc que l'assassin était en compagnie de la victime, connu d'elle et du chien... si bien que ni l'homme ni la bête n'ont eu aucun soupçon préliminaire, et que le meurtrier a frappé en coup

de foudre, puis, comme on vient de vous le faire remarquer, n'ayant rien volé, a disparu dans le brouillard aussitôt son coup fait...

— Une vengeance, alors, pensez-vous maître Hardouin ? interroge le sergent.

— Cela, mon ami Noël Capillon, est votre affaire de policier, et non la mienne de médecin...

— Il faudrait savoir d'abord qui est ce malheureux ? fait remarquer un des assistants. Quelqu'un de vous le connaît-il ?

Un grand silence accueille la question... Non, ce mort est inconnu. Son habit de voyageur indique qu'il est étranger au pays...

Alors, le sergent Noël Capillon prononce :

— Dans ces conditions, je vais faire ramener ce corps à Montargis, informer Monsieur le Sénéchal... et si le mystère ne s'éclaircit pas, il appartiendra à notre chef d'aller s'il le faut jusqu'au Roi...

L'attitude calme à son ordinaire, et le visage souriant par gentillesse naturelle tout en demeurant majestueux par habitude de souveraineté, Louis, neuvième du nom, entouré de ses meilleurs familiers, sortait du chantier dans lequel s'achevaient les travaux de cette Sainte-Chapelle entre les murs de laquelle le Roi de France entendait placer, révéler et conserver cette relique insigne : la Couronne d'Épines.

Appuyé affectueusement d'une main sur le bras de son cher et féal sire de Joinville, Louis, à mots précis et en connaisseur, complimentait et encourageait l'architecte auteur de cette merveille :

— Messire Pierre de Montereau, en vérité, je vous le dis bien haut : vous m'avez satisfait...

— La satisfaction de Votre Majesté est la plus haute récompense que l'effort de mon art et le travail de mes ouvriers ainsi que mon

idéal de maître-d'œuvre puissent recevoir, remerciait l'artiste.

— Messire, votre Sainte-Chapelle sera, je le prévois, l'honneur de Paris dans les siècles futurs...

» Ah ! qu'est-ce encore ?... Quand je me délasse à contempler les embellissements de mon palais et de ma capitale, ne saurait-on me laisser un moment en repos ?

Dans le visage si paisible, les traits se sont brusquement contractés. Et l'excellent Joinville, qui connaît son souverain et sait que le Roi, en temps ordinaire si maître de lui, se laisse parfois aller à des éclats inattendus, répète à mi-voix une phrase à laquelle il sait Louis sensible :

— Que Votre Majesté ne se mette point en colère... Pour venir déranger à l'inattendu la promenade du Roi, il faut que ce messager, dont les houseaux et la tunique de cheval couverts de poussière trahissent qu'il vient de faire longue course, apporte ici quelque message urgent...

Louis sourit à son fidèle et le remerciant d'un mot :

— Vous avez raison, messire de Joinville... Approchez cavalier, et me délivrez le message dont vous êtes porteur. Il vient de qui ?

— Du Sénéchal de Montargis : je suis parti devant qu'il fasse jour, Sire... avec ordre de remettre ce parchemin entre les propres mains de Votre Majesté, car il s'agit ici d'honneur et de justice...

Le mot dernier est de ceux que Louis IX affectionne tout particulièrement. De l'homme, genou en terre, le Roi reçoit le parchemin, brise le sceau, lit rapidement du regard et ordonne :

« Dix écus d'or à ce brave chevauteur pour le récompenser d'avoir si vaillamment galopé ! Et vous tous, messires, oyez cette grande nouvelle : l'assassin inconnu de Montargis est découvert !

Une exclamation passe dans le cercle des conseillers.

Mais le visage du Roi s'assombrit :

» Malheureusement, tout comme était la pauvre victime, ce grand coupable est, hélas ! un gentilhomme... »

Depuis trois mois que les fermières Haude, Gervaise et Aline, se rendant au marché, ont découvert le corps meurtri d'un malheureux traîtreusement occis en traversant la forêt, l'enquête du Sénéchal de Montargis a lentement mais sûrement avancé. L'identité de l'assassiné a fini par être connue : Aubry de Montdidier, chevalier français rentrant d'un pèlerinage en Terre Sainte. Et depuis trois mois, tout Montargis s'émerveille de voir avec quelle admirable fidélité et quelle constance émouvante, le grand chien qui alla si bien chercher le secours des trois paysannes s'est installé au pied de la tombe que, dans le cimetière de la petite ville, il refuse obstinément de quitter, montant la garde de jour et de nuit. Si bien que de bonnes âmes, après avoir essayé en vain de l'adopter, devant son refus obstiné de suivre un nouveau maître se sont entendues pour lui apporter, matin et soir, les plus succulentes pâtées. De proche en proche, la nouvelle a circulé. Le Sénéchal en a rendu compte à Paris : et le Roi, fort marri que la police du bailliage ne puisse découvrir l'assassin, s'est extrêmement ému en apprenant le dévouement du chien noir : de la capitale, ordre royal est venu de surveiller, protéger et nourrir la brave bête...

Or celle-ci vient, au dire du Sénéchal, de payer ces attentions d'une manière inattendue. Alors qu'un gentilhomme des environs, Richard de Macaire, traversait le cimetière et s'arrêtait, parmi beaucoup de gens, un instant devant la tombe du chevalier Aubry, le grand chien noir, toujours si tranquille, voire amical à ceux qui le venaient caresser et nourrir, soudain s'est rué sur le nouveau venu et a tenté de le saisir à la gorge et de l'étrangler... Une bagarre s'en est suivie, à l'issue de laquelle, dans un effondrement de tout son être, Bernard de Macaire a fini par avouer son crime :

rencontrant de nuit son très ancien ami Aubry de Montdidier retour de pèlerinage avec certains bijoux précieux rapportés d'Orient, il a fait route avec lui causant amicalement, puis, à la faveur de la brume, l'a assommé et égorgé, volant ces bijoux arabes et persans ; mais non l'argent, ayant dû fuir devant l'attaque subite du chien aux crocs de qui il n'avait échappé que par miracle...

Louis IX hoche gravement la tête en reprenant le mot :

— Le miracle, messires mes conseillers et fœux, est que Dieu se soit servi d'une bête fidèle pour démasquer le traître... Son saint nom soit loué... !

— Dès l'instant que le coupable a avoué, vous allez, bien entendu, Sire, propose Joinville, ordonner le supplice... ?

Louis, un moment, réfléchit :

— Je le pourrais évidemment... Je le devrais peut-être... Mais le cas est étrange, en vérité. Bien que le meurtrier ait avoué sous le coup d'une surprise singulière, l'accusateur n'est point doué de parole. Si fidèle soit-elle, et celle-ci l'est à grand'merveille, une bête ne saurait témoigner en justice... Et je pense qu'il faut laisser à Bernard de Macaire une chance suprême... J'ordonne donc le duel judiciaire...

Un murmure d'étonnement parcourt les rangs des conseillers : Joinville donne l'avis de tous :

— Mais Sire, Bernard de Macaire a réputation d'un très rude jouteur à la lance et à l'épée. On connaît sa force, son adresse, ses exploits... Qu'advient-il si le chevalier qui se fera le champion de l'assassiné succombe dans le combat... En vertu des règles du duel judiciaire, le lâche assassin se trouvera lavé de l'accusation... et ce sera grant meschef...

Louis IX sourit :

— J'ai songé à cela, vous pensez bien... Le champion de

l'assassiné sera l'accusateur lui-même.

— Quoi, Sire... le chien ?

— Le chien... l'honnête... le brave chien, parfaitement !

— Un chevalier armé contre un chien ?... La malheureuse bête est perdue par avance !

— Un chevalier félon accusé par un chien n'est pas digne de porter les armes ordinaires... J'ordonnerai les choses de manière à les rendre égales, vous pouvez en être assurés, messires... Et ce sera, comme le veut le duel judiciaire, le Jugement de Dieu... !

Un mois, plus tard, jour pour jour, une foule immense accourue de trente lieues à la ronde, et au premier rang de laquelle, les trois fermières Haude, Gervaise et Aline sont installées depuis plusieurs heures, entoure un large cirque bien clos de barrières et dont le sol, balayé et concassé à dessein, forme une piste singulière : le plus inattendu champ clos que surveillent, lances et piques au poing, une centaine de gardes.

À une extrémité, un homme vient d'être assis, poings ligotés, puis délié et mis debout sur le sol. Il est vêtu de cuir, et non d'acier comme le serait en pareille occurrence un chevalier loyal. L'un de ceux qui l'ont amené de la prison lui remet pour arme une lourde massue de bois.

Et la foule laisse échapper un sourd grondement d'hostilité.

À l'autre extrémité, d'un chariot, sept ou huit valets font descendre un lourd tonneau qu'ils déposent à terre, et dont ils ouvrent le couvercle, démasquant le chien noir, qui d'un élan surgit, essayant de se dégager de la chaîne et du collier qui le retiennent.

Et la foule éclate en longs applaudissements.

Mais le silence se fait car, sur une estrade improvisée, le Sénéchal, le Bailli, et les principaux du Conseil de Ville, en habits des dimanches, viennent de paraître. De chaque côté, deux sonneurs

de trompe, embouchant leurs instruments, lancent des notes aiguës.

Alors, un huissier de Ville s'avance, déroule un parchemin et à haute voix claire, lit :

« De par le Roi ! Il y a, ce jour, en ce lieu, duel judiciaire entre le chevalier Richard de Macaire, accusé de meurtre sur la personne du chevalier Aubry de Montdidier, vilainement occis par trahison dans la forêt de Montargis alors qu'il rentrait de pèlerinage en Terre Sainte, et le champion qui s'est présenté au nom dudit Aubry assassiné, champion dont nous ignorons et n'avons pu connaître de personne le nom, puisque son maître Aubry était un étranger de passage, sans parents à Montargis, et qui, fidèle à la garde de la tombe de son maître, s'appelle simplement : le Chien... Le duel aura lieu sans arrêt ni reprises, jusqu'à ce que l'un des deux combattants soit mis hors d'état de continuer la lutte. Celui des deux champions qui triomphera de l'autre apportera, s'il est Richard de Macaire, la preuve de son innocence, et s'il est le Chien la preuve de la culpabilité dudit Macaire... »

Un temps. Puis l'huissier regarde le Sénéchal, qui fait un signe. Et l'homme articule gravement :

« À présent, que Dieu donne la victoire au meilleur et au plus juste. Laissez-les aller, les bons combattants... ! »

Dans le silence de plomb tombé sur ces milliers de spectateurs qui, haletants, coudes contre coudes, épaules contre épaules, sont serrés sur dix rangs d'épaisseur, l'ordre est parti, lancé comme une fanfare de charge...

Auprès du tonneau, les valets ont ouvert le collier et ramené à eux la chaîne.

Se sentant libre, le grand chien noir a bondi.

La tête si haute, les épaules si carrées, le corps si formidable de masse, tous muscles bandés, et la gueule ouverte sur des crocs si

blancs et si aigus, qu'un frisson d'assurance et de joie passe tout autour des barrières.

À l'autre extrémité, le chevalier Bernard de Macaire, dont, depuis qu'il connaît l'ordre de Louis IX, la rage et l'humiliation sont montés au paroxysme, s'est campé sur ses deux jambes. Il apparaît très grand, plus de six pieds, bâti en force, évidemment entraîné par l'habitude de supporter aux épaules le poids de l'armure et de manier la lourde épée à garde en croix des rudes combattants à cheval. Or, il est là à pied, ayant pour adversaire un chien, et pour arme une massue de bois... Ses yeux étincellent de colère en se voyant dans cette attitude, pour lui ridicule et odieuse.

Il regarde longuement autour de lui. Et la foule imagine qu'il cherche à se dérober : alors, des cris, des sifflets partent en rafales.

Et l'huissier est contraint de faire sonner les trompes pour réclamer le silence.

De son côté, le grand chien noir a flairé son ennemi : oreilles pointées il avance avec cette allure oblique qui ressemble à celle d'un grand fauve ayant éventé sa proie et préparant son attaque.

Décidé à se défendre, même au prix du ridicule qui lui a fait monter un flot de sang au visage, le chevalier Richard de Macaire s'est campé sur ses fortes jambes. À deux mains, il lève sa massue en position d'attente.

Et le chien attaque.

Le grand corps noir se courbe en arc. Puis il se détend, et avec un aboi de furie, il bondit.

La massue décrit un cercle, manque le but. Le chien a volté. La massue repart, frappe l'animal au flanc, mais de biais et insuffisamment...

Et l'homme et la bête roulent ensemble en corps à corps, se débattant furieusement...

Déjà, c'en est fait...

Richard de Macaire est étendu tout de son long, gisant sur le sol : la posture même, bras écartés en croix, dans laquelle Haude, Gervaise et Aline ont trouvé, dans la forêt de Montargis, Aubry de Montdidier, tête défoncée et gorge tranchée... Et lui aussi, ce chevalier félon, a la même affreuse blessure : la gorge ouverte par les crocs du chien qui, la gueule sanglante, se redresse, les deux pattes de devant plantées sur la poitrine de l'ennemi vaincu... Alors, il lève le museau et lance comme un salut à la mémoire de son maître adoré son long hurlement de vainqueur :

« Ooooooooouuuuuhhhhhhhh... oooooooooàààààhhhh ! »

Et la formidable acclamation des milliers de spectateurs, applaudissant frénétiquement le vainqueur, couvre et étouffe la phrase rituelle lancée par l'huissier de Ville :

« De par le Roi, justice est faite ! »



La gloire du Grand Ferré



V

oir le Roi ?

— Oui, le Roi lui-même, en personne, s'il vous plaît, messire.

— Ah ! ah ! la plaisanterie est bonne... N'insistez pas ; vous me feriez douter de votre bon sens.

— Pourquoi cela, mon capitaine... ?

— Mais, sire moine, de quel couvent lointain arrivez-vous donc pour être naïf à

ce point ?

— Naïf ? moi ? avec mes cheveux gris ?

— Mais oui, naïf, et malgré la couleur, plus blanche que grise en vérité, du peu de cheveux que vous laissèrent les ciseaux de la tonsure, vous devriez savoir, à votre âge, que Sa Majesté ne reçoit que sur lettre d'audience... et, encore, pas tout le monde.

— Alors, messire capitaine des gardes, c'est précisément pour cela que Sa Majesté me recevra...

Un grand rire.

Et ce rire du chef est aussitôt servilement répété par la vingtaine

d'hommes d'armes écoutant la conversation de leur capitaine, tout vêtu de fer, avec le moine à robe de bure et sandales poudreuses qui vient de se présenter au cœur de Paris, à l'entrée de l'Hôtel Saint-Pol, et qui, si tranquillement, prétend se faire recevoir par le Roi de France.

Ce rire ne paraît pas troubler le moins du monde le brave moine qui, mains croisées sous ses larges manches de bure et serrant contre sa poitrine un rouleau de parchemin, attend posément que son jovial interlocuteur ait fini de se livrer à son accès de gaieté.

Enfin, l'officier reprend son sérieux, et répond :

— Écoutez, sire moine, je ne suis pas méchant et je respecte beaucoup, et votre âge, et votre robe. Mais j'aime mieux vous dire tout de suite que, tant que moi, Hubert de Malescourt, je serai dans cette salle des gardes, avec mes bons soldats, vous devrez renoncer à essayer de voir le Roi...

— Vraiment ?... Et, de ce refus, pourrais-je connaître le motif, messire le capitaine Hubert de Malescourt... ? »

Le ton est si froid, si calme, – les yeux gris du moine ont un éclat si aigu sous les paupières lourdes que l'officier ressent une légère gêne, et, presque malgré lui, se met à donner une explication :

— Vous ignorez sans doute, sire moine, que la santé de Sa Majesté est toujours chancelante...

— Si, je sais.

— Alors, vous devez savoir que, peu soucieux de vivre dans les salles trop vastes et trop glaciales du Louvre, Sa Majesté Charles, cinquième du nom, préfère le calme, les appartements plus étroits, plus faciles à chauffer de cet Hôtel Saint-Pol, où il a fait transporter sa librairie, sa ménagerie, sa chancellerie, et où il vit à l'aise et à l'écart, s'occupant uniquement des affaires du Royaume de France avec ses conseillers.

— Oui, je sais aussi.
— Dans ce cas, pourquoi vous obstiner ?
— Parce que j'ai besoin de voir le Roi.
— La belle raison, en vérité !
— Et parce que le Roi a besoin de me voir.
— Vraiment ? Le Roi aurait nécessité de vous entendre ?
— Pourquoi non ?... Et comment pourriez-vous le savoir ou ne pas le savoir, messire capitaine des gardes ?... Je ne pense pas que vous soyez le confident secret du Roi... ?

Sous le vantail relevé de son casque, Hubert de Malescourt rougit :

— Ah ! frocard, tu exagères !... Je veux bien plaisanter un moment ; mais tu passes la mesure !... Tu vas me donner le plaisir de me délivrer de ton importunité et de faire demi-tour sur tes sandales usées. Hors d'ici ! et, si tu ne veux pas que je te fasse jeter dehors, – vas... ! »

Le moine n'a pas bougé. Ses paupières ne cillent pas, le ton de sa voix ne s'élève pas. Il articule tranquillement :

— Veuillez, messire capitaine, aller annoncer à Sa Majesté mon arrivée.

— Sa Majesté est, en ce moment, dans le retrait où elle lit ses *Heures* ; nul ne la peut déranger, tranche sèchement l'officier, qui semble tout de même un peu déconcerté par cette insistance étrange.

Sans avoir l'air d'entendre l'objection, le solliciteur continue :

— Vous lui direz que, dans la salle des gardes, le moine envoyé par Monseigneur le Père Abbé de Saint-Denis en France attend le bon plaisir du Roi Charles cinquième.

Hubert de Malescourt a un sursaut : un messenger de l'abbé de Saint-Denis, qui garde l'oriflamme des souverains, n'est pas le

moine-mendiant que, dans sa faconde, l'officier a supposé. Il rougit à nouveau, avec la sensation assez désagréable d'avoir commis un impair qui, quoique involontaire, peut être lourd de conséquences. Il balbutie :

— Le... le père Abbé...

— De Saint-Denis, messire capitaine... J'attends.

Les gardes ne rient plus. Ils sont gênés, eux aussi. Faisant sonner sur les dalles son talon de fer, Hubert de Malescourt a disparu derrière une tenture. Le moine demeure aussi immobile qu'une statue. Et l'attente se prolonge.

Enfin, le capitaine de Malescourt reparaît, et, sans mot dire, soulève de la main la tapisserie en s'inclinant dans son armure.

Du pas le plus tranquille, le moine s'avance. Et lorsqu'il passe à côté de l'officier, celui-ci balbutie :

— N'ayez point de rancune, sire moine... J'avais une consigne, moi... Je ne pouvais supposer... Veuillez me pardonner...

Front haut, yeux fixes, le moine est passé sans répondre. Et il suit deux serviteurs aux chausses de feutre, aux gestes lents, qui le conduisent.

De longs couloirs tendus de tapisseries. Des portes ouvertes et refermées sans bruit. Une atmosphère de calme. Encore une porte ; et derrière celle-ci une salle ronde, petite, – véritable « retraits », au milieu de laquelle, éclairé à la fois par un feu ardent de bûches et par un gros flambeau de cire jaune, un homme est assis, en face d'un lutrin sur lequel repose un manuscrit enluminé dont, du doigt, il tourne les pages de parchemin rigide.

Le moine s'est incliné en profonde révérence :

— Que le Seigneur Dieu, dans sa toute-puissance, protège et accorde longue vie et santé à Votre Majesté pour l'honneur et le salut du Royaume des Lys...

Frileusement emmitouflé de velours épais et de riches fourrures, Charles V examine son visiteur :

— Vous êtes... ?

— Le plus humble serviteur des serviteurs de Dieu, moine en la noble Abbaye de Saint-Denis et, dont, en son extrême indulgence, le Père Abbé a consenti de faire un successeur indigne pour le regretté Guillaume de Nangis, auteur des *Chroniques*.

— Une grande œuvre... et composée par un grand écrivain, qui fut un excellent Français, prononce gravement le Roi. En vérité, pour qu'il vous aie confié le soin de poursuivre l'ouvrage de ce maître, le Père Abbé doit vous tenir en singulière estime...

— Le Père Abbé n'aurait su prendre une aussi lourde responsabilité sans commencer par soumettre à l'examen sévère de Votre Majesté le premier essai sorti composé par ma plume : le récit d'un épisode parmi les plus curieux de ceux qui marquent la lutte conduite, depuis les rois Philippe et Jean, par le Royaume de France contre la gent d'Angleterre... Ceci dans le désir que le Roi décide lui-même s'il convient que je poursuive cette tâche capitale, ou si, au contraire, je me devrai effacer devant plus digne que moi...

D'un geste lent, Charles a refermé, sur le lutrin, le grand manuscrit. Et sa mine attentive apparaît bien celle du grand savant aux choses de l'esprit qu'est le fils du « durement chevalereux » Jean le Bon, – prince moins apte que son père à revêtir sa faible complexion du harnois de bataille, mais, par contre, infiniment subtil, diplomate avisé, politique prudent, maître en l'art de juger les hommes et de manier à distance, par les soins du Connétable breton Bertrand Du Guesclin, les pièces au grand échiquier de la guerre dont les convulsions déchirent la France.

— Prenez cet escabeau, sire moine... Placez-vous dans la bonne

lumière de cette cire... Et me lisez votre récit... J'écoute.

Le moine obéit, s'installe, déroule son parchemin. Et sans chercher aucun effet dramatique de voix, ni intonations dramatiques, il commence :

— Ici est rapportée au vrai l'histoire d'un bon paysan de France, le Grand Ferré, qui combattit les Anglais et, par deux fois, les vainquit...

Charles a un petit rire satisfait :

— J'aime ce choix. En effet, il n'est point en notre apanage royal, pour faire la guerre, que grands seigneurs et chevaliers à armoiries... Notre peuple a ses héros aussi : je le sais par Messire le Connétable qui aime les pauvres gens et les estime... Aussi me convient-il fort que, pour me mettre à même de juger votre travail, sire moine, vous commenciez par me narrer la vie d'un paysan... Continuez.

Le religieux s'incline et reprend :

— Il est, en Beauvaisis, entre Chevrières et Riocourt, sur le Grand-Fossé, affluent de la rivière Oise, un lieu assez fort que l'on nomme Longueil-Sainte-Marie. Comprenant combien leur région serait en péril et meschef, si les ennemis se venaient installer en pareille position, les habitants sollicitèrent du Régent de France qui, pour lors gouvernait le Royaume, l'autorisation de fortifier, équiper et armer ledit lieu...

Charles à nouveau interrompt :

— En effet, j'ai souvenance. Mon seigneur et père, le Roi Jean, dont Dieu ait l'âme en son saint Paradis ! pris au champ de bataille de Poitiers, se trouvait prisonnier en Angleterre, – et moi, simple Dauphin, j'avais dû prendre le gouvernement de cet État blessé en proie à la guerre et à la rapine... L'abbé de Saint-Corneille, dont ils étaient serfs, m'avait dit que ces gens de Longueil étaient

vaillants travailleurs et bons Français, avides de se défendre... Et j'accordai ce qu'ils demandaient...

Le Roi hésite un moment, puis, fouillant ses souvenirs :

— Il me semble même que, alors, ils se choisirent un chef... grand et beau qu'ils appelaient... Guillaume... Guillaume...

— Guillaume des Alouettes, Sire.

— C'est cela ! s'exclame Charles. Et ce brave homme de guerre, qui si bien édifia la clôture accordée par moi, s'y conduisit de vaillante manière, n'est-ce pas ?

— La mémoire de Votre Majesté est vraiment excellente.

La réponse arrive, un peu hautaine :

— Mon devoir de Roi est de garder toujours complète mémoire de tous ceux qui servent bien la France... Serait-ce cet épisode que vous m'allez conter ?

— Avec un détail particulièrement émouvant, Sire : l'histoire du Grand Ferré...

— Qui était celui-là ?

— Un simple paysan, Sire, mais digne des preux de Charlemagne... Car le fort achevé par Guillaume des Alouettes, les Anglais du voisinage estimèrent que cette petite place serait fort commode pour eux. Et, persuadés qu'il leur suffirait de paraître en armes pour voir s'enfuir de ces murailles de fortune leurs habitants, deux cents paysans qu'ils appelaient dédaigneusement des « manants »...

— Mépris stupide... interrompt Charles.

— Dont la sottise leur fut bientôt démontrée, reprend le moine. Car un beau matin, ces Anglais, bien armés, apparurent à l'improviste devant les petits retranchements, qu'ils firent sévère carnage de tous ceux dont la bravoure et par un coup de surprise, les forcèrent d'assaut. Si bien essaya de leur barrer le passage...

Et, premier de tous, tomba, percé de coups, le bon et brave Guillaume des Alouettes avec ses meilleurs seconds... Si bien que, déjà, les assaillants se jugeaient maîtres de la place, et criaient : « Victoire à Saint-Georges »... lorsque, brusquement, rentrant des champs à toutes jambes à l'appel du tocsin battu par le petit clocher, parut un paysan que l'on appelait Le Grand Ferré. C'était un bûcheron, célèbre dans toute la région pour sa haute taille et sa force colossale, qui ne se séparait jamais de son arme favorite, – une hache si lourde que lui seul pouvait la manier, et avec laquelle il tranchait, par le pied, en quelques coups, les arbres les plus gros et les plus vieux. Lorsque ce Grand Ferré arriva, il vit Guillaume des Alouettes abattu et baignant dans son sang parmi une dizaine de cadavres, – les uns soudoyer anglais, les autres, plus nombreux, paysans égorgés. Cependant que, éperdus, les habitants, même les plus courageux, lâchaient pied et commençaient de fuir dans toutes les directions... D'une voix tonnante, le Grand Ferré rallia ses compagnons, les uns bûcherons comme lui et armés de cognées, les autres laboureurs brandissant des faux emmanchées à revers. Et lui-même, brandissant à deux mains sa pesante hache, il entra dans la foule des Anglais comme il fut entré dans un taillis, cognant à droite, tranchant à gauche... Au choc, les casques d'acier anglais éclataient comme coquilles de noix, et les bonnes armures crevaient comme tonneaux... Une formidable rue sanglante s'ouvrait devant le Grand Ferré contre qui piques, lances, épées, masses d'armes étaient brandies en vain... Comme il eût dans sa journée abattu quarante baliveaux à la file, le Grand Ferré abattit quarante Anglais. Et entraînés par son exemple, ses compagnons piquaient et fauchaient... Si bien que ce qui demeurait debout d'Anglais effarés n'eut que le temps de s'enfuir, tout sanglants et déconfits. D'autant plus stupéfaits et furieux que, parmi eux, il y

avait gens de grandes maisons britanniques restant là navrés et occis tout aussi complètement que les simples soudoyers...

— Comment ? interrompit Charles surpris, – pas de prisonniers à rançon ?

— Non, Sire, aucun... Les gens de Longueil abattirent tout, disant entre eux : « Mortes les bêtes, mortes les crocs et griffes... Ces Anglais-là, du moins, ne nous feront plus de mal... » Et ils tuèrent sans merci...

Charles hoche la tête :

— Évidemment, les Anglais durent être surpris vilainement de voir nos bonnes gens paysans tenir si peu de compte de ces lois de la Chevalerie qui organisent la prise en captivité des chefs et des seigneurs à bannières, en les invitant à se racheter contre grosses sommes d'argent fin...

Le moine répond gravement :

— Nos paysans de Longueil expliquèrent que, puisqu'ils étaient des « manants », ils défendaient leurs terres, maisons et familles en « manants », et non pas en seigneurs pour qui la guerre est joute et occasion de gagner marcs et livres en vendant leurs prisonniers... Ce n'étaient, disaient-ils, pas eux qui avaient été chercher ces assaillants, et ils les recevaient comme ils eussent fait de loups affamés, – en les tuant...

— Je ne saurais les blâmer, murmure Charles, qui joint les mains sur un chapelet... Continuez...

— La bagarre avait été si rude, et par un jour si chaud, que le Grand Ferré vainqueur se sentit brûlé de soif ardente : et pour l'apaiser, il but à la régolade grand'foison d'eau bien froide tirée de son puits... Imprudence qu'il paya de suite par une fièvre ardente : et le soir même se dut mettre au lit, délirant quelque peu, mais pas au point cependant de négliger une précaution, le dépôt,

auprès de son chevet, de sa chère, lourde et tranchante hache, sa fidèle compagne dont il prit soin de faire, par ses compagnons, repasser sur la meule le fil tant soit peu ébréché par les aciers anglais, tant heaumes que boucliers...

Pour enrouler la partie lue et dérouler la suite de son parchemin, le moine s'arrêta un instant, assez fier de l'attention prêtée par le Roi. Et il reprend :

— Voilà donc ces gens du lieu fort de Longueil occupés à réparer les brèches ouvertes dans leur fort, à panser les blessés, à enterrer les morts dont ce vaillant et malheureux Guillaume des Alouettes... Et quelques jours passèrent, si calmes que les vainqueurs se crurent à jamais délivrés de leurs ennemis, et reprirent leurs travaux des champs, – car la moisson n'attend pas... Or, les Anglais, furieux, remâchaient l'amertume de leur défaite, se voulaient revenger, et, par espions, apprirent que le Grand Ferré malade, était immobilisé sur son grabat. L'idée aussitôt leur vint d'en finir avec lui, en le prenant au lit et massacrant sur place. Douze d'entre eux, choisis parmi les meilleurs, armés de pied en cap se glissèrent jusqu'à Longueil sans être vus des laboureurs au travail ; et, à la file, glaives aux poings, ils pénétrèrent dans le village mal gardé... Les voyant arriver, ramassés sous leurs casques et boucliers, la femme du Grand Ferré cria de peur ; « Mon pauvre cher homme, nous sommes perdus ! Voilà les Anglais et tu es malade... » Lui, sans hésiter, se leva de toute sa taille, en disant : « Ah ! brigands, vous me venez prendre en lâches dans mon lit, me croyant sans défense ? Vous ne me tenez pas encore... ! » Il empoigna sa lourde hache, et comme le premier Anglais montrait son nez à la porte de la chaumière, il reçut, sur son heaume d'acier, un tel revers de hache que, fer et os du crâne, tout éclata au choc. Tandis que le Grand Ferré rejetait le cadavre pantelant et se mettait à tailler à toute

volée dans le tas des hommes et des armures... Sur les douze, cinq s'écroulèrent, hachés à mort, et les sept autres s'enfuirent comme lièvres. Mais le Grand Ferré avait pris chaud et soif ; et, malgré sa femme, il but à nouveau rasade à son puits glacé, – ce dont le pauvre décéda dans les trois jours suivants. Et cette mort apporta la consternation dans toute la région, et la joie au camp des agresseurs anglais...

Le moine a roulé son manuscrit.

Il relève la tête, étonné du grand silence tombé soudain dans la salle.

Et, avec une surprise extrême, le lecteur voit son auditeur qui, de ses doigts minces et pâles, essuie longuement ses yeux...

— Quoi ? interroge-t-il doucement, le Roi pleure ?

Charles V se redresse, et la voix un peu tremblante, il prononce :

— Oui, sire moine, je pleure... Je pleure sur les fils de France tombés pour la défense de leurs foyers et de leurs familles... Je pleure parce que le sort et la mort m'empêchent d'accomplir un acte de justice : faire, de ce Grand Ferré, paysan, le comte de Longueil –, comme il le méritait si bien...



L'hermine de Montfort-l'Amaury



DANS sa chaire de noyer ciré qu'avant lui ont usée les coudes de trois ou quatre maîtres d'école successifs, comme la trentaine de bancs de la classe ont été polis par les culottes de nombreuses générations d'élèves, maître Thibaut Courvoisin, magister à cheveux gris et lunettes de corne, respecté de la ville entière, vient de s'asseoir avec ses gestes précautionneux habituels, mais aussi une solennité qui n'est point coutumière à l'excellent homme, généralement très familier devant son jeune auditoire quotidien.

Solennité telle que les soixante gamins et gamines qui composent la « division supérieure », la « moyenne » étant attribuée au sous-maître Philarète Gardelier et la « petite » réservée aux soins quasi maternels de l'excellente Guillemette Couturier, se regardent, intrigués, et observent d'eux-mêmes un silence inaccoutumé.

Pourquoi cette attitude compassée du brave vieux maître, toujours si indulgent, et généralement contraint de faire cinq ou six

fois de suite appel à ce qu'il nomme son « juge de paix » : la règle de poirier noir dont les chocs répétés sur le bord de la chaire n'obtiennent guère le silence qu'au bout de longues minutes de patience... ?

Quelque bévue d'écolier, quelque sottise d'écolière auraient-elles pris importance si grande que des punitions soient en ce moment en instance dans l'air ?... Ils sont bien cinq ou six garçons, elles sont bien tout autant de filles, qui n'ont pas la conscience tranquille et dont les mines anxieuses impressionnent même les plus régulièrement sages de leurs voisins et voisines.

Le grave Thibaut Courvoisin assure ses lunettes, relève sur son front dénudé par la calvitie son bonnet de velours noir, tousse afin d'éclaircir sa voix et gravement articule : « Mesdemoiselles et Messieurs... »

Cette fois, la « division supérieure » est atterrée : jamais, au grand jamais, de mémoire d'écolier et d'écolière, l'honnête magister n'a prononcé pareille formule. Il dit généralement : « mes enfants », et quand il est de bonne humeur : « mes chers petits », ou quand il veut paraître irrité et sévère : « mes garnements »... Mais : « Mesdemoiselles et Messieurs », cela est une nouveauté quasi extravagante, en tout cas fort inquiétante. Et le silence de la classe n'est troublé que par le bourdonnement d'une guêpe qui, se trompant évidemment de route, est entrée par la fenêtre ouverte sur le paysage verdoyant de juin si délicieusement printanier.

Le magister reprend :

« Mesdemoiselles et Messieurs, au nom de Monsieur le Bailli de notre bonne cité de Montfort-l'Amaury, je suis chargé de vous annoncer et vous prie de prévenir vos excellents parents que, par chevaucheur arrivé ce matin porteur d'un bref royal, la nouvelle est officielle : la « joyeuse entrée » aura lieu le dix-huitième jour du

présent mois de juin courant...

« Ah !... »

Une seule exclamation, mais si enchantée ! est sortie de soixante jeunes poitrines à la fois.

Et, dominant le tumulte qu'il apaise de trois secs coups de règle appliqués sur le rebord de la chaire, maître Thibaut enchaîne :

» Venant de Paris où elle réside en ce moment, Madame Anne, Reine de France, Duchesse de Bretagne, Comtesse de Montfort-l'Amaury et lieux circonvoisins, arrivera, entourée de sa garde personnelle, viendra visiter les travaux de la nouvelle église commandés par ses ordres, fera collation chez Messieurs les échevins, et montera au château du Menez-Tour dont elle sera l'hôte durant trois jours entiers, faveur insigne pour la cité dont nous sommes les enfants...

« Vive la Reine ! » clament en chœur spontané soixante voix aiguës.

Encore trois roulements de la règle sur la chaire.

Et Thibaut continue :

— Madame Anne de Bretagne a pour les enfants une tendresse particulière. Son intention, a-t-il été annoncé, est de voir les écoliers et écolières présentés à son passage... et peut-être même, ainsi, dit-on qu'elle a coutume de faire en son Duché de Bretagne, d'en interroger au hasard quelques-uns et quelques-unes...

Cette fois, la « division supérieure » demeure muette. Et entre gamins et gamines, des regards anxieux s'échangent : être interrogés par la souveraine ? se voir, devant la foule assemblée, contraints de répondre à des questions posées par la Reine ?... et quelles questions ?... Perspective affolante, même pour les plus hardis de la classe... même pour ceux qui se paient d'audace et répondent volontiers lorsque M. le Bailli se donne le

divertissement – divertissement pour lui, bien entendu, mais pas pour les élèves ! – de venir inspecter les trois divisions... Mais répondre à M. le Bailli qu'on voit passer tous les jours dans la rue est, somme toute, faisable... tandis que répondre à la Reine de France... ce sera bien autre chose... Sur toute la « division supérieure », une anxiété passe, et la plupart des petits visages tendus pâlisent.

Le bon magister s'inquiète devant cette trop visible angoisse. Et, comme l'honneur de son école, l'honneur de son enseignement de régent qualifié sont en cause, il veut remonter les courages. Redevenant le bon maître familier et affectueux, il fait :

— Voyons, voyons, mes petits... un peu plus d'assurance !... Allez-vous perdre la tête, vous, les gars et les filles de Montfort-l'Amaury, alors que, me disent mes correspondants, la Reine Anne s'est déclarée enchantée des réponses que lui ont faites, non seulement ses petits Bretons, mais aussi les jeunes Lyonnais, au cours de son dernier séjour avec le Roi dans la vallée du Rhône, les petits Rouemiais lors d'une joyeuse entrée qu'elle fit récemment dans la capitale de la Normandie, et les écoliers de Paris où elle est en ce moment...

— Les Bretons, c'est naturel... la Reine est de chez eux... ils la connaissent de tout temps...

— Or, les Parisiens, tout un chacun sait que c'est des futés qui ne s'intimident de rien...

Deux voix, un garçon, une fille, les deux meilleurs élèves de la « supérieure » – ont lancé ensemble la double apostrophe, que toute la classe approuve.

Mais Thibaut hausse le ton :

— La Reine est Comtesse de Montfort... Donc elle est de chez nous tout pareillement... Et je connais plus d'un petit Montfortais

bien aussi pareillement futé que les petits Parisiens, sinon davantage... Par conséquent, votre objection ne compte, ni ne tient...

Puis ! se reprenant, il fait :

» D'ailleurs, pour ceux qui l'ignorent, moi, votre magister, je vais vous dire comment la haute et puissante dame est votre souveraine locale particulière comme elle est la Duchesse des Bretons et la Reine nationale de tous les Français...

Un coup de doigt pour assurer les lunettes de corne sur le nez. Puis Thibaut se met debout, pose ses deux mains à plat sur sa chaire et, appuyant les mots, il explique :



« Madame Anne est la plus noble, la plus belle... »

» Madame Anne est la plus noble, la plus belle et la plus bienfaisante reine que la France ait vue depuis qu'il existe un royaume de France sous le vaste ciel. Elle est née, là-bas à l'Ouest, en ce Duché qui est véritablement un quai d'accès pour les navires de tous les pays, et aussi un môle de départ vers ces terres étranges que l'on a voici quelques années, vous le savez, découvertes de l'autre côté de l'Océan mystérieux.

Le régent a prononcé ces mots avec une telle ferveur et un tel élan que la classe entière se fait plus attentive encore, prévoyant quelque'un de ces récits enthousiastes dont l'excellent Thibaut Courvoisin, grand curieux et si volontiers grand voyageur, a coutume de régaler son jeune auditoire par lequel il est idolâtré.

Et dans l'attention aiguïlée des gamins et gamines qui le guettent de leurs yeux luisants et de leurs oreilles largement ouvertes, le bon maître se laisse aller à raconter ses souvenirs.

» Cette Bretagne, j'y fus à plusieurs reprises, car j'y possède de bons amis... Un curieux et admirable duché, avec ses paysans acharnés à cultiver une terre qu'arrosent et fécondent de tièdes pluies venues de la mer, avec ses marins, pêcheurs ou navigateurs hauturiers, qui sont aussi hardis que vaillants hommes, à qui rien ne fait peur, ni la tempête, ni les ennemis... Cette Bretagne, je l'aime et je l'admire : car, ainsi que je vous l'ai enseigné, mes chers petits, c'est d'elle que sont sortis ces splendides chevaliers à qui le royaume de France dut, à deux reprises, sa libération, lors des grandes guerres anglaises : en particulier, ces trois connétables, Bertrand du Guesclin, féal du roi Charles Cinquième dit le Sage, et Olivier de Crisson, et Richemont, compagnon de la Pucelle d'Orléans, Jeanne, le meilleur soldat du roi Charles Septième, surnommé le Bien-Servi, avant de devenir lui-même Duc de Bretagne sous le nom de Arthur III, et ancêtre direct de Madame

Anne... Et les amis que j'ai à Rennes me firent, le dixième du mois de février de l'an de grâce 1489, assister, en la cathédrale de cette ville, au couronnement comme Duchesse de Bretagne de la jeune souveraine... Elle avait treize ans...

Un murmure passe à travers les rangs des élèves... Souveraine ? à treize ans ?...

Messire Thibaut sourit :

» Eh oui, mes petits... L'âge même des aînés d'entre vous... Chef d'État à treize ans ! car alors, la Bretagne était nation indépendante, française d'intérêt et d'amitié, mais bretonne libre de fait, avec son armée, sa marine, sa justice, sa monnaie, son clergé, son administration, sa diplomatie... Et cette Anne de treize ans en était le chef responsable, Dame de la Terre et de la Mer, maîtresse de la paix et de la guerre... Admirablement élevée par les ordres de son père, le duc François II, décédé depuis peu, cette toute jeune fille, adorée de son peuple et entourée d'excellents conseillers, avait, m'attestaient mes amis de Rennes, une âme et un cœur de chef...

À ce moment, troublant le silence, une petite voix claire s'élève du milieu de la classe :

— Mais la Bretagne est loin d'ici... Comment cette Duchesse peut-elle être en même temps notre Comtesse de Montfort-l'Amaury... ? Je ne comprends pas, moi...

Le bon Thibaut a son sourire le plus affectueux. Il a reconnu, à cette interruption, l'une de ses élèves favorites, Françoise Brault, la blonde et intelligente fille unique de Simon Brault, l'entrepreneur de la rue de la Treille, qui, outre son métier dans lequel il excelle, est, aussi, le meilleur chasseur de la région, quelquefois en difficulté avec les gardes des bois de Montfort qui, cependant, n'ont jamais pu le convaincre de braconnage. Cette

Françoise est charmante en vérité : fine, délicate, très intelligente et pleine de zèle pour apprendre, sans que cette ardeur fasse le moindre tort à sa malice naturelle et à sa vivacité dans les jeux.

— Attends un peu, petite impatiente, morigène le magister. C'est justement ce que je veux expliquer... Notre cité, comme vous le savez tous, mes enfants, doit sa fondation à un de nos plus anciens rois de France, Robert, surnommé le Pieux, et eut pour son premier seigneur ce Guillaume de Hainaut de qui l'héritier, qui se nommait Amaury, a donné son nom à notre ville : Montfort-l'Amaury... Or, au début du siècle quatorzième, Yolande, sa descendante, qui était, d'héritage, comtesse de Montfort, épousa Arthur II, Duc de Bretagne, et lui apporta en dot tout le pays dont elle était dame souveraine... Duchesse de Bretagne, Madame Anne est donc, par héritage aussi, Comtesse de Montfort, Étampes, Neaufille et Houdan, c'est-à-dire cent paroisses, cinq châellenies, deux cents fiefs, deux cent cinquante arrière-fiefs... un des plus beaux ensembles domaniaux de l'Île-de-France... Et lorsque le mardi sixième décembre 1491, dans la chapelle du château de Langeais en Touraine, Madame Anne de Bretagne épousa, en premières noces, le roi de France Charles Huitième, c'était la Duchesse de Bretagne Comtesse de Montfort qui montait sur le trône du plus beau royaume sous le ciel... De même, lorsque, après avoir consacré une année à sa douleur de veuve bien dolente de la mort brutale du roi Charles, Madame Anne épousa en deuxièmes noces, le huitième de janvier 1499, notre bon roi actuel, Louis Douzième du nom, c'était encore la Duchesse de Bretagne Comtesse de Monfort qui montait à nouveau les marches du trône de France...

— Si bien, interrompt derechef la tenace Françoise Brault, que si Madame Anne est reine pour tous les Français et Duchesse pour ses Bretons, pour nous, de Montfort, elle est notre seigneur direct et

nous avons le devoir de l'appeler « Madame la Comtesse », le jour qu'elle fera sa joyeuse entrée à Montfort-l'Amaury... ?

Thibaut sourit de nouveau à sa favorite, et indulgent :

— Nous en aurions le droit, oui... Mais je ne conseillerai à personne parmi nous, si quelqu'un se trouve amené à lui adresser parole ou réponse, de la nommer autrement que : Votre Majesté...

— Moi, riposte l'obstinée Françoise, je dirai « Madame la Comtesse », et je suis persuadée qu'elle trouverait cela très bien...

Un immense éclat de rire secoue la classe :

— Oh ! cette Françoise... !

— Petite tête de mule qui veut en remontrer à M. le magister... !

— Non ? mais tu t'imagines que la Reine va, à toi, la Françoise... te faire la conversation... ?

— Et que, Reine, Duchesse ou Comtesse, Madame Anne fera attention à un d'entre nous... ?

Françoise se rebelle :

— Mais pourquoi pas donc ?

— La Reine parler avec toi... !

— Françoise, tu exagères... !

— Françoise qui devient folle !

— Hou... hou... la Françoise... !

Mais la petite se révolte, et les mots s'échangent si aigres entre gamins et gamines, que Thibaut Courvoisin est obligé d'exécuter sur sa chaire un roulement de sa règle pour rétablir l'ordre et le silence. Puis il tranche le débat :

— Je vous répète que Madame Anne aime passionnément les enfants... qu'à chacun de ses nombreux voyages à travers la France elle se fait, toujours et partout, présenter les enfants de chaque ville qu'elle visite, de chaque localité qu'elle traverse... Il n'y aurait donc rien de surprenant à ce que, dans notre Montfort où elle va

séjourner une semaine entière, elle adresse la parole à l'un ou l'autre d'entre vous... Tâchez, par le sérieux, le naturel et la modestie de votre tenue et de vos réponses, de faire honneur à votre ville natale et à votre vieux maître... ? C'est entendu... ? »

Une grande approbation. Et les petits visages sont devenus sérieux. Car si l'on se moquait volontiers de Françoise à la pensée, vraiment saugrenue, que, haute et puissante Dame, la Reine de France pourrait bien « tenir conversation » avec la petite camarade trop glorieuse par avance, l'affirmation du docte et respecté régent de l'école a retourné les idées : et chacun, à présent, se demande s'il ne sera pas l'heureux élu pour cet entretien vraiment émouvant.

Maintenant, Maître Thibaut continue :

» Monsieur l'échevin chargé des écoles m'a fait savoir que Messieurs de la Ville attendaient quelque chose de vous : les envoyés de la Reine ont dit que la ville devait être décorée aux armes de la souveraine tout le long du parcours qu'elle suivra, au moyen de plusieurs centaines d'écussons qui doivent être faits par les enfants. Et l'on compte sur vous.

Encore une grande approbation : fabriquer des écussons de bois ou de carton, et les peindre ! – voilà qui va occuper certainement plusieurs journées, et le magister sera bien obligé de donner congé aux devoirs et aux leçons !

Thibaut sort d'une enveloppe de toile un grand écusson qu'il montre aux enfants, en disant :

« Voici le modèle... »

Et tous se dressent pour mieux voir, tout en jetant de courtes exclamations de surprise en voyant un grand fond d'argent sur lequel sont rangées symétriquement de curieuses mouchetures noires à forme bizarre.

— Qu'est-ce là ? interrogent dix voix à la fois.

— Les hermines de Bretagne, mes amis.

Quelques rires fusent :

— Les hermines ?

— Comment, les hermines ?

— Pourquoi les hermines... ?

— Parce que l'hennine, petite bête du genre des furets, des blaireaux, est renommée pour sa blanche fourrure et pour l'attention qu'elle met à ne se point salir, vu que la devise de Bretagne, dans le bon latin de messer Cicéron, le vieil avocat des Romains, est : « *Potins mori quam foedari...* » ce qui, dans notre langue de France, se doit dire : « *Plutôt mourir que se souiller* »... Une bien belle devise pour un peuple, n'est-ce pas ? et plus belle encore pour la noble femme qui est la souveraine de ce pays-là, et qu'on appelle elle-même aussi de ce même nom « l'Hermine ».

— Oui, mais alors, pourquoi on ne nous donne pas des vraies bêtes à dessiner sur les écussons, au lieu de ces petites taches noires découpées ? questionne une des fillettes.

Inépuisablement complaisant, Thibaut explique :

— Parce qu'il existe une science qui se nomme le Blason, et que les savants de cette science se sont fort occupés de réduire en formes rigides toutes les bêtes qui servent dans les armoiries des chevaliers et des grands seigneurs...

Les enfants ne comprennent pas très bien ; ils se regardent. Enfin, le plus hardi de la bande prononce gravement :

— Pour être clair, c'est plutôt obscur, ma fine !... Mais tant pis : il n'y a qu'à faire ce que dit le maître... Du moment que c'est l'amusement de la Reine, pas ?... Eh bien, tu ne dis plus rien, Françoise la bavarde ?... Tu dors ? ou ni es dans la lune... »

La petite Brault semble s'arracher à une réflexion profonde qui paraissait la tenir, et secouant ses boucles blondes, elle fait :

— Non, Jacquou... je pensais...

— À quoi ?... à ce que l'arrivée de la Reine et les préparatifs vont nous donner la fameuse semaine des Quatre Jeudis : vacances partout ?

Françoise rit doucement :

— Oui... à ça... et puis aussi à autre chose...

— On peut savoir ? interroge Jacquou curieux.

— Non... Plus tard... peut-être... Si cela réussit...

— Si, quoi, réussit... ?

— Si on te demande, tu diras que tu n'en sais rien...

— Cachottière !

Mais le son d'une cloche traverse la cour. Et à ce signal qui est celui de la liberté, les trois divisions, se bousculant, se précipitent pour fuir l'école comme une volée de moineaux ivres de grand air et de soleil...

Françoise a profité du tumulte pour se dégager ; d'une marche rapide elle enfile une ruelle de traverse et, par un grand détour afin d'échapper à celles de ses compagnes qui font le même chemin qu'elle et lui servent à l'accoutumée d'escorte, elle regagne la maison de ses parents par la porte de derrière, celle qui au bas du jardin ouvre sur les champs. Toujours préoccupée, elle fait jouer la targette, pousse le panneau qui grince sur ses gonds, se glisse dans l'entrebâillement, remonte une allée, tourne dans une autre, et arrive devant une bizarre construction de laquelle s'échappe une odeur à la fois âcre, musquée et forte, une odeur de bêtes. C'est en effet le baraquement dans lequel le grand chasseur et demi-braconnier Brault, l'ayant construit de ses mains avec une adresse extrême, enferrme, en des cases séparées pour éviter les accidents, les bêtes sauvages qu'il aime mieux capturer que tuer et qu'il s'amuse à apprivoiser. Françoise, qui adore les animaux, aime

chaque fois qu'elle le peut venir dresser le jeune renard roux que son père a élevé au biberon et dans les bonnes grâces duquel la fillette a trouvé le moyen de peu à peu s'insinuer. De même qu'elle s'est faite l'amie des trois furets, aux yeux rouges, au rude poil jaunâtre, qui habitent chacun une logette séparée, et qu'elle est parvenue à se faire obéir par une certaine jeune dame belette, personne assez farouche cependant. Mais quoique à chaque grillage se montrent yeux luisants et museaux effilés dont les propriétaires ont, de leur flair de bêtes sauvages, reconnu à la fois le pas et la senteur, pour eux fort particulière, de leur jeune amie, Françoise, contre son habitude, ne s'arrête à aucune des premières portes. Elle n'écoute pas les appels modulés par des gosiers ronronnant à l'exemple des chats sauvages. Et elle atteint la dernière logette, un peu plus vaste que les autres.

Là, elle s'arrête, regarde autour d'elle, s'assure qu'elle est bien seule.

Alors, elle se penche, pousse un petit sifflement légèrement modulé et ouvre doucement la cage.

« Noémie... Noémie... »

Un appel très doux modulé sur un ton bas.

Du foin qui garnit le fond de la niche, une forme longue et toute blanche surgit et, dans un mouvement prudent, avance un museau fin, deux yeux brillants.

« Eh bien, Noémie, ma fille, tu dormais donc ? »

D'un souple déroulement, la petite bête montée sur quatre courtes pattes s'est avancée. Elle regarde attentivement, hume l'air, flaire. Puis, d'un mouvement souple, elle bondit, saute sur l'épaule de sa visiteuse, se glisse le long de son cou, se blottit contre sa gorge et, doucement, la caresse de la tête et des épaules.

Françoise rit, rend la caresse et fait :

« Bonjour, Noémie... bonjour, ma minette... Ah ! si tu avais entendu ! on a parlé de toi en classe tout à l'heure... Tu ne m'avais jamais dit que tu étais Bretonne, mon enfant... Et j'apprends que tu as de belles relations, ma mignonne !... une Reine de France, qui est Duchesse là-bas et Comtesse chez nous... Oh ! petite hermine jolie... petite hermine que papa a prise si menue dans le nid de ta mère, et dont j'ai fait mon amie... petite hermine, que tu es charmante, et que je t'aime... ! »

Une longue sonnerie de cors et de trompes. Et immédiatement, au clocher neuf qui vient d'être terminé, les cloches, toutes neuves elles aussi, et envoyées depuis huit jours à peine par la Reine, se mettent en branle, sonnait à toute volée de leurs robes de bronze que martèlent les battants heurtés en cadence...

Un beau, un gai, un magnifique carillon...

Et vers le haut de la Grand'Rue, une immense acclamation monte, roule, se propage et est renvoyée par les échos des murs de maisons toutes drapées d'étoffes et de feuillages :

« Noël... Noël... Noël à la Reine de France... ! »

C'est la joyeuse entrée qui commence.

En hâte, tout le long des rues, faisant la haie de chaque côté, les habitants de Montfort-l'Amaury se sont rangés sous les guirlandes que retiennent de place en place les écussons argentés aux mouchetures des hermines qu'ont fabriqués les enfants des écoles. Et ces enfants eux-mêmes, sous la conduite de Maître Thibaut Courvoisin, assisté de ses deux seconds Philarète Gardelier et Guillemette Couturier, sont rangés en trois divisions exactement en face du porche tout flambant neuf de l'église dont la Duchesse-Reine-Comtesse a fait le don gracieux à sa ville de Montfort, et dont maîtres d'œuvre et ouvriers ont masqué avec des tentures et des tapisseries les fenêtres encore dépourvues de vitraux et les

parties de maçonnerie non terminées.

Sur cette place, derrière les enfants, tout le reste de la population attend dans l'impatience, tandis qu'à intervalles réguliers, en haut du château qui domine le Menez, les pièces de bronze à long col mince tonnent en salves qui répondent à la sonnerie des cloches.

Bientôt, la rumeur de l'arrivée se rapproche, en même temps que retentissent d'étranges notes aiguës... « Les binious, qui sont les instruments de musique favoris du peuple de Bretagne », murmure, en connaisseur, Maître Thibault à l'oreille de l'entrepreneur Brault, qui a mis la main aux derniers apprêts et a profité de cette mission pour se rapprocher de sa fille dont il surveille la silhouette avec les marques évidentes de son grand orgueil paternel.

Elle est là, au premier rang de sa division, la petite Françoise, et bien jolie en ses atours du dimanche, encadrée par deux compagnes qui portent chacune un lourd bouquet. Quant à elle, Françoise, elle tient entre ses mains un panier de vannerie, qu'elle porte avec d'infinies précautions et sur lequel ses camarades intriguées jettent des regards curieux.

« C'est le cadeau de la Ville de Montfort-l'Amaury à sa comtesse pour la joyeuse entrée », s'est borné à répondre le magister et il n'a pas consenti à en dire davantage aux questionneurs.

Les notes aiguës des binious se rapprochent.

Et brusquement, au pied de la cathédrale, et tandis que de toutes les fenêtres pleuvent des fleurs et qu'éclatent les vivats, la tête du cortège débouche.

Deux huissiers de Ville tenant en main leur baguette à verge.

Un rang de pertsuisaniers en grand uniforme mi-partie rouge et jaune, les couleurs favorites de la souveraine.

Quatre joueurs de binious et quatre de bombardes.

Ensuite, marchant gravement au pas, quatre des neuf grands lévriers de Bretagne dont la Reine a fait ses favoris, et que, les tenant par les colliers de velours noir avec quatre hermines fixées par des boucles de fil de laiton doré, conduisent leurs quatre gardiens, Jehan Boyleau, Robert Villennes, Vincent Beauboys et Rolland Leszuen. Derrière les chiens et leurs valets, entre les deux grands pages Blanqueffort et François de la Chesnaye, une chambrière porte avec précaution, en sa cage dorée à housse de drap vert, la linotte dont la souveraine ne se sépare pas plus que de ses chiens dans chacun de ses déplacements.

Puis les onze petits pages, à pied, Beauvais, Odart, Petit, Molitard, Cornon, Santenay, Clermont, Chappelle, Brizac, Rouergue et Aunet ; tous fort élégants avec leurs robes à larges manches coupées à mi-jambes, rouges dessus, jaunes dessous, brodées de velours pareil taillé en grève, avec les chausses mi-parties de rouge et de jaune attachées au pourpoint par des aiguillettes de chevrotin, ayant chacun une aune de ruban pour ceinture, les souliers de cuir fort, les chemises de toile de lin et les chapeaux noirs à plumes et rubans. Ils avancent sur trois rangs, graves et dignes, le regard au loin, le visage immobile.

Les quatre valets de pied, Loys de Massy, Pierre Périer, Guillaume et André Ast, viennent alors sur un rang.

Puis, tout seul, à pas comptés, le chevalier d'honneur Jacques de Toumon.

Un intervalle de six pas, et enfin Anne elle-même, sur sa mule favorite, assise sur la selle à la mode d'Espagne avec drap d'or violet, mors doré, têtière à ornements d'argent doré et étriers de laiton doré. Très belle, très majestueuse dans sa robe large de velours bleu à ceinture d'or, portant sur sa gorge le grand collier de l'ordre de l'Hermine, la tête droite et souriante sous la cape qui

enveloppe les cheveux bien tirés et s'élargit sur les épaules.

« Noël ! Noël ! » crie la foule.

« Noël ! Noël ! » répondent les voix juvéniles des enfants.

Des fleurs encore qui tombent de partout en pluie. Anne sourit, salue de la tête et de la main gantée.

Derrière elle, à cheval, et presque géant dans son armure, la visière relevée découvrant le visage aux traits rudes et creusés, l'épée au flanc, un chevalier.

Et à l'oreille de Brault, maître Thibaut murmure :

« Philippe de Montauban, chancelier de Bretagne, le conseiller le plus intime de la Reine, une fidélité et un dévouement. »

En arrière, c'est tout le cortège : gentilshommes et dames en grand arroi qu'entoure à présent la foule des Montfortais, qui a suivi pour mieux voir, mieux acclamer la Reine dont, sur un signe, un page arrête la mule à trois pas des écoliers.

« Les enfants ! sourit Anne : qu'ils approchent... »

Très intimidées à présent, les trois fillettes avancent, Françoise un peu en avant, tendant avec précaution le panier qu'elle tient :

— Eh que m'apportes-tu là, mignonne ? Monsieur de la Chesnaye, aidez cette jolie petite à se hausser jusqu'à mon étrier...

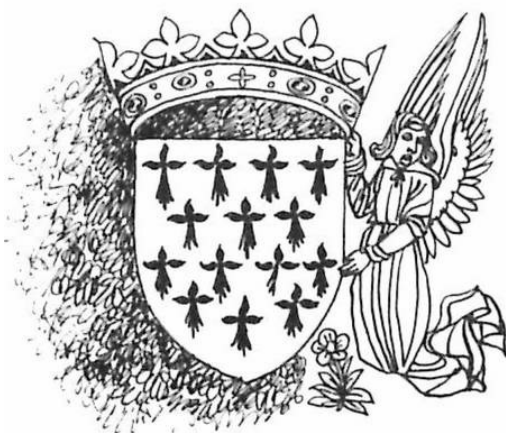
Le page a saisi Françoise aux coudes. Il la soulève en riant. Et la fillette qui, à présent, tremble, murmure en balbutiant et oubliant son compliment :

— Je vous... je vous prie d'accepter... ma meilleure amie... Madame la... Madame la Comtesse...

Le couvercle du panier s'est ouvert. Et de la vannerie jaillit un petit corps long, mince, souple et blanc, une agile et frissonnante petite bête qui, très apprivoisée, se pelotonne immédiatement dans l'entre-deux de la robe de velours et lève un fin museau tout enfourruré qui implore une caresse...

Sous le coup de la surprise, Anne a jeté une exclamation, puis immédiatement a saisi la douce petite hermine entre ses doigts gantés car, derrière elle, la haute figure bardée d'acier s'est penchée. Et la voix grave du chancelier Philippe de Montauban a prononcé :

— Que craignez-vous, Madame... ? ne sont-ce pas vos armes vivantes, celles de notre Bretagne, que vous offre ainsi le cœur d'une enfant de l'Île-de-France... ?



La grande défaite de Monseigneur Satan



LE matin-là (qui était pourtant, dans l'Univers entier, un bien joli matin de juin, tout fait de lumière, de clartés joyeuses, de chants d'oiseaux et de parfums des bois, sans autres souffles que des brises légères et d'une infinie tiédeur), l'Enfer s'éveilla dans une atmosphère d'anxiété.

Car à peine le premier petit jour avait-il commencé de caresser les murs énormes, les portes massives, les donjons en fer forgé, les prisons, les préaux, les chambres de torture, les carrefours à gibets, les piloris à roues et les rivières fumantes de l'Empire sinistre, qu'un bruit courut de bouches à oreilles. Un murmure effaré, venant des diabolins chambriers attachés au palais de Sa Hauteesse Satan, et propagé immédiatement, avec des trémolos dans les voix, par tout le personnel domestique inférieur, qui le transmet aussitôt aux camériers de service, lesquels s'empressèrent d'avertir les chambellans. Du Premier Intendant au dernier marmiton, en passant

par les secrétaires, les valets de chambre et ceux de pied, les maîtres d'hôtel et les maîtres-queux, les palefreniers et les bibliothécaires, le grand pannetier, le grand échançon, le connétable, la garde montante et la garde descendante, les pages d'atours et les écuyers, les six bourreaux et les trois inquisiteurs d'État, le garde du sceau privé, les quatre vizirs et les quatre archontes, les huit porteurs de chasse-mouches et les laveurs de vaisselle, ainsi que le boulanger, le sommelier, l'épicier, le serrurier, le plombier et les douze sous-secrétaires d'État, tous, confondus, rangs mélangés, apprirent, en tremblant dans leurs peaux de diables cousus, que Sa Majesté, après une nuit de cauchemars, venait de s'éveiller en jurant d'une manière affreuse et en faisant trembler les murs sous les éclats d'une colère subite et atroce.

En vain, encadré du Premier Pharmacien, du Deuxième Apothicaire (le Premier étant en permission) et des trois poseurs de ventouses, le Grand Médicastre s'était élancé dans la chambre du Maître afin de lui porter le secours de la Science : le sombre Souverain, au dire des témoins les plus dignes de foi, avait d'une dextre terrible lancé à la tête du Corps Médical ahuri toute la garniture de sa cheminée, de sa table de nuit, de son nécessaire de toilette et de son pupitre à écrire...

Si bien qu'au bout de dix minutes, l'Enfer, tout entier en alerte, tremble sur ses bases éternelles, et que, chacun craignant d'être pris en faute, les démons gardiens des damnés se courbent sur leurs victimes avec un redoublement de rage et de frénésie, tandis que les chauffeurs des Grandes Chaudières rechargent leurs grilles avec furie et que les artisans du plomb fondu et de l'huile bouillante font ruisseler des cataractes enflammées. Dominant le vacarme, Cerbère, excité par l'alerte, de ses trois gueules pousse

d'épouvantables hurlements...

C'est que, du plus petit démon au plus grand, et jusqu'au chien des Enfers, chacun, dans l'Empire d'En-Bas, sait fort bien que lorsque Satan se réveille de mauvaise humeur, il n'est si puérile faute, ni si médiocre, qui ne soit aussitôt aperçue par l'œil fulgurant du Maître, et immédiatement punie de féroce méthode.

Seuls, confiants dans leur millénaire intimité avec l'Empereur infernal, les trois grands conseillers, Bélial, Mammon et Belzébuth (alertés en toute hâte), osent s'avancer, et, traversant la troupe en déroute des camériers et des médicastres, foulent aux pieds les débris des objets mobiliers devenus projectiles. Puis, tous trois en rang s'inclinent profondément et ensemble :

— Quelle triste pensée trouble ainsi le réveil de Votre Grandeur ? et que pouvons-nous pour apporter notre affectionné soulagement à Votre Altesse ?

Demi-levé sur sa couche saccagée par ses gestes furieux, Satan, sans les remercier de leur intervention, regarde ses trois ministres et se borne à riposter brutalement :

— Où est Mantes ?

— Mantes ?

Belzébuth regarde Bélial, qui interroge Mammon du regard, tous trois parfaitement ahuris.

À deux poings, Satan s'est redressé sur ses oreillers de soie et de brocart saccagés par ses longues griffes au cours de sa nuit d'insomnie, et plus agressif que jamais :

— Eh bien, quoi ?... Êtes-vous devenus stupides tout à coup ? et plus ignorants que trois bûches ? Je vous demande où est Mantes ? la ville de Mantes ?

— La ville... de... Mantes... ? balbutient les trois, complètement effarés...

D'un coup de reins, Satan est debout, les traits convulsés de rage sous les deux petites cornes qui pointent à son front. Ses yeux lancent de tels éclairs que les onze camériers de service et les huit valets de chambre de garde disparaissent aux quatre coins de la vaste chambre à coucher, laissant les trois ministres seuls en face du Maître en furie, qui hurle :

— Puisque vous êtes complètement idiots, qu'on m'amène le Bibliothécaire de garde à la Salle de Géographie !

Comme s'il n'attendait que cet ordre pour se laisser évoquer instantanément, un maigre, jaune et sec démon, à grosses lunettes, barbiche blanche et crâne chauve luisant, surgit, front baissé et mains croisées sur sa poitrine étique :

— Monseigneur ?

— Mantes ? où est Mantes ? que sais-tu de Mantes ? gronde l'Empereur.

L'autre s'incline, puis, d'une voix de crécelle, récite précipitamment :

— Mantes : ville de France, et même d'Île-de-France, sur la rive gauche de la Seine, au débouché du vallon de Vaucouleurs, dans un site exquis dont le charme lui a valu le surnom de « Mantes-la-Jolie ». Le nom vient du latin *Medimta*. Ancien chef-lieu d'un comté du domaine royal des Capétiens, Guillaume le Conquérant y fit une chute de cheval dont il mourut peu après. Philippe-Auguste l'appelait « sa fille bien-aimée » et, de par sa dernière volonté, son cœur y fut déposé au pied du grand autel de la cathédrale Notre-Dame...

Un geste sec de Satan :

— Grand autel, cathédrale, passons, s'il vous plaît...

— De chaque côté de l'Île-aux-Dames, la Seine s'y partage en deux bras, et ses eaux, extrêmement poissonneuses, y attirent de

nombreux pêcheurs qui font des captures magnifiques.

Satan a levé un doigt terminé par un ongle démesurément long et aiguisé comme un rasoir :

— Assez, c'est bien, et ça suffit...

Puis le Maître ramasse à son chevet un parchemin froissé en boule dans une crise de rage, le déploie, le lisse, et lit tout haut :

— Deuxième Bureau. Rapport de l'agent secret en mission en France... Mantes. Un pêcheur, nommé Caricane de Cachaloze, habitant de cette ville et habitué de la pêche à la ligne, ne cesse de se vanter publiquement d'être l'ennemi capital du Diable, et affirme que si celui-ci se permet jamais de venir se montrer à Mantes, lui, Cancane, se chargera de lui administrer une correction telle que plus jamais le Maître de l'Enfer n'osera reparaître sur les rives du fleuve dans les eaux duquel se mire Mantes-la-Jolie... »

Satan se tait.

Ses yeux étincelants font le tour de l'assistance.

Il ne voit que visages pâlis, regards fixes, bouches pincées, tandis qu'un silence de plomb tombe sur les ministres, les camériers, les valets de chambre, le bibliothécaire, tous transformés en statues de pierre.

Un silence, très lourd.

Alors, Satan se met debout et prononce :

— Je pars pour Mantes...

Immédiatement, les trois ministres bondissent :

— Alerte à la garde ! crie Mammón.

— La compagnie de service à cheval, armes chargées ! ordonne Béliál.

— La dixième légion en escorte ! complète Belzébuth.

— Rien du tout ! tonne Satan. Mon habit de chasse et mon hippogriffe : je pars seul.

— Mais, Monseigneur... balbutient les ministres. Une telle imprudence...

— J'ai dit : seul !

Le bibliothécaire s'avance, courbé, offrant un rouleau serré :

— Cette carte, peut-être ? Tous les repères y sont portés.

Satan a un demi-sourire :

— Bon serviteur et bonne idée. Merci. Vous pouvez tous disposer : je n'ai besoin de personne. À ce soir.

Sur Mantes, pendant une heure, un fulgurant orage s'est abattu à l'improviste : gros nuages noirs ourlés de jaune surgis soudainement et passés dans un coup de vent, éclairs jaunes, rouges, verts, violacés, et formidables grondements de tonnerre, avec trombes de pluie froide et dure. Puis, tout aussi rapidement, le ciel bleu et le soleil sont revenus.

— Comment, voisin ? après cette étrange tornade, vous voilà en route, la gaule et l'épuisette sur l'épaule et le panier au flanc ?... Ami Caricane, on a bien raison de dire que vous êtes un pêcheur enragé.

— Un pêcheur qui connaît son affaire, commère ma voisine. Après cette pluie diluvienne qui a troublé ses eaux, la Seine va être plus favorable que jamais...

Les poissons sont des malins, qui ont de bons yeux : dans l'eau claire, ils voient mes appâts. Dans l'eau trouble, au contraire... vous comprenez ?

— Oui. Mais vous êtes un affronteur, ami et voisin : un tel orage est œuvre du Diable, et...

— Le Diable, le Diable, ha ! ha ! Mais je me moque de votre Diable, ma commère Jaquette, je m'en moque complètement !

— Ne parlez pas ainsi, imprudent compère Caricane. Cela est dangereux, je vous assure.

— Dangereux ? Laissez-moi rire, voisine !... Mais je me dépêche : je connais une certaine place d'où je vous rapporterai ce soir de quoi faire le plus délicat des soupers de poisson, dût votre Diable venir me déranger !

Et muni de tout son attirail de pêcheur éprouvé, Caricane est parti en allongeant le pas. Au bout d'un quart d'heure, il a rejoint sa place favorite et, après s'être assuré que l'orage a mis en fuite tous les concurrents possibles, il s'est installé, bien assis sur la berge, gaule en main, hameçons garnis, un vieux saule lui donnant de l'ombre, et l'œil fixé sur le bouchon qui oscille au gré du courant. Tout de suite, d'ailleurs, la pêche s'annonce, en effet, excellente. Une... deux... trois belles captures, dont les écailles luisent dans l'herbe sur laquelle les poissons gisent, bien allongés. Le fil de nouveau trempe dans le fleuve...

— Alors ? ça mord ?

Une voix derrière, un peu basse...

— Silence donc ! gronde Caricane sans se retourner.

— Bonne place, en vérité, continue la voix.

— Mais taisez-vous donc ! commence à se fâcher Caricane, qui a horreur des importuns, mais qui reste les yeux fixés sur son bouchon entré subitement en danse : un poisson mord, bien sûr.

— Hé, hé ! reprend la voix, attention là-dessous.

— Ah ! laissez-moi tranquille ! jette le pêcheur excédé. Ça y est ! Manqué... et par votre faute, bavard !

Dans un coup d'exaspération, Caricane s'est retourné, demi-dressé, et il demeure stupéfait, les yeux arrondis dans une surprise immense.

Car, devant lui, debout, ricanant en un rictus qui découvre, dans une bouche armée de dents blanches et aiguës, deux canines trop longues dépassant en défenses de sanglier, tandis que deux yeux

luisant d'un feu vert éclairent un visage parcheminé et tanné, un personnage se dresse, vêtu de rouge sombre, avec un pourpoint de cuir, des chausses serrées et des chaussures assez étrangement carrées. Sur sa tête, un singulier chapeau en forme de bicoquet, avec deux longues et minces plumes rouges. Les poings sont posés sur les hanches, mains gantées de cuir à très hauts crispins.

Après quelques secondes d'immobilité, Caricane s'est levé, le cœur un peu battant, et cependant conservant une étonnante maîtrise de soi.

Le costume, le faciès, le rictus du survenant indiscret semblent au pêcheur quelque chose de connu.

Appuyé sur sa gaule, il hésite un moment. Puis, fort tranquillement, il fait :

— Très curieux, en vérité... Je ne vous ai jamais vu, et cependant j'ai l'impression que vous ne m'êtes pas inconnu...

Le nouveau venu a son petit rire agaçant et supérieur :

— Pas possible ?

— Si, si, très possible au contraire. Plus je vous regarde, plus je me persuade que je vous ai rencontré déjà. Mais où ? Voilà la question.

— Cherchez bien, riposte l'autre. Vous trouverez peut-être ?

Caricane a un haussement d'épaules :

— Chercher ? oh ! non, je ne me donnerai pas cette peine, car je n'ai ni intention, ni désir de vous connaître davantage.

— En êtes-vous bien sûr, brave homme ?

— Très sûr, mon honnête passant. Je suis ici pour pêcher et non pour bavarder, encore moins pour faire des connaissances nouvelles qui ne m'intéressent pas du tout.

— Croyez-vous, maître Caricane ?

— Vous savez mon nom ? Eh bien, en ce cas, on a dû vous dire

au pays que Caricane de Cachaloze, le meilleur pêcheur à la ligne de tout le canton de Mantes, est un vieil ours qui n'aime pas la compagnie, qui exige qu'on le laisse tranquille lorsqu'il travaille sur la rive de la Seine, et qui ne craint ni homme, ni diable.

— Ha ! ha ! ha ! c'est ce que je suis venu voir en effet.

— Allons donc ?

— Parfaitement. Et comme je ne suis pas homme...

Le pêcheur a un brusque sursaut. Il pâlit un peu. Et se contraignant à un certain calme :

— Pas homme ? Alors vous seriez...

L'autre de sa main gantée retire son bicoquet en salut ironique :

— Pour vous servir, Caricane le Pêcheur, mais oui, tout simplement !

Caricane a un recul de deux pas, qui fait éclater de rire messire Satan. Et il marmotte, un peu surpris, malgré tout :

— Tiens, tiens ? Vraiment ?

L'Empereur du Séjour Infernal se recoiffe et explique :

— Mais oui, je vous dis. Le Diable, en personne naturelle. Ce diable dont vous vous vantez de n'avoir aucune crainte.

— Dont je n'ai aucune crainte, coupe Caricane, qui malgré tout veut croire à la farce d'un déguisé, et qui ajoute : Vous êtes en vérité fort bien habillé, encore mieux grisé. Vous vous êtes fait admirablement la tête de l'emploi. Mais nous ne sommes plus en carnaval, mon brave ami, et vous retardez. Alors, s'il vous plaît, je n'ai pas de temps à perdre. L'heure est excellente pour la pêche, et j'ai mon souper à gagner. Aussi, à votre choix : ou vous faites demi-tour et laissez-moi en repos, votre farce déjouée ; ou bien taisez-vous, asseyez-vous, tenez-vous tranquille, regardez-moi faire sans un mot, ni un geste. Et si vous êtes bien mignon, à la fin de la journée, je vous ferai cadeau d'un beau poisson pour votre

ménagère et vos petits bébés. D'accord ?

Le visage de Satan, cette face tannée, cuite et recuite à tous les feux de l'Enfer, s'est soudain empourprée d'un flot de sang. Les yeux étincellent d'une flamme féroce, et la voix sonne, saccadée et brutale :

— Misérable rebut de l'humanité, trêve d'insolence ! Voilà des semaines que, dans ton fol orgueil, tu t'es permis de braver ma puissance et d'insulter ma personne, en te prétendant mon ennemi capital et en déclarant à haute voix que tu ne craignais ni moi, ni mes coups. Tu as trop longtemps oublié que les Forces Célestes m'ont donné pouvoir de punition sur les misérables humains. Et je ne suis venu sur les ailes de l'orage que pour me saisir de ta vaniteuse personne et pour t'emporter aux plus affreux cachots de mon Empire où t'attendent, pour l'Éternité, mes bourreaux et mes supplices !

Satan s'est mis debout. Et sa taille paraît avoir grandi, tandis que ses deux bras étendent en direction du pêcheur ses mains griffues dont les doigts semblent des serres prêtes à s'abattre sur la gorge de la malheureuse victime promise aux abominations de l'Enfer.

Mais Caricane, après dix secondes de légitime émotion, s'est déjà ressaisi. Et lui aussi se met à rire, d'un rire gai, jeune et confiant, qui riposte au rire brutal, âpre et grelottant de l'Empereur des Damnés :

— Ainsi, c'est exact, mon bon monsieur ? Vous êtes vraiment le Diable ?

— Au fond de l'Enfer, je vais te le faire savoir. Allons, pas de résistance. Au lieu de t'envoyer l'un quelconque de mes gardes, de mes serviteurs, comme tu t'es prétendu mon ennemi personnel, je t'ai fait l'honneur de me déranger et de venir te chercher moi-même, de mes mains. Je prends, et en route !

Satan allonge les deux bras.

Caricane a légèrement pâli. Mais il relève brusquement la tête :

— Et moi, je vais vous faire l'honneur, seigneur Diable, de vous résister de mes mains. Prenez garde à vous !

D'un geste bref, mettant sa gaule sous son bras comme un chevalier fait de sa lance, Caricane s'est campé sur ses deux jambes. Et avant que Satan ait eu le temps d'abattre ses griffes tendues, le pêcheur, d'un coup sec, juste entre les yeux, a atteint l'Empereur des Ténèbres avec une telle roideur que, son bicoquet à plumes enlevé dans la secousse, Satan, équilibre perdu, s'en va, jambes de-ci, bras de-là, culbuter tête-bêche au beau milieu du courant de la Seine.

Chute formidable qui fait jaillir un geyser d'eau écumeuse !

Satan aime le feu, son élément, dans lequel il joue comme un sylphe. Mais il a horreur de l'eau. Surtout lorsque son costume d'apparat le gêne pour nager. Et sous le rire énorme de Caricane, le voilà qui se débat, ayant bu un bon coup du liquide boueux, troublé par l'orage dont il s'est servi pour arriver sur terre. Et Caricane de repartir d'un rire immense.

Sous ce rire, Satan, exaspéré, tire une longue brassée, rejoint la rive, tout ruisselant, et veut courir à son adversaire. Mais le pêcheur est sur ses gardes. Et au moment que Satan se hisse sur la pente toute glissante, d'un second coup de gaule pointé entre les yeux, à nouveau Caricane expédie le Seigneur des Ténèbres exécuter un deuxième plongeon au beau milieu de la Seine.

Cette fois, Satan se débat dans une colère folle, revient d'un élan en jurant et hurlant. Il touche la rive, émerge, se dresse. Et pour la troisième fois, l'implacable gaule, pointée comme une lance, rejette le Diable dans le courant où à nouveau il boit rasade à plein gosier.

Et pendant une heure, l'étrange lutte se poursuit : Caricane, debout sur la berge, bien campé, jambes écartées, sa bonne gaule fidèle au poing, et Satan remontant du fleuve, s'y voyant de nouveau précipité, revenant, repartant à la renverse, le front douloureux de tous ces coups de pointe qui, implacablement, viennent s'abattre juste entre les deux yeux, avec une précision et une régularité invraisemblables.

Enfin, épuisé de fatigue, l'estomac noyé de liquide, les vêtements alourdis d'eau et de boue, un mal de tête affreux lui déchirant le cerveau, les quatre membres douloureux, Satan, nageant à reculons, s'en vient émerger sur la rive en face où il s'affaisse, hoquetant, écoeuré, assommé et ivre de rage.

Debout à son poste de combat, Caricane a ce mot de moquerie :

— Eli quoi, messire Diable, vous nous quittez déjà ?

Satan, redressé tant bien que mal, siffle son hippogriffe et hurle :

— Ne chante pas trop haut, vilain coq de Mantes : nous nous reverrons.

— Mais je l'espère bien, Seigneur, et quand il vous plaira. Donc, au revoir, très cher !

Et les deux adversaires se tournent le dos, Satan hissé en selle de son coursier qui l'emporte à travers un nouveau nuage d'orage, et Caricane regagnant Mantes, et à tous les compères et toutes les commères racontant qu'il vient de tenir parole en administrant une admirable correction à son ennemi personnel : le Diable.

Ce après quoi les gens prudents conseillèrent au pêcheur de se méfier, Satan étant personnage aussi rancunier que puissant. Mais Caricane haussa les épaules, et risposta qu'il attendait de pied ferme la deuxième bagarre. Et il poussa l'audace jusqu'à faire sonner, à trompe et tambour, dans les rues de Mantes un défi à la mode chevaleresque par lequel il promettait à Satan une deuxième

défaite.

Rentré en Enfer dans un état d'exaspération folle, Satan, pendant ce temps, réfléchissait, encore que ses intimes lui conseillassent de se méfier de l'habitant de Mantes. Mais le Roi des Dénions était persuadé qu'il tenait sa revanche. Et quelques jours plus tard, il reprenait le chemin de Mantes-la-Jolie, emportant avec lui deux ou trois grandes gaules de pêche au moyen desquelles il comptait rendre au pêcheur de la Seine, et avec usure, la monnaie de sa pièce.

Caricane, était, le plus tranquillement du monde, installé à sa place favorite. Et lorsque l'hippogriffe, après un virage savant sur ses grandes ailes écailleuses, déposa sur la prairie Satan et ses gaules, le matois pêcheur se borna à dire posément :

— Eh bonjour, Sire Diable. Comme vous vous êtes fait attendre, mon bon adversaire.

— Tu ne perdras rien pour avoir attendu, mauvais plaisant ! hurla Satan qui, se croyant déjà victorieux, se précipita sur Caricane en pointant, comme il l'avait vu faire par le pêcheur, sa gaule vers le front de son ennemi afin de renvoyer d'un choc au milieu du fleuve, où il n'aurait alors qu'à le repêcher pour le rapporter en enfer et le punir en mille tortures cruelles et ingénieuses.

Mais à sa profonde stupeur, Satan manqua son coup. D'une torsion des reins, Caricane s'était détourné légèrement. La pointe de la gaule ne fit qu'effleurer son épaule. Et le Maître de l'Enfer, emporté par son élan, perdit l'équilibre : dans une culbute inattendue, il alla s'aplatir le nez dans la poussière de la berge, se froissant durement les deux genoux sur des cailloux pointus qui se trouvaient là, comme par hasard.

Jurant, sacrant, les rotules en sang, les yeux emplis de saletés, il se redressait péniblement afin de recommencer son coup.

Il n'en n'eut pas le temps.

Caricane avait bondi. Ramassant un lourd bâton de cornouiller que, par une prudence raffinée, il avait placé précautionneusement auprès de lui, le brave pêcheur commença d'administrer sur les épaules, le dos, les reins, les bras, les jambes du Seigneur Satan, la plus atroce volée de coups qui puissent être donnés par un poignet vigoureux.

Sous l'avalanche, Satan essayait en vain de se redresser.

Sans arrêt, le bâton, manié avec la plus étonnante dextérité, ne faisait que se lever, s'abattre, se relever, se rabattre.

En vain, Satan, épaules moulues et reins écrasés, essaya de se retourner : ce fut alors sur le ventre, la poitrine et la face que le bâton de cornouiller poursuivit sa danse frénétique.

Le Diable se mit à hurler, à pleine gorge.

Caricane scandait ses volées en chantant à tue-tête.

Et une heure durant, la scène se poursuivait.

Une heure, pendant laquelle le poignet du maître-pêcheur semblait ne connaître aucune fatigue, le bâton pesant voltigeant à une cadence inouïe de force et de vitesse.

Une heure, pendant laquelle Satan n'eut pas un pouce carré de sa personne qui ne reçût plus de cent coups, cinglés à toute volée. Sous ses vêtements en lambeaux, la chair du Diable se marbrait peu à peu de bleus et de noirs, cependant que de larges ecchymoses sanguinolentes la marquaient depuis le haut du front jusqu'à l'extrémité des pieds. Le malheureux Maître de l'Enfer n'était plus qu'une loque, et finit, dans un halètement suprême, par s'effondrer de souffrance.

Caricane alors s'arrêta de cogner.

Et il poussa du pied le grand corps effondré :

— Non, mais, ma parole, le pauvre cher est évanoui, comme une

simple femmelette. Allons, allons, un peu de nerf, mon brave ! Et sans rancune, j'espère ? Ce n'est pas moi qui ai été vous chercher, mon bon. Ne vous en prenez qu'à vous de cette petite aventure.

Lentement, très lentement, Satan revenait à lui. Mais, si bien roué de coups, le moindre mouvement lui arrachait de longs gémissements. Et Caricane dut le saisir aux épaules et le traîner jusqu'à l'hippogrieffe sur lequel, très pitoyablement, il mit en selle son adversaire vaincu et lamentable.

Puis, appuyé sur son bâton, le pêcheur regarda l'étrange monture escalader les nuages, tout en grommelant :

— Je vous avais bien dit que j'étais votre ennemi, Seigneur Diable. Qui... diable vous a conseillé de venir vous frotter à moi ?

L'histoire ne dit pas ce qui se passa dans le Royaume Infernal lorsque Satan, battu et pas content, fit une rentrée fort peu triomphante.

Mais la même histoire dit que de ce jour et grâce à l'adresse du bon Caricane de Cachaloze, Mantes-la-Jolie fut à jamais délivrée des méchancetés venues de l'Enfer ; aucun diable, ni grand, ni moyen, ni petit, ne s'étant plus jamais risqué en cette pittoresque région défendue par de si vaillants pêcheurs à la ligne.



Quand le donjon de Dammartin se mit à rire



ASSEZ souffrant, Armand Jean Du Plessis, cardinal de Richelieu, grand maître, chef et surintendant de la Navigation et Commerce de France, proviseur de Sorbonne, ayant à travailler secrètement avec son éminence grise le Père Joseph en vue d'un rapport à présenter à Sa Majesté le roi Louis XIII, était renfermé dans son cabinet du Palais-Cardinal à Paris et avait interdit de la manière la plus formelle que, sous aucun prétexte, on le vînt déranger.

Et à l'antichambre, gardes et valets, sachant combien les consignes du ministre étaient rigoureuses, refusaient les lettres d'audience que leur présentaient, successivement, de nombreux visiteurs civils, militaires et ecclésiastiques :

— Son Éminence est en conseil pour la matinée tout entière.

Dix fois, vingt fois, le capitaine des gardes répétait la même phrase, quels que fussent le nom, le titre, l'âge ou la fonction du

visiteur ainsi impitoyablement éconduit.

Et les heures passaient, lorsque proche de midi, un groupe se présenta qui arrivait en hésitant : une dizaine d'hommes aux vêtements endimanchés, mais simples, et qui semblaient fort impressionnés par l'aspect solennel du Palais et la gravité des sentinelles marchant de long en large dans le grand uniforme rouge à croix d'argent des mousquetaires du Cardinal.

« Encore une délégation qui sera contrainte de faire demi-tour, murmura le lieutenant à l'oreille du capitaine. Ce sont de pauvres provinciaux qui paraissent fort embarrassés de leurs personnes. »

Les arrivants, cependant, se groupaient derrière celui qui semblait leur chef et paraissait un peu moins emprunté qu'ils ne se montraient eux-mêmes. De son pourpoint, l'homme tira un parchemin scellé de cire rouge et s'avança.

Mais déjà un bas-officier lui barrait le chemin, prononçant la formule si longtemps répétée depuis plusieurs heures :

— Il n'y a ce matin ni réception, ni audience : Son Éminence est en conseil.

— Mais nous sommes ici en réponse à une convocation de Son Éminence avec jour précis et heure formelle. Je suis le bailli de Dammartin-en-Goële.

Le soldat, ne connaissant que sa consigne, répétait :

— Convoqué ou non, la chose est pareille. Les audiences de ce matin sont supprimées.

— Regardez pourtant, je vous prie : il est écrit : « Toute affaire cessante », vous pouvez lire.

Attirés par la controverse, le capitaine et le lieutenant s'approchaient, répétant à nouveau la phrase du sous-officier. Mais le bailli insistait :

— Il s'agit d'une affaire grave, très grave, et qui doit être réglée

sur-le-champ. Là-bas, chez nous, à Dammartin, il y a des gens, envoyés par Son Éminence, qui ont suspendu leur besogne, en attendant une décision qui doit être prise par Monseigneur aujourd'hui même.

Ébranlé, le capitaine lisait le parchemin tendu par le bailli et sur lequel il voyait ceci :

« Monseigneur le Cardinal-Ministre recevra, sur présentation de cet ordre et toute affaire cessante, Monsieur le Bailli et Messieurs les Notables de Dammartin-en-Goële, qui sont invités à présenter leur supplique au sujet de laquelle décision définitive sera prise sur l'heure. *Richelieu.* »

Les deux officiers se regardaient, hésitants. Enfin, haussant l'épaule, le capitaine se décida, sachant qu'en certaines occasions le Cardinal levait de lui-même ses propres interdictions pour des cas particuliers. Et, rajustant son hausse-col et son grand feutre à plume, il gagna un corridor, tenant dans sa main droite, gantée de buffle à haut crispin, la lettre au sceau des armes cardinalices et faisant la mine d'un homme qui ne sait pas de quelle manière il va être reçu de l'autre côté des portes...

Dix minutes se passent. Puis le capitaine mousquetaire reparaît et, très grave, il annonce :

« Son Éminence va recevoir la délégation du bailliage de Dammartin-en-Goële. Messieurs, veuillez me suivre, je vous prie. »

Ils sont sept, les délégués, qui, bailli en tête et visiblement très émus, sous les regards étonnés des autres solliciteurs vexés de se voir reportés pour leurs audiences à une date inconnue, suivent à pas comptés l'officier.

Un long corridor décoré d'astragales. Puis un autre à angle droit. Une haute porte en bois ciselé. Deux battants s'ouvrent. Le

capitaine s'incline, s'efface. Et les sept bourgeois, nu-tête et un peu pâles, se trouvent devant une large table surchargée de papiers derrière laquelle un moine, capuchon cerclant un visage aux rides profondes, est assis, les mains dans ses manches, les yeux fixes. À droite de la table, sur des coussins, au creux d'une manière de cathèdre sculptée, une haute figure vêtue de rouge, visage émacié à barbiche blanche taillée en pointe et, sur les genoux, une longue main blanche caresse doucement la fourrure d'un chat dont les prunelles vertes pointent avec étonnement vers les nouveaux venus profondément inclinés.

Un bref silence.

Puis une voix s'élève, un peu sèche :

— Alors, monsieur le bailli et messieurs les délégués, qu'avez-vous à me dire ? Parlez vite et bref. Je suis pressé.

Reprenant son sang-froid, le bailli se redresse :

— Monseigneur, les bourgeois de Dammartin et moi venons supplier Votre Éminence de bien vouloir accorder grâce à notre château dont les ordres exprès de Votre Grandeur ont décidé...

— Inutile de m'expliquer. Je sais. Père Joseph, le dossier de Dammartin. Je vous prie.

Le moine a pris une chemise de parchemin, l'ouvre et lit :

« Devenu inutile à la défense réelle du Royaume, mais par contre pouvant être utilisé, en cas de mésentente ou rébellion, par des factieux malintentionnés, contre les intérêts supérieurs de Sa Majesté le Roy de France et de Navarre, le château de Dammartin, tout comme un certain nombre de châteaux anciens de l'Île-de-France, sera abattu et détruit dans le mois en cours. Les ingénieurs et les ouvriers sont à pied-d'œuvre. Et le travail de rasement serait commencé si les habitants de Dammartin n'avaient adressé à Son Éminence Monseigneur le Cardinal de Richelieu une supplique

tendant à obtenir de sa bienveillance que soit rapporté cet ordre de destruction. »

— Pourquoi ?

Des lèvres minces du Cardinal, ce seul petit mot est tombé.

Dans un subit élan qui les emporte, le bailli et les six hommes parlent tous ensemble :

— Pitié, Monseigneur, pour notre château...

— Le plus grand souvenir, le plus fier monument de tout le pays...

— Ses fondations remontent à Jules César de Rome...

— Une puissante forteresse qui a tenu son rôle dans les grandes guerres anglaises.

— Jeanne la Pucelle y est entrée de vive force, son étendard au poing, et l'a rendu intact au roi de France Charles le Septième...

— Chabannes de la Pallice, ce grand soldat, en est devenu propriétaire par son mariage avec Marguerite de Nanteuil-le-Haudouin...

— C'est un château français, Monseigneur...

— Consacré par des siècles au service de la France...

— Notre château, nous l'aimons...

— Nos pères sont morts à l'ombre de ses murailles...

— Nous sommes nés à cette même ombre...

— Nos enfants, en ouvrant les yeux à la vie, les ont contemplés...

— Notre château, laissez-le nous intact...

— Bons Français nous sommes, et en bons Français nous le garderons toujours au service de la France...

— Pour notre château, grâce, Monseigneur !

Un brusque et nouveau silence. Très lourd, cette fois, comme si le bailli et ses six compagnons étaient à présent épouvantés de leur

audace.

Richelieu a tendu la main vers le Père Joseph, qui lui met aux doigts le dossier.

Quelques longues minutes, pendant lesquelles le Cardinal feuillette les pages couvertes de notes et de dessins.

Puis il relève la tête, fixe de ses yeux perçants les sept bourgeois et les lèvres pâles laissent tomber trois mots inexorables :

— Pas de grâce !

Un long sanglot plaintif monte des sept poitrines :

— Monseigneur, Monseigneur...

Richelieu, sur la table, a jeté le dossier. Puis, comme s'il était pris d'un peu de pitié pour cette grande douleur exprimée devant lui, il fait, autant pour le Père Joseph que pour les bourgeois de Dammartin en larmes :

— Trop de châteaux forts aux portes de Paris. Les souvenirs sanglants des Guerres de Religion sont trop proches de nous. Et trop proches aussi ceux des troubles qui accompagnèrent la minorité du Roy. Je n'ai pas le droit de tenter Dieu, Messieurs. Ces donjons peuvent être repaires tout prêts à devenir dangereux pour l'autorité royale. Si j'en épargnais un seul, je devrais épargner tous les autres, et Coucy tout le premier. Non, Dammartin à bas, ainsi que tous ses pareils, au nom du Roy !

Les doigts minces ont saisi une sonnette d'argent, dont le grelottement fait aussitôt surgir, entre les deux battants de la porte, le capitaine des mousquetaires :

— Reconduisez ces messieurs. Et que qui se présente soit désormais renvoyé. Je ne veux voir personne ce matin sans mon appel, même pas vous, capitaine. Père Joseph, au travail !

La main aux longs ongles effilés a repris sa caresse dans la fourrure douce du chat blotti au creux de la soutane rouge, et c'est

la dernière vision que les sept emportent du ministre sur qui reposent les destinées de la France.

Ils sont partis, tête basse et cœur gros, le bailli et les six bourgeois de Dammartin-en-Goële.

Par Drancy, Aulnay-sous-Bois, Villepinte, Tremblay, Mitry-Mory et Compans, remâchant leur déception et leur chagrin tout le long de ces huit lieues de chemin, ils sont revenus chez eux. Et leurs mines défaites ont renseigné sur leur échec les habitants qui les attendaient anxieux, et qui ont compris tout de suite. « Pas de grâce », a tranché le Cardinal. Le Château de Dammartin doit mourir. Le Château de Dammartin commence de mourir.

Car juste derrière le bailli et ses délégués consternés, un cavalier est arrivé à franc-étrier, un parchemin roulé à la main : l'ordre de commencer la destruction.

Et afin d'aller plus vite et de mieux assurer la totale dislocation du malheureux château, au lieu du pic et de la pioche, c'est la poudre que les démolisseurs installés à pied-d'œuvre viennent, par ce courrier, de recevoir consigne d'employer.

En dix, vingt, trente explosions successives, le Château de Dammartin part en lambeaux, les pans de murs minés jaillissant de tous côtés... Tout craque, tout saute, tout s'effondre. Et des nuages de poussière commencent de planer sur les maisons de la cité douloureuse.

Au nom du Roy. Et pour la sécurité de l'État contre les factieux possibles.

Bientôt, il ne reste plus que le donjon : une masse formidable de pierres énormes, jointoyées et appareillées comme savaient si bien le faire les bons maîtres d'œuvre du Moyen Âge, ceux qui firent Coucy, en effet, et Château-Gaillard, et tant d'autres. Le donjon de Dammartin, seul debout, au milieu d'un tas de ruines, est miné.

Très savamment miné. Les artificiers de Son Éminence sont gens fort habiles dans leur métier ! Et les fourneaux, avec leurs bourrages et leurs mèches, sont posément et remarquablement mis en place.

Puis contremaîtres et ouvriers reculent, après avoir bouté le feu aux bons endroits, et courent se mettre à l'abri, car cette masse géante va partir en milliers de morceaux et il y aura pluie furieuse de pierres concassées par l'explosion.

L'explosion a lieu. Étrangement sourde, d'ailleurs. Et rien ne bouge, ou à peu près.

Sous les yeux irrités des contremaîtres mineurs et sous les regards d'abord étonnés, puis bientôt railleurs, des habitants, le donjon, d'où viennent de fuser dix colonnes de fumée, reste immobile et en place.

Seule, du sommet à la base, une longue et irrégulière fissure se dessine, comme si le formidable donjon venait de recevoir un énorme coup de glaive qui lui eût brutalement ouvert le flanc du haut en bas. Mais c'est tout.

Le chef des mineurs, sourcils froncés, a passé l'inspection. Le souvenir d'un résultat semblable à Coucy lui revient. Et il gronde en haussant les épaules :

— Ces gens d'autrefois étaient de rudes gars bâtisseurs en vérité. Inutile de nous obstiner. La pioche ici ne peut rien. Et la poudre a fait de son mieux. En tout cas, fendu ainsi, le donjon ne peut plus servir à rien que devenir abri à hiboux et gîte à corbeaux. Donc, notre besogne est accomplie. Et d'autre pareille nous attend ailleurs. Plions bagage et en route. Adieu, messieurs de Dammartin au donjon fendu.

Dans le grand cabinet du Palais-Cardinal, l'ingénieur en Chef chargé de la destruction des châteaux condamnés rend compte au

Cardinal, assis, comme de coutume, un de ses chats sur les genoux. Quand il en arrive à Dammartin, il raconte :

— Depuis notre échec, les gens de Dammartin se moquent de nous. Et, si Votre Éminence veut bien ne pas se fâcher de ce détail, il est passé, chez les bourgeois de la Ville, un proverbe : chaque fois que l'on veut parler de quelqu'un pris d'une folle gaîté, on dit : « *Il est comme le donjon de Dammartin : il crève de rire.* »

En disant cela, l'ingénieur, qui se méfie, a glissé vers le Cardinal un regard un peu inquiet, car le ministre ne goûte pas toujours les plaisanteries. Mais celle-ci lui plaît sans doute, car Richelieu, grattant du bout des doigts la nuque de son matou, murmure tranquillement :

— Pas mal, en vérité. Qu'ils rient tant qu'il leur plaira : j'aime mieux entendre dix plaisanteries sur une ruine ébréchée que d'avoir à moins de dix lieues de Paris un donjon intact.

« Avoir l'air de revenir de Pontoise... »



NIMAL imbécile !

- Sauvage abruti !
- Fils de sorcière !
- Cousin de mon chien !
- Idiot !
- Brute !

— Non mais, regardez-moi cet ahuri de
Chaillot !

- Regarde-toi toi-même, avec ton air de

revenir de Pontoise !

Un immense éclat de gaîté secoue le cercle de badauds qui, sur le Pont-Neuf, face à la statue du bon Roi Henri souriant dans sa barbe de bronze, entoure les deux carrosses, qui se sont accrochés au passage et dont, sans souci d'embarrasser un peu plus la circulation déjà fort compliquée, les deux cochers s'injurient copieusement, chacun rejetant sur l'adversaire la faute évidente commise.

Jusqu'à présent, l'un et l'autre, continuant de se tenir sur le haut

de leur siège, se sont bornés, rouges de colère et les yeux hors de la tête sous leurs tricornes galonnés, à s'invectiver de pleine gorge, tout en faisant claquer leurs fouets par manière d'accompagnement.

Mais à ce dernier mot, l'un des deux, grand colosse aux épaules carrées, à la trogne enluminée par un abus évident de la bouteille, et aux mains énormes, pousse un cri de rage :

— Ah ! pas de gros mots ! ou moi, Champagne, premier cocher de Monsieur le Premier Président du Parlement de Paris, je te les ferai rentrer dans le gosier à coups de mon éventail à bourriques. Revenir de Pontoise, revenir de Pontoise ! A-t-on jamais vu, espèce de paysan !

— Paysan, toi-même, conducteur de chat-fourré. Retire ton ahuri de Chaillot, ou moi, Lafleur, premier cocher de Monseigneur le Marquis de Mascarille, je casse mon fouet sur ta trogne de goret !

D'un même mouvement, tous deux se sont dressés. Et, perdant toute retenue, jetant les rênes de leurs attelages qui en profitent pour s'emmêler encore davantage, croupes contre croupes et roues accrochant les roues, les deux cochers sautent à terre ensemble et font mine de se jeter l'un sur l'autre, tandis que, dans le cercle des curieux, ravis de l'algarade, les applaudissements crépitent et les encouragements éclatent.

— Ksss... Ksss... sifflent des gamins faufileés entre les jambes des spectateurs.

— Vas-y, Champagne ! Fais-lui embrasser le pavé du Roy.

— Hardi, Lafleur ! Bossèle-lui le museau...

— Arrière tous : donnez-leur la place de se bagarrer sérieusement.

— Et serrez les rangs pour que les archers du guet ne viennent pas les séparer avant qu'on ait bien ri.

Coudes à coudes, épaules à épaules, les curieux sont maintenant

entassés sur trois rangs. Badauds de toutes sortes, depuis les traîneurs d'épée à lourdes colichemardes et grands feutres crasseux, jusqu'aux courtauds de boutique oublieux des courses que leur ont donné à faire leurs patrons pressés, et depuis les petits bourgeois qui font mine un peu dégoûtée jusqu'à d'authentiques grands seigneurs, attirés par ce hourvari de joie populaire, et s'arrêtant avec un sourire, comme ils le feraient devant les tréteaux de Tabarin, qui se dressent justement à quatre pas de là et que les auditeurs viennent de désertar, quittant un spectacle pour l'autre.

— Soutiens la gloire de Messieurs du Parlement de Paris, Champagne !

— Défends l'honneur des gens de maison de la Cour de Versailles, Lafleur !

Et, se campant, le feutre en bataille, la moustache en croc, et le poing gauche appuyé sur l'épée à large coquille qui lui bat les talons, un rêtre s'amuse à lancer la vieille formule des tournois d'autrefois :

— Laissez-les aller, les bons combattants !

Excités par le bruit, les lazzis, les cris d'encouragement, les sifflets des gamins, les aboiements des chiens, les deux cochers, s'avancent l'un vers l'autre, en grommelant de nouvelles injures. Mais, en même temps, chacun d'eux examine d'un œil un peu inquiet la carrure impressionnante et les poings massifs de l'adversaire. Et, sous les rires qui roulent tout autour du cercle, il semble aux spectateurs amusés que l'ardeur belliqueuse, si vive lorsque l'un et l'autre se menaçaient du haut de leurs sièges, diminue au fur et à mesure que le moment arrive où les coups de poing vont remplacer les coups de langue.

Les spectateurs sont de plus en plus en joie ; et même des paris s'échangent :

— Une livre sur le gros Champagne.

— Deux sur Lafleur.

— Victoire à l'ahuri de Chaillot.

— Hardi, le revenant de Pontoise.

Évidemment, il faut en finir. Les quatre gros poings se lèvent en massues :

— Vise les yeux, Lafleur.

— Fais-lui sauter les dents, Champagne.

Ils sont maintenant à trois pas l'un de l'autre.

Lorsque, entre les deux candidats combattants, une mince silhouette noire surgit. Un petit homme maigre, pâle, agile, tout étriqué dans ses vêtements râpés. Et une voix aiguë clame :

— Ah ! messieurs, messieurs, de la douceur, du calme, c'est un malentendu, un simple malentendu.

Les deux cochers se sont arrêtés, poings en l'air. Mais l'assistance hurle et se fâche.

— De quoi se mêle-t-il, celui-là ?

— Arrière, gringalet... ôte ta carcasse de là !

— Aux chiens, le margoulin !

— La bataille ! la bataille !

Mais le nouveau venu est tenace. Sa voix monte à des notes perçantes, et il crie à pleine gorge :

— Silence aux provocateurs ! Et vous deux, messieurs, que signifie cette colère ? une crise de démence, je crois ? Et n'avez-vous donc jamais lu ce traité magnifique dont, jadis, dans Rome la Grande, le philosophe Sénèque fit présent à ses compatriotes pour leur apprendre à modérer leurs humeurs agressives et malsaines ?

Le ton est tel, et le maigre petit homme a une telle autorité dans le ton, que les plus enragés braillards se taisent.

— Messieurs ! Messieurs ! continue l'orateur improvisé, la

colère est un mouvement de la bile jaune qui, se mêlant à la bile verte et montant au cerveau, fait de l'homme le plus doux, le plus honnête, le mieux policé, une bête sauvage. Et je pense que ni l'un, ni l'autre, vous ne voulez être cette bête-là ? De quoi s'agit-il, et que s'est-il passé ?

Dans la surprise, le cercle se tait.

Et Champagne balbutie :

— Il m'a dit des injures.

— Il ment : c'est lui qui m'en a dit, riposte Lafleur.

L'homme maigre et noir étend les deux mains :

— C'est bien ce que j'ai compris : balance égale des deux côtés. Et torts communs. Inutile d'insister : je vous ai entendus tous les deux. Et comme l'exige la saine logique, il faut un arbitre.

Le mot fait le tour du cercle, soulevant des protestations. Et un coltineur, qui a posé son haquet pour mieux jouir du spectacle, lance :

— Assez de mots. Moi, je veux voir la bataille.

L'étrange bonhomme noir se retourne, comme piqué par un taon :

— Silence dans le public. J'ai dit un arbitre. Et l'arbitre, c'est moi.

Un long bras se tend vers la statue de bronze :

» Comme le bon roi saint Louis, Neuvième du nom, se mettait à l'ombre du chêne de Vincennes pour rendre la justice et départager les plaideurs, moi, l'arbitre, je me place aux pieds du grand roi Henri, Quatrième du nom, et je vous ordonne de comparaître devant ma volonté, vous, tous les deux, et chapeau bas, s'il vous plaît. Je vous attends.

Parfaitement interloqués, les deux cochers obéissent machinalement, tandis que le maigre noiraud se campe sur les trois marches du piédestal, mettant en pleine lumière son habit râpé, usé

aux coudes, son rabat douteux, son tricorné élimé et ses joues creuses à l'épiderme mal rasé. Étonnée, la foule a suivi le mouvement, et se tait, attentive.

Avec une allure solennelle de magistrat sur son siège, l'inconnu lève à nouveau la main droite :

— Cocher Champagne, cocher Lafleur, avancez.

Plus hardi, le premier veut parler :

— Monsieur, laissez-moi vous expliquer.

— Rien du tout ! tranche net la voix autoritaire. J'ai écouté, depuis le commencement de votre querelle, qui est stupide.

— Pourtant, Monsieur, risque presque timidement Lafleur.

— Non. Taisez-vous. La cause est entendue.

— Mais...

— Cependant...

— Inutile. Je rends l'arrêt.

Les cochers se regardent. La foule observe un profond silence.

Alors, très solennel, l'étrange bonhomme, aussi grave qu'un juge véritable prononçant sa sentence, articule :

— Devant la statue de Henri le Grand, Roi de France et de Navarre, Père du Peuple, souverain de toute justice, je vous dis ceci : Cocher Champagne, au service du Président du Parlement de Paris, vous êtes convaincu, et ne le niez point, d'avoir traité votre antagoniste de « *ahuri de Chaillot* », expression dont vous avez l'excuse de n'être point l'auteur, car elle est populaire, d'origine inconnue et d'ailleurs très ancienne, signifie simplement « *imbécile* » ou « *niais* », ce qui n'est pas bien insolent somme toute, et se traduit simplement par : « *Vous m'ennuyez, vous m'insupportez, laissez-moi tranquille.* » Vous auriez pu dire aussi « *À Chaillot le gêneur* », ce qui eût voulu dire : « *Allez vous promener, mon garçon.* » En fait, cela n'a rien de très méchant, et

ne vaut ni la grande colère, ni les menaces de bataille de votre antagoniste.

Un murmure court dans la foule :

— Celui-là qu'y cause bien, dis-donc, Joséphin ! lance un porteur de chaise.

— Et mieux qu'un juge en siège, mais oui, Jean-Jacques, répond son compagnon.

— Chut donc ! Écoutez la suite ! grondent quatre ou cinq voix.

Sur ses trois marches, le magistrat improvisé reprend :

— Cocher Lafleur, au service du Marquis de Mascarille, vous avez reproché à votre collègue « *de rentrer de Pontoise* » : or, par contre, adressée au serviteur de M. le Premier Président du Parlement de Paris, ceci est une injure de la plus extrême gravité, car elle évoque ces temps révolus et déplorables, ces journées pénibles au cours desquelles, sous le signe de la Fronde, les habitants de notre bonne ville de Paris, par la faute des manœuvres d'un ministre d'origine étrangère, se trouvèrent en opposition avec Sa Majesté notre Roi Louis Quatorzième du nom, que Dieu conserve en sa sainte garde.

— Vive le Roi !

Cinquante voix unies, dans un seul élan, ont jeté le cri, que l'arbitre bienveillant répète en soulevant son chapeau :

— Vive le Roi, oui messieurs ! En ces heures de troubles civils au cours desquelles le conseiller Broussel, ce grand honnête homme...

— Vive Broussel ! hurlent cent gosiers à la fois.

— Vive Broussel, oui Messieurs ! fut arrêté, tandis que des barricades s'élevaient dans nos rues pour le défendre et que notre souverain bien-aimé fut contraint de quitter clandestinement sa capitale. Alors, déplorable effet des querelles intestines ! le

Parlement de Paris, ce noble corps des plus intègres fonctionnaires de France...

— Vive le Parlement ! reprend le chœur avec un ensemble touchant.

— Vive le Parlement, oui Messieurs ! le Parlement donc se divisa en deux parties inégales dont une, la plus faible en effectifs, fut contrainte de se réfugier à Pontoise jusqu'à la fin des hostilités de cette absurde et douloureuse guerre civile. Aussi, lorsque Paris et Sa Majesté furent réconciliés, ces quelques parlementaires qui avaient fait bande à part revinrent de Pontoise, où ils avaient tristement végété, à Paris dont les habitants, qui sont toujours spirituels et moqueurs, autant que remplis de verve, les accueillirent par cette ironie : « *Ils ont bien l'air de revenir de Pontoise.* »

Un grand éclat de rire et des approbations saluent la phrase.

— Mais attention, Messieurs : les années ont passé ; les discordes civiles sont éteintes : Sa Majesté a prononcé le mot qui met toutes choses et toutes gens en place : « L'État, c'est moi ! »

— Vive le Roi !

— Par conséquent, à cette heure où ces mauvais souvenirs sont évanouis, cocher Lafleur, vous avez le plus grand tort d'essayer de réveiller les vieilles passions néfastes en jetant au cocher Champagne, une insulte qui atteint, à travers lui, son maître respecté et qui risque de dresser les uns contre les autres les fidèles sujets du Roi, notre Sire.

— Bravo ! clament toutes les voix.

— Aussi, moi arbitre, je condamne le cocher Lafleur à serrer fraternellement la main du cocher Champagne, et à lui offrir au cabaret d'en face *La Pomme de Pin et la Souris Blanche* tel pot de vin que ledit Champagne choisira à son gré dans la cave du maître

cabaretier. J'ai dit.

De formidables bravos, d'interminables acclamations saluent cette conclusion. Et une poussée de la foule jette les deux cochers dans les bras l'un de l'autre en une longue accolade.

Mais aussitôt tous deux se retournent ensemble vers le maigre et noir arbitre :

— Monsieur, à qui devons-nous l'honneur de... ? demande Champagne.

— Monsieur Vadius, poète et philosophe, répond l'interpellé.

— Monsieur Vadius voudra-t-il nous faire le plaisir de venir partager avec nous les rasades de la réconciliation qui lui est due ? interroge Lafleur.

Le maigre et râpé Vadius a un petit frisson de satisfaction ; il serre son habit étriqué contre ses côtes étiques ; ses yeux étincellent ; et il fait modestement :

— Je ne me permettrai pas de dire mon goût, bien entendu, mais enfin je dois avouer que j'aime fort les comparaisons, et que je cherche depuis longtemps à savoir si c'est le Beaujolais que je préfère au Barsac, ou au contraire l'Entre-deux-Mers qui me réussit mieux que le Moulin-à-Vent.

Les larmes des nymphes de Vaux



PAR la route qui vient de Melun, lentement, un piéton s'avance : chapeau un peu en arrière, habit déboutonné, souliers couverts de poussière, main droite appuyée sur le pommeau d'ivoire d'une canne. Le rabat de lingerie légèrement de travers dans un manque de souci évident de toute coquetterie vestimentaire, il marche plutôt en flâneur qu'en voyageur. En fait, il semble indifférent à la route elle-même, et au contraire très attentif à de minuscules détails. Tantôt il s'arrête pour examiner une touffe d'herbe, un massif de plantes, une gerbe de fleurs ; et quand il passe auprès d'un arbre, il s'arrête, lève un nez curieux et examine avec une attention scrupuleuse les feuillages, puis repart en hochant la tête. Mais tout aussitôt, il s'immobilise de nouveau, soit pour suivre de l'œil les virevoltes agiles d'une hirondelle, les montées en flèche vers le ciel d'une alouette qui se grise de chant dans le soleil, soit, front courbé vers la terre, pour considérer un carabe doré qui trotte dans la poudre du chemin, pour sourire à une musaraigne soudain

dressée en alerte derrière une motte de terre, pour approuver la démarche claudicante d'un crapaud qui s'écarte pesamment.

Un bien étrange bonhomme en vérité, sans aucun bagage et semblant aller à l'aventure : un badaud qui ne serait aucunement pressé et qui ne se préoccuperait point d'un but à atteindre.

Cependant, il s'arrête, tire de sa poche un large mouchoir dont il éponge son front et essuie ses joues moites de sueur. Puis, il regarde enfin autour de lui.

Alors, il murmure :

« Voyons, voyons, sauf grande erreur de ma part, je dois approcher. Il y a combien de temps que je suis parti de Melun ? »

Il fouille une autre poche, la trouve vide, cherche ailleurs sans plus de succès. Et avec une douce philosophie, il marmotte :

« Ma montre ? où est ma montre ? naturellement, je ne trouve pas ma montre, qu'ai-je pu faire de ma montre ?

Il se gratte doucement le front :

« Au fait, depuis combien de temps n'ai-je pas vu ma montre ? Je ne me souviens pas. Le certain est que je n'ai pas ma montre. Ou bien, je l'ai oubliée à Château-Thierry, ce qui est possible. Ou bien, en soupant chez M^{me} de la Sablière, je l'aurai laissée sur la table à manger. À moins que je ne l'aie perdue à bord du coche d'eau qui m'a conduit de Paris à Melun : elle n'aurait pu glisser dans le fleuve sans que je m'en fusse aperçu. Il est encore possible que, pendant que je regardais les poissons nager à contre-bord (ils étaient bien curieux ces poissons, en vérité), quelque tire-laine l'ait prise dans ma poche. Reste encore que je l'aie égarée à ce cabaret de Melun où j'ai fait collation... détestable d'ailleurs, ce pain noir, ce vin suret et cette saucisse rance. Enfin, le certain est que je n'ai pas ma montre, que j'ignore l'heure qu'il peut bien être et que je ne sais pas du tout où je suis.

Le bonhomme regarde autour de lui sans s'y reconnaître : « À Melun, on m'a dit : marchez tout droit, vous avez une lieue et demie à faire ; c'est vague. Quant à m'y reconnaître, je ne suis jamais venu ici qu'en carrosse : c'était l'affaire du cocher de savoir le chemin. Et puis, je suis fatigué à présent. Oh ! que cette pie est belle ! quelle robe mi-partie ! et ce rire ! ce rire éclatant ! J'ai l'impression qu'elle se moque de moi, et elle n'a peut-être pas tort, car, pour tort, c'est moi qui ai eu tort de ne pas écouter mon cher Molière et ma bonne Marquise de Sévigné qui me déconseillaient de tenter ce pèlerinage. Mais, baste ! J'avais trop envie de revoir ces lieux. Arrive qui plante ! »

Il y a un bon moment d'embarras chez celui dont on ne saurait toujours pas dire s'il est voyageur ou promeneur. La main gauche en visière au-dessus du front, il regarde autour de lui, en grommelant :

« Mais enfin où suis-je ? Depuis Melun, je marche, je marche, et je ne vois toujours que des prés, des champs, des arbres, des cailloux. Tiens, qu'est-ce qui arrive là ? »

D'un sentier de traverse assez creux, entre deux haies touffues, une silhouette soudain émerge :

« Une femme et son âne. Ils vont me renseigner. Holà ! holà ! »

C'est une paysanne en jupe à carreaux, petit corselet bleu et coiffe aux ailes recoquillées, assise sur le dos d'un placide bourricot, et qui tient précautionneusement sur ses genoux un grand vase de terre cuite.

Elle entend l'appel, tourne la tête et, d'un mot, fait avancer l'âne calme et docile vers le passant.

Puis, à trois pas, elle interroge :

— Eh donc, quoi qu'il n'y a pour vot'service, mon brave monsieur ?

Lui se rapproche :

— Il y a, il y a, ma bonne dame, que ne connaissant pas mon chemin, je me suis perdu, et que je vous serais fort obligé de vouloir bien me renseigner, si c'était un effet de votre bonté, je vous prie.

La jeune femme, au son de la voix, regarde mieux son interlocuteur et pousse une exclamation :

— Ah ! Monsieur de La Fontaine !

Et comme le voyageur reste immobile, la bouche entrouverte et les yeux étonnés, la cavalière interroge :

« Comment ? vous ne me remettez pas ? Perrette, vous vous rappelez bien, la vendeuse de lait Perrette, de la Grand'Ferme ; Perrette sur qui vous avez écrit une histoire qui a tant fait rire ces messieurs et ces dames du Château.

Même que mon mari n'était pas content, parce que vous disiez qu'il aurait été capable de me battre, vu que j'avais cassé le grand pot plein de lait, juste devant vous, et que lui, mon Claude, il est bien trop gentil pour jamais lever la main sur moi, même quand je fais faute au marché ; n'est-ce pas, monsieur de La Fontaine ?

L'éternel distrait passe la main sur son front et se met à rire :

— Excuse-moi Perrette. Mes yeux ne sont plus très bons, et je rêve le plus souvent. Mais, maintenant, j'y suis, j'y suis tout à fait. Le pot au lait, mais oui, en effet. Seulement, tu étais à pied avec ton pot sur la tête !

La jeune femme rit :

— Justement : porté sur un coussinet, qui a glissé. Et depuis cet accident-là, mon Claude m'a donné le bourricot que voilà pour qu'il porte à la fois sur son dos le pot et la fermière. Ce serait-il que vous voudriez boire une gorgée de lait pour vous rafraîchir ?

La Fontaine hoche la tête ;

— Ce que je voudrais surtout, ma bonne Perrette, c'est que tu me dises à quelle distance je suis encore du Château de Vaux ? et quel chemin je dois prendre au plus court pour y parvenir ?

La paysanne jette un grand cri ;

— Jésus-Marie-Joseph et tous les Saints du Paradis ! au Château que vous allez à c't'heure ?

— Mais oui, ma petite enfant, au Château de Vaux, et je suis venu de Paris tout exprès.

— Mais, fait la fermière en baissant la voix et en regardant avec précaution autour d'elle, bien que le paysage paraisse vide tout alentour, mais monsieur de La Fontaine, vous savez que notre pauvre cher bon seigneur monsieur Fouquet a été arrêté de par le Roi notre Sire que Dieu garde, et que le beau Château, entièrement vide de ses maîtres, de ses invités et de ses valets, n'a plus pour habitants que des garnisaires.

— Des garnisaires ?

— Oui, des vilains hommes, qui ont des figures de mauvaise apparence, et qui se promènent tout le jour et toute la nuit avec des mousquets et des halberdes, tandis qu'une bande de chats-fourrés passe les heures à fouiller tous les meubles et à chercher, à ce qu'ils disent, des papiers qui coûteront bien cher à notre bon seigneur emprisonné... à ce qu'ils annoncent.

La Fontaine pousse un lourd soupir :

— Oui, je sais, mon enfant. Le pauvre surintendant Fouquet est dans une prison toute noire, lui qui vivait ici dans son château clair et joyeux. Tous ceux qui, durant tant d'années, le flattèrent et se gobergèrent à ses frais, l'ont abandonné. Il est seul, triste et misérable.

— Le pauvre homme.

— Et nous ne sommes plus que quelques-uns à nous souvenir de

lui, à lui conserver notre fidélité, à tenter d'éclairer la justice personnelle du Roi autour de qui les innombrables ennemis de ton bon seigneur Fouquet mènent le siège de leurs férociétés. C'est pourquoi, j'ai voulu, moi tout seul, venir revoir le château, le parc, les jardins, les fontaines, tous ces lieux où se sont donné tant de fêtes éclatantes, et où le malheur a remplacé le bonheur, le désastre a remplacé la fortune. Perrette, je t'en prie, dis-moi quel est mon chemin pour aller jusqu'au château de Vaux.

La paysanne secoue la tête avec une grande tristesse :

— Je comprends votre idée. Mon mari Claude, et moi, nous avons de la peine en pensant à la misère de notre seigneur, qui n'a jamais fait que du bien dans le pays et où, pourtant, beaucoup, qui sont des ingrats, après avoir profité de toutes ses bontés, à présent font les méchants à son égard. Mais pour ce qui est du Château, pas étonnant que, depuis que vous marchez, vous n'y soyez point encore arrivé : vous lui tournez le dos.

— Moi ? s'effare La Fontaine.

— Vous, mais oui, tout simplement... »

Alors, indiquant de la main les points qu'elle désigne tout en les nommant :

— Vous avez ici vers le nord le ru de Saint-Germain.

— Ce nom me dit quelque chose, oui... en effet.

— Vers le sud, la rivière d'Almont.

— Les douces eaux qui coulent à murmure si charmant.

— Et, entre les deux, il vous faut gravir le plateau.

— J'y suis, je me souviens ! s'exclame le poète. Perrette, Perrette, ma fille, tu es un guide adorable ! Je pars, je pars !

— Oui, mais tel que je vous connais, monsieur de La Fontaine, et à ce que disaient de vous vos amis lorsque vous étiez ici avec eux, surtout monsieur Le Nôtre, qui a si bien tracé les jardins, vous êtes

tellement distrait que vous êtes encore capable de vous perdre de nouveau en route. Alors, comme je vais porter ce pot de lait au cuisinier qui fait les repas de ces garnisaires, que Saint-Loup de Melun confonde, il sera beaucoup plus prudent que vous fassiez la route avec moi et Joachim.

— Joachim ?

— C'est mon bourricot, sauf vot'respect, monsieur de La Fontaine, une brave et bonne bête, dont je pourrais vous raconter des tas d'histoires intéressantes, vous qui aviez au Château, durant les jours de fêtes, la réputation d'aimer les animaux beaucoup davantage que les hommes.

Le poète a posé la main sur le cou du baudet et lui donne une caresse :

— C'est que vois-tu, Perrette, quand on avance dans la vie, on s'aperçoit que, neuf fois sur dix, les animaux valent mieux que les hommes et qu'ils ignorent ces deux vices abominables de notre triste humanité : l'ingratitude et la trahison.

Côte à côte maintenant, la fermière, au pas tranquille de son âne, et le poète, sa canne à la main, tous deux ils avancent sans se presser, gravissant le plateau jusqu'à ce que, devant eux, viennent à se détacher les lignes parfaites et la haute silhouette du Château de Vaux.

Un peu essoufflé, La Fontaine s'est arrêté. Il contemple longuement l'édifice qu'il a tant de fois admiré lors des grandes réceptions et des fêtes somptueuses données par le surintendant Fouquet aux jours de sa splendeur. Et, avec une immense tristesse dans la voix, il prononce :

— Ce grand architecte digne des plus belles époques de notre histoire, ce Louis Le Vau, a fait surgir et dressé, ici, un chef-d'œuvre qui, dans la suite des temps, sera l'un des honneurs de

notre époque.

— Je vais dire qui vous êtes au chef des garnisaires, de manière à ce qu'il vous permette d'entrer, monsieur de La Fontaine.

— Surtout garde-t'en bien, petite malheureuse ! clame le poète. Je ne veux rien devoir à ces gens-là. Je ne veux point revoir ces lambris, ces décorations, ces peintures, ces sculptures, ces tapisseries, ces tentures que, sous la direction de notre cher et grand Lebrun, des dizaines de peintres, de statuaires, de doreurs ont réunies et terminées avec tant de passion et tant d'amour. Non, non, je ne saurais passer de salon en salon sans voir, à chaque coin de porte, surgir les silhouettes de ceux que j'aime : notre hôte le surintendant Fouquet, aujourd'hui captif dans un horrible cachot, et autour de lui, si gai, si brillant, si spirituel, si généreux, tous ces flatteurs qui lui faisaient cortège, tandis que, sous les yeux du Roi et de la Reine Mère, notre Molière et sa troupe faisaient l'admiration de tous en jouant ces exquis, ces délicieux *Fâcheux*. Non, non, point de fantômes : je ne les aime pas.

— Alors, s'étonne la paysanne qui ne comprend pas bien, que voulez-vous faire céans ? Moi, il faut que j'entre pour livrer mon lait.

— Eh bien, entre, entre, ma fille, et ne t'occupe plus de moi. Je vais aller me recueillir au milieu de ce parc que Le Nôtre, aussi grand architecte en l'art des jardins que l'est Le Vau dans l'art des pierres, a dessiné autour du château et qui, à cette heure presque crépusculaire, doit être vide et désert. Car je ne suppose pas messieurs les garnisaires bien sensibles aux beautés du soir et à la magnificence de nos frères les arbres. Va par là, Perrette, mon enfant, va. Moi, je vais par ici, en te disant merci pour la conduite que tu m'as faite.

Et, sans remarquer ni l'étonnement de la petite paysanne, ni le

sincère apitoiement avec lequel elle suit d'un regard attendri celui qu'elle prend pour un pauvre être atteint de quelque douce, mais inoffensive manie, Jean de La Fontaine s'enfonce au hasard dans le parc, longe les pelouses, cherche les grottes, les taillis, les bosquets, les charmilles, dont il connaît tous les coins et recoins, passe le long des ruisseaux, parcourt les allées, regarde les murmurantes cascades artificielles, tous ces décors de féerie créés pour la joie des yeux par le génie de Le Nôtre : merveilleux échiquier d'arbres, de verdure, d'eaux, que le prodigieux dessinateur des plus beaux jardins de France a dessinés ici et fait surgir pour la joie et l'orgueil du surintendant Fouquet.

Ne sentant plus la fatigue, une heure, deux heures, le poète, que la solitude exalte au lieu de l'attrister, va, vient. Puis, soudain, cette fièvre d'admiration fait place à une mélancolie extrême : celui pour qui Vaux fut créé, ce Fouquet qui se voyait au sommet d'une puissance dont la solidité paraissait à tous extrême, ce grand ministre, fier de sa fortune dont il faisait d'ailleurs un si noble usage et que La Fontaine s'imagine voir se dresser devant lui aux détours des allées, n'est plus qu'un prisonnier d'État sur qui pèsent les plus capitales accusations. Et il semble au rêveur éveillé que de ces rochers, de cette verdure, s'élève une irrésistible et divine harmonie...



Puis soudain, cette fièvre d'admiration fait place à une mélancolie extrême...

Et Jean de La Fontaine, dans une illumination, a compris.

Malgré que le soir maintenant achève de se faire, malgré que les feux mourants du crépuscule ne soient plus visibles que par les dernières rougeurs planant au sommet des arbres et au bas des nuages, malgré que la fraîcheur nocturne monte des sous-bois et coule avec l'eau des ruisselets jouant parmi les mousses, une fièvre ardente a saisi le poète.

Des mots sans suite s'échappent de ses lèvres, tandis que ses yeux cherchent à mieux voir la danse aérienne des Immortelles surgies des sources :

— Fouquet. Le Roi. Jamais le Roi n'admettra que je prononce ce nom... Deux syllabes qui sont pour Louis un objet de haine et une cause de fureur.

Et pourtant, il faut que je me fasse comprendre si je veux essayer de toucher le cœur et la raison du Roi. Alors, un nom supposé ? un nom imaginaire ? tellement transparent cependant que personne ne s'y trompe.

Quelques instants, il cherche. Puis, tout soudain, se redresse. Dans la pénombre, ses yeux étincellent d'un feu subit, ses deux mains se tendent comme font celles d'un chef d'orchestre dirigeant les masses harmonieuses d'un chœur, d'abord un peu frémissantes, puis bientôt sonores et pleines dans l'élan de son enthousiasme. Et, comme si le parc de Vaux tout entier les lui dictait, un à un, les vers s'envolent : ces vers qui, sans que La Fontaine s'en doute, sont destinés à devenir les plus parfaits, les plus immortels que son cœur lui aura jamais dictés :

*Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes
On ne blâmera pas vos larmes innocentes.
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes ;*

*Chacun attend de vous ce devoir généreux :
Les Destins sont contents : Oronte est malheureux...
Vous dont il a rendu la demeure si belle.
Nymphes qui lui devez vos plus charmants appas.
Si, le long de vos bords, Louis porte ses pas.
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courroux.
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage...*

Un instant, Jean de La Fontaine s'arrête, il hésite, il cherche, il prête l'oreille à l'invisible orchestre qui scande le chœur mystérieux des nymphes visibles pour lui seul. Et brusquement part de sa bouche le grand cri sublime : *Oronte est à présent un objet de clémence :*

*S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par un sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux !
Les Destins sont contents : Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines.
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels...*

Un frisson a secoué de la tête aux pieds le rêveur à demi-assoupi, le frisson dû aux brumes du soir descendant lentement sur les pelouses et les bassins.

La Fontaine a repris possession de lui-même.

Il balbutie :

« Mais je rêve, moi ? Ou bien est-ce réellement le Grand Esprit des Eaux et les petites âmes des sources qui me dictent les vers que je viens de prononcer sans les chercher ? des vers que je veux

noter...

À la dernière lueur du soir, il a saisi un papier et, d'une main rapide il griffonne, puis soudain lève la tête avec un sourire :

« Oronte ? Oronte ? puisque je n'ai pas le droit d'écrire « Fouquet », sans risquer de soulever la colère du Roi, alors que justement je voudrais incliner Sa Majesté à la clémence. Oronte ! Oronte ! merci, nymphes de Vaux qui me dictez de telles adresses et m'inspirez de tels vers. »

Encore de rapides lignes jetées au courant et, comme si le poète entendait des voix lui dicter les mots qu'en réalité son cœur, reconnaissant au ministre abattu, son cœur fidèle à celui que la foudre a frappé, lui inspire sous l'étrange griserie de la nuit qui l'enveloppe.

Maintenant, La Fontaine est debout.

Les fantasmagories du crépuscule se sont évanouies.

De leur impalpable passage, les fées des Eaux ne laissent que quelques écharpes de brume encore enroulées aux branches des arbres.

Il n'y a plus autour de Jean de La Fontaine que le silence solennel d'un bois sur lequel, à présent, la nuit étend et déploie le grand calme de son immense repos.

Mais l'envoûtement demeure.

Et, dans un élan irrésistible, l'âme du poète chante toujours. De son cœur rempli de gratitude et débordant de pitié, l'appel suprême retentit dans le silence nocturne à travers les grottes et les bois qui l'ont inspiré :

*Vous dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes qui lui devez vos plus charmants appas.
Si le long de vos bords, Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage.*

Il aime ses sujets, il est juste, il est sage.

Et dans une déchirante élégie, le cri suprême part, le cri du poète déchiré et suppliant :

*Oronte est à présent un objet de clémence ;
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance.
Il est assez puni par un sort rigoureux.
Et c'est être innocent que d'être malheureux !*



Quand, à Versailles, le Roy-Soleil jouait aux petits bateaux



LE jeune officier, dont l'uniforme, tout battant neuf, indique une promotion récente, demeure immobile, à la fois respectueux et gêné, en présence du commis de haut grade dans le bureau duquel un huissier gourmé vient de l'introduire. Porte retombée derrière l'arrivant, qui reste là, son chapeau galonné à la main, le fonctionnaire ne lève pas la tête et, besicles de corne sur le nez, plume d'oie aux doigts, continue à cribler d'annotations rageuses les marges du manuscrit étalé devant lui. Alors, le visiteur inspecte d'un regard rapide la vaste pièce dans laquelle il vient d'être introduit en solliciteur.

De la table surchargée de dossiers derrière laquelle le travailleur obstiné est courbé sur sa tâche, les regards du jeune homme passent aux murs sur lesquels sont accrochés des tableaux

représentant des navires sous diverses allures. Puis ils s'arrêtent sur un gracieux modèle de bâtiment de ligne posé sur un socle et montrant, à échelle réduite, un vaisseau à trois-ponts, voiles enverguées, canons braqués. Si attirant, ce petit modèle, que l'officier ne peut se tenir de se pencher et, en connaisseur, d'éprouver du doigt les cordages ténus.

— Cela vous intéresse à ce point, monsieur ?

Une voix ironique a résonné. Et l'officier se retourne sous l'œil narquois du commis qui, lunettes en bataille, le regarde avec un peu de goguenardise. Mais il se reprend aussitôt et riposte :

— Beaucoup, en effet, monsieur. Je suis fils d'un constructeur naval ; par conséquent, vous comprenez...

Le fonctionnaire pose sa plume :

— Quand l'huissier vous a introduit, j'ai mal entendu votre nom ?

— Enseigne de vaisseau Corentin-Marie Guilcher de Kerdreux, monsieur.

— De quel dépôt ?

— Brest, Monsieur, ma ville natale d'ailleurs...

— Quel sujet vous amène dans mon bureau ?

— Le devoir de me présenter à Monseigneur de Colbert, en vertu de cet ordre qui m'a fait quitter mon navire, et partir de Bretagne par le premier coche. Mais j'avoue ne pas comprendre : je suis officier de vaisseau et je me vois, par ce texte, affecté à Versailles.

— Montrez cet ordre.

Le jeune marin tend un parchemin à sceau de cire rouge, que son interlocuteur prend, examine. Puis tout haut, il lit :

« Au nom du Roy et par décision de Monseigneur le Ministre de la Marine, l'enseigne de vaisseau de Kerdreux, de la frégate Bellone au port de Brest, débarquera immédiatement et, toutes

affaires cessantes, se rendra à Versailles, où il se présentera à Monsieur de Consolin, capitaine des vaisseaux, afin de prendre son service à l'escadre de la Petite Venise. » Eh bien, jeune homme, quoi de surprenant ? Si Monseigneur vous demande à Versailles, c'est qu'il a besoin de vous à Versailles. Allez vous présenter à votre chef, cela suffit. Bien le bonjour, monsieur.

Sous la sèche rebuffade, Corentin-Marie de Kerdreux se redresse et, un peu roide lui aussi, il articule :

— Vous excuserez un homme de province qui, n'ayant jamais quitté sa cité natale, ne sait rien du monde, et, promu à dix-neuf ans officier de marine en ayant passion de naviguer au loin, se voit, à titre de marin, convoqué à Versailles, dont tout un chacun en Bretagne sait bien que cette ville n'a rien d'un port de mer !

Le grand commis se renverse dans son fauteuil avec un petit rire :

— Ce en quoi, monsieur l'enseigne de vaisseau, la Bretagne se trompe : Versailles est un grand port de mer.

— Vous raillez, Monsieur, je pense ? s'insurge le jeune officier.

— Moi ? riposte le fonctionnaire. En aucune manière, mon officier.

— Cependant, continue le Breton.

— Ignorez-vous donc, Monsieur, l'ordre donné à tous par Monseigneur de Colbert : *Il faut épargner cinq sols aux choses non nécessaires, et jeter les millions lorsqu'il s'agit de la gloire de Sa Majesté ?*

— Certes non, Monsieur ! Toute la France connaît cette consigne, et l'approuve.

— Or, Monsieur, ce qu'il y a de nécessaire à la gloire du Roi et aux intérêts du Royaume, c'est que la Marine de France soit forte, prospère et respectée sur toutes les mers, ne le pensez-vous pas ?

— Certes ! répond avec fougue Corentin de Kerdreux. Un Breton, un marin, ne saurait en douter un instant.

— Eh bien, Monsieur, notre maître aime à connaître toutes choses par lui-même ; mais la surcharge des multiples obligations pesant sur ses augustes épaules ne lui permet pas d'aller constamment sur place visiter lui-même ses ports, ses vaisseaux et ses gens de mer. Le Ministre qui veille sur la vie de la Marine a donc trouvé tout simple, puisque le Roi ne peut guère aller à la Marine, de faire venir la Marine chez le Roi.

— La Marine, chez... le Roi ? balbutie l'enseigne décontenancé.

— Sous une forme réduite évidemment, mais vivante, et propre à renseigner Sa Majesté et ses conseillers. D'où l'aménagement du Grand Canal en cette Petite Venise, port de mer en miniature dont le service est confié à M. le capitaine des vaisseaux de Consolin, à l'état-major de qui cet ordre de Monseigneur vous fait la grâce de vous attacher.

Avant que Corentin de Kerdreux ait eu le temps de répondre, le tintement d'une sonnette fait reparaître l'huissier de service, et des lèvres du haut fonctionnaire cet ordre tombe :

— Faites conduire immédiatement monsieur l'enseigne de vaisseau au quartier naval de M. de Consolin. Et vous, Monsieur, mes occupations ne me permettent point de vous entretenir davantage. À Dieu, je vous confie.

Le Breton n'a que le loisir de s'incliner et de suivre l'huissier, qui le remet à un valet galonné. Et celui-ci entraîne aussitôt l'enseigne à travers le dédale des couloirs, des corridors, des paliers et des grands escaliers, parmi lesquels le nouveau venu se perdrait évidemment s'il n'était confié à ce guide assez peu loquace. Sans laisser à son compagnon le temps d'admirer tant de merveilles accumulées, le valet, croisant gens de service, gardes,

sentinelles, seigneurs et dames de tous parages, suit l'aile du Nord, sort, traverse la terrasse des deux Parterres d'Eau de laquelle Corentin entrevoit la splendeur de l'immense construction. Alors, ce sont, nommés d'un mot au passage, l'allée du Parterre de Latone, la longue descente du Tapis Vert, que le provincial a juste le loisir de parcourir à grands pas, le Bassin d'Apollon et son char de bronze, puis un brusque détour, et ce mot du valet, pressé de s'en retourner à son poste :

« La Petite Venise, monsieur l'officier. Vous voilà rendu... serviteur ! »

Kerdreux est seul et pousse une exclamation. Dominée par le pavillon rouge fleurdelisé, battant à plis lourds au sommet d'un mât, et par des girouettes de toile ondulant à la brise, la nappe d'eau du Grand Canal étincelle sous le soleil et, toute frisée de mille vaguelettes, montre aux yeux stupéfaits de l'arrivant une escadre entière au mouillage. Avec stupeur, Kerdreux détaille des brigantins et des barges amarrés à leurs corps-morts et montrant des tendelets de brocart bleu et de velours rouge, puis, pavoisés de flammes et de cornettes aux vives couleurs, une embarcation de Rouen, une galiote de Biscaye, des gondoles, une felouque napolitaine et une autre provençale ; tandis que, voiles au vent, un lourd *heu* de Hollande, un yacht à la britannique et une chaloupe dunkerquoise manœuvrent afin de laisser passage à trois vaisseaux de ligne couverts de dorures. Mais tous ces bâtiments, si parfaitement identiques à ceux dont on se sert en mer, apparaissent à une curieuse échelle de réduction telle que chacun est capable de porter de quatre à dix personnes, comme équipage ou passagers. Un port de mer en effet, mais ramené aux proportions, extrêmement bien étudiées, d'un étonnant jouet pour grandes personnes.

— Pardon, excuse, mon officier, ce serait-il que vous cherchez le

Commandant, par hasard ?

Kerdreux se retourne. Camisole rouge, pantalon et bonnet bleus, écharpe blanche, un matelot est devant lui, au garde-à-vous, et si absolument identique à ceux qu'il est accoutumé de croiser dans les rues de Brest ou de commander à bord de la frégate *Bellone*, que le Breton ne peut retenir un sursaut. Où est-il décidément ? sur le quai d'un port réel ? ou à Versailles ? Cependant, il se reprend et répond à la question :

— Oui, mon garçon, je cherche en effet Monsieur de Consolin.

— Le voici qui vient le long du môle, mon officier.

Et Corentin a une nouvelle surprise, qu'il ne peut maîtriser. Car, à trente pas, son chapeau à plumet blanc à la main par déférence, en justaucorps bleu et chausses rouges, un capitaine de vaisseau marche auprès de deux amiraux en grande tenue de service. Et le matelot continue :

» Il achève d'accompagner dans leur inspection Messieurs de Tourville et Duquesne.

Et sur un ton de confiance admirative :

» Et quelle inspection ! Les deux plus hauts amiraux de la Flotte sont venus juger le grand concours établi entre tous les charpentiers de marine de France pour amener l'établissement du gabarit de la construction d'un vaisseau de ligne dont, ensuite, le type sera reproduit par tous nos chantiers du Ponant et du Levant ; vous savez peut-être ?

Sous la phrase et le regard du matelot, l'enseigne a retrouvé sa maîtrise d'officier qui ne veut pas avoir l'air d'ignorant en face d'un subordonné ; et d'ailleurs, le renseignement lui remet en mémoire des entretiens qu'il a eus en Bretagne avec son père, le constructeur. Ce qui lui permet de répondre :

— Oui, je sais. On s'en est occupé à Brest, ces mois derniers.

Mais le matelot est enchanté de faire étalage de ses connaissances devant ce nouveau venu dont la jeunesse et la visible inexpérience l'amuse :

— Eh bien, mon officier, les plans ont été apportés ici, à Versailles, montrés au Roi à qui les deux amiraux viennent de donner leur avis, d'accord avec celui qui marche un peu derrière eux, de mine et d'habit si modestes quoiqu'il soit le fameux décorateur de nos navires, monsieur Pierre Puget, de Marseille.

Corentin n'a pu retenir une exclamation :

— Quoi ? le célèbre tailleur d'images !

— Des proues et des poupes de nos vaisseaux... Lui-même en personne naturelle, et qui cause avec un autre artiste, monsieur Jean-Baptiste de la Rose, que j'ai souvent accompagné dans ses tournées à bord. Si vous saviez comme celui-là est adroit pour tirer les bateaux en portrait ! Au point que l'autre jour, ici-même et à haute voix, Sa Majesté a dit...

— Quoi ? s'ébahit le Breton, le Roi vient ici ?

— C'est pour lui que Monseigneur Colbert a fait le port et l'escadre de Versailles, riposte le matelot, enchanté d'étonner un peu son jeune supérieur. Et toute la Cour l'accompagne. Et les belles dames embarquent avec nous pour tirer des bords.

Mais Consolin, tournant la tête, aperçoit Corentin, et s'exclame :

— Excusez, Amiral. Je suis assuré que voilà mon nouvel officier d'ordonnance, cet enseigne de Kerdreux dont le port de Brest m'a annoncé l'envoi en poste. Approchez, jeune homme. Comme on peut dire à la marinière, vous arrivez ici comme marée en carême !

Et, ayant eu juste le temps de rectifier la position en présence des deux plus illustres marins de France, Tourville et Duquesne, Corentin s'entend donner la série des ordres qu'il va falloir exécuter d'urgence :

— Dans quelques minutes, le Roi va descendre du Château afin de voir manœuvrer la frégate que le constructeur de Naples, maître Biaise, a lancée hier sur le Grand Canal et à laquelle, pour le divertissement de la Cour, fera cortège la galiote du Havre, amenée par le Commissaire Dumas et dont les trente-deux petits canons tireront à quatre reprises la salve d'honneur pour Sa Majesté. Sur votre *Bellone*, vous étiez chargé de l'artillerie, n'est-ce pas ? monsieur ?

— Oui, Commandant.

— Embarquez immédiatement sur la galiote, et faites le nécessaire. Allez !

— À vos ordres, Commandant.

Au même instant, la voix de Puget s'élève ; tandis que son bras tendu désigne deux silhouettes qui, voiles déployées sous la brise fraîche, glissent sur l'eau légèrement clapotante du Grand Canal :

— En vérité, messieurs les Amiraux, je suis curieux de connaître votre jugement. Lequel préférez-vous : de ce modèle réduit de la *Grande Galère* qu'a exécuté mon compatriote marseillais Chabert ? ou de ce *Grand Vaisseau*, réplique si remarquable de celui que monte, au vrai sur mer, Monsieur le marquis de Langeron, et dont ici tout est si rigoureusement exact, jusqu'au fanal de commandement et au pavillon royal ?

Ni Tourville, ni Duquesne n'ont le temps de répondre : sur le Tapis Vert, un grand mouvement se fait, en même temps qu'un huissier clame à tue-tête :

« Messieurs... le Roi ! »

Une main, sortant d'une manche galonnée d'argent, se pose sur le bras de Kerdreux :

— Officier marinier Morvan, Breton comme vous, mon lieutenant, et chef de pièce sur la galiote. Excusez, mais faut

embarquer, si nous ne voulons pas manquer la salve... »

Sans plus regarder autour de lui, l'enseigne suit son guide en courant, et tous deux, précipitamment, embarquent sur le minuscule petit navire élégant à bord duquel se trouvent déjà quatre matelots qui, aussitôt, poussent au large.

— Pas beaucoup de place, mon lieutenant, explique Morvan. Ceux qui aiment leurs aises, faut pas qu'ils viennent à bord. On aurait tôt fait la chavirade.

— Sans danger de noyade, interrompt un matelot, vu que ça n'est guère creux là-dessous. Mais sous les yeux du Roi, et des grands amiraux, ça serait bête.

— Tais-toi, bavard ! grogne Morvan, et manœuvre tes écouvillons au lieu de jacasser. Parés, vous autres ?

— Parés, maître, et chargés partout.

— Boute-feux en main et attention au commandement. Lieutenant, quand il vous plaira. Jolies petites pièces, n'est-ce pas ? Ça n'est que des manières de gros pistolets, mais mignons tout plein, pas vrai ?

La main de Kerdreux s'est posée d'un geste caressant sur la rangée de canons-miniatures tout niellés d'argent et portant la devise *Ultimo ratio regum* comme elle figure sur les véritables bouches à feu des vrais navires. Puis il regarde autour de lui, amusé par le spectacle des petits bâtiments qui, en chassés-croisés adroits, déchirent l'eau du Grand Canal, tandis que sur la berge, le capitaine de vaisseau de Consolin s'est immobilisé à cinq pas en avant d'un groupe de matelots et de forçats. Et Morvan reprend à mi-voix :

— Deux cent soixante que nous sommes en tout ici, tant matelots que forçats barbaresques, avec leur comité et sous-comité ; et tous à nos postes, vous voyez, à terre comme à bord.

Les trilles suraigus d'un sifflet de manœuvre déchirent l'air.

— Sonnerie *Sur le bord*, commente Morvan. On salue le Roi comme on fait pour les amiraux, à la matelote...

— Silence ! ordonne Corentin, repris par le service accoutumé, tout en se soulevant légèrement pour mieux voir.

Car sur la rive, le spectacle qui se déploie est pour ce provincial d'une nouveauté et d'une grandeur extrêmes.

À pas lents, tout étincelants de soies, de velours, de broderies d'or et d'argent, de pierres précieuses, une centaine de seigneurs, tous nu-tête suivant la règle, et de dames en robes à paniers aux couleurs éclatantes, s'avancent en formant un large demi-cercle. À dix pas en avant, seul couvert de son chapeau à galon d'or et tour de plumes blanches, Louis XIV marche à pas mesurés. Vêtu du justaucorps sur lequel étincellent les boutons de diamants et l'étoile de la croix de Saint-Louis, la main droite s'appuyant sur la haute canne à pommeau d'or, le maître de la France descend vers la berge. Et sur lui, la lumière éclatante semble se concentrer avec tant d'éclat que de Kerdreux ne peut se tenir de balbutier :

— Le Roi, le Roi-Soleil, oui, vraiment...

À ce moment, de toutes parts, de la terre et des petits navires, un grand cri fait envoler à tire-d'aile les oiseaux de leurs arbres :

— Vive le Roi !

Comprenant que c'est à lui de soutenir l'acclamation, renseigne ordonne :

— Canonniers... envoyez !

Le commandement classique de la Marine est aussitôt couvert par la salve des trente-deux petits canons qui, grâce à un dispositif spécial aux mains de Morvan et de ses compagnons, tonnent avec un ensemble parfait.

— Détapons ! Démarrons ! Écouvillons, nettoyez ! Rechargez !

ordonne l'officier qui, au contact de ses hommes, a retrouvé instantanément ses habitudes d'artilleur naval entraîné. Pour la deuxième salve, à vos pièces, garde-à-vous, c'est paré ?

— C'est paré.

— Envoyez !

À nouveau, les trente-deux petites gueules de bronze argenté aboient en une salve parfaitement réglée, qui roule et dont, quelque part au loin, un écho renvoie et amplifie le grondement.

Sur la rive, le somptueux cortège s'est étendu en une ligne qui borde le Grand Canal. Et, avancé au bord de l'eau, Louis XIV écoute, avec une attention marquée, les explications que lui donnent, tour à tour, Tourville et Duquesne à qui il pose diverses questions.

Un peu en arrière, en costume simple et sombre, sans décorations, un homme au visage fermé se tient, vers qui, tout à coup, le Roi se tourne, le faisant approcher en une demi-inclinaison. Et l'eau, comme toujours portant bien le son, Kerdreux, immobile devant ses pièces, entend cette phrase :

— Monsieur Colbert, une fois de plus, vous m'avez satisfait. Il me plaît très fort de pouvoir ainsi, grâce à vous, et dans Versailles même, contempler cette image vivante de ma Marine que j'aime.

Puis, vers Tourville et Duquesne, la voix hautaine continue :

» Messieurs mes Amiraux, je compte plus que jamais que, par vous, par vos officiers, par vos équipages, le pavillon de France flotte sur toutes les mers, et que le renom de mes escadres fasse le tour de tous les Océans et soit salué de tous les peuples.

Alors, revenant au ministre :

» Monsieur Colbert, puisque, dans les diverses charges de l'État que ma confiance a placées sur vos épaules, il se trouve que vous êtes, en même temps que le surintendant de la Marine, celui des

Beaux-Arts, je vous ordonne de voir sans délai les graveurs de vos ateliers de monnaies et médailles. Vous leur commanderez de dessiner, composer et frapper, en l'honneur de ma Marine, une médaille pour laquelle, hier, messieurs de l'Académie Française m'ont apporté une légende de trois mots qui m'a plu et que vous ferez graver en exergue de cette œuvre nouvelle : *Splendor rei navalis*.

Sans attendre de réponse, Louis XIV se tourne vers l'étincelant cortège dont il est suivi. Et avec l'un de ces sourires dont il connaît le charme et le pouvoir, il achève :

» À présent, par ce temps merveilleux, Mesdames, si quelques-unes d'entre vous désirent se donner la partie de monter à bord de l'un ou l'autre de mes vaisseaux en miniature et se confier pour un moment aux soins de mes marins, je prendrai vif plaisir à regarder ce jeu.

Un brouhaha. Des rires. Des applaudissements. Le capitaine de vaisseau de Consolin a jeté un ordre. Des officiers, des officiers marinières, des matelots se précipitent. Trois, cinq, dix petits navires accostent : gondoles, barges, yachts, et aussi la galère marseillaise et le *Grand Vaisseau*, en même temps que la galiote de l'enseigne de Kerdreux. Dans une joyeuse mêlée de rires, de petits cris apeurés, de mouvements maladroits plus ou moins affectés sur les talons rouges de leurs souliers, une vingtaine de dames et de jeunes filles se disputent les places à bord des charmants échantillons réduits de la flotte royale. Louis, en personne, avec cette grâce aisée qui le rend si facilement irrésistible, conduit plusieurs d'entre elles, s'amuse à les aider en leur tenant quelques propos galamment ironiques. Jusqu'à ce que, surchargés de parasols, d'éventails et de panaches de plumes, l'escadre en miniature se mette en route pour une croisière de

quelques instants.

À bord de la galiote, conduite justement par le Roi devant qui Kerdreux s'est mis à un rigide garde-à-vous, elles sont montées à trois ; toutes trois jeunes, jolies et parées à miracle. Deux sont d'une extraordinaire pétulance, bavardent et caquètent sans arrêt ; la troisième semble plus calme, plus alanguie. La troisième, qui porte robe et bijoux dignes d'une princesse royale, et qui, un tantinet anxieuse semble-t-il, a posé sur le bordage un bras haut ganté de blanc dont les doigts se crispent un peu sur le bois. Sous le regard clair et la beauté parfaite de sa passagère, Corentin de Kerdreux perd un peu contenance et sent, malgré lui, son cœur battre à un rythme plus accéléré, tandis que sa trop visible admiration fait monter un sourire sur les lèvres de la radieuse enfant. Et soudain, se penchant vers l'officier, avec une supplication inquiète dans le regard :

— Au moins, monsieur l'officier, ces canons ne vont pas tirer ?

Corentin s'excuse :

— Hélas, si, Madame...

— Oh ! non, je vous en prie, j'ai horreur de ce bruit.

Quittant le bordage, la main gantée s'est posée sur celle du Breton dans une caresse suppliante instinctive. Très troublé par le regard, par le geste, Corentin balbutie :

— Madame, je suis désolé, je le dois, les ordres du Roi...

— Le Roi ne vous a pas ordonné de me faire peur, à moi ?

Mais les deux autres passagères protestent avec véhémence :

— Marie-Angélique, voyons, ne faites pas l'enfant.

— J'aimerais mieux qu'il ne tire pas, proteste la ravissante inquiète.

— Petite Duchesse, vous n'allez tout de même pas faire punir ce gentil officier en l'obligeant à désobéir.

— Je ferai lever sa punition, n'est-ce pas, monsieur, vous voulez bien ?

Le regard s'est fait plus suppliant. La pression des doigts et de la paume sous le gant est plus appuyée. Le sourire s'accroît en prière. Kerdreux, bouleversé, sent qu'il va céder.

Mais la voix de Morvan monte :

— Lieutenant, le commandant fait signaler à bras qu'il attend la salve.

— Oh ! non, non, proteste la passagère.

— Attention à vos pièces ! a déjà commandé Morvan.

Et Kerdreux doit obéir. Machinalement, il a pris entre les siennes la main qui lui est abandonnée et, tandis que les deux autres passagères font, en pouffant de rire, le geste de se boucher les oreilles, lui serre très fort les doigts abandonnés entre les siens, tout en commandant :

— Envoyez !

À pleines gueules, les trente-deux petites pièces ont tonné, et la ravissante peureuse a jeté une faible exclamation aussitôt couverte par les rires de ses deux compagnes.

Mais se penchant vers Corentin, à qui elle a laissé sa main, elle murmure :

« Excusez-moi, Monsieur, je suis sotte, mais c'est plus fort que moi. »

Corentin va répondre ; mais encore une fois, Morvan intervient ;

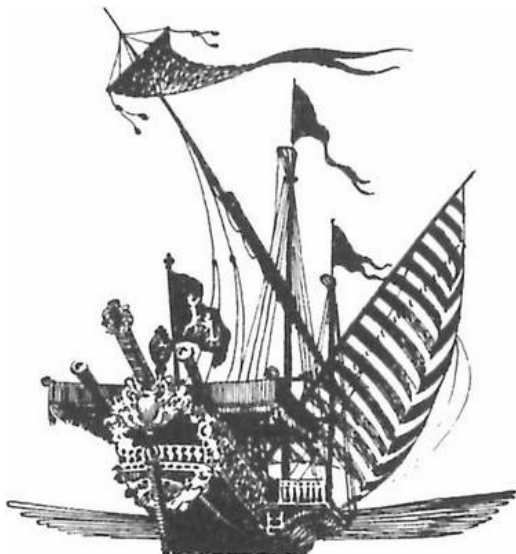
— Lieutenant, signal de rallier la terre.

De toutes parts, en effet, sur la vue d'un pavillon bleu et rouge hissé au mât sur la berge, les unités de l'escadre miniature manœuvrent et, les unes après les autres, accostent la berge où des mains pressées aident les passagères à débarquer.

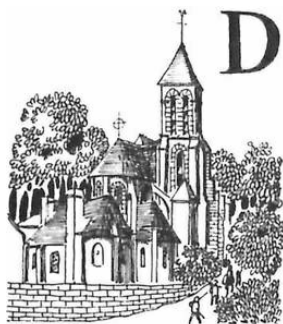
Lorsque la galiote vient se ranger bord à l'appontement, à la

surprise de l'enseigne, c'est Louis XIV lui-même qui s'avance de nouveau, et offre sa main tendue en disant très haut :

— Mes compliments, je vois avec plaisir que vous êtes une vaillante sur mer, Mademoiselle de Fontanges...



Le baptême d'Arpajon



DEUX roulements de tambour sur deux caisses énergiquement battues à pleins poings, à droite et à gauche du cavalier immobile sur sa selle.

Puis, deux longues sonneries lancées par deux trompes de cuivre, l'une à droite, l'autre à gauche de chacun des tambours.

Et, immédiatement, sur tout le pourtour de la place, les portes et les fenêtres s'ouvrent, encadrant des visages curieux. Tandis que de chaque rue, hommes, femmes, enfants accourent de toutes parts, et, en moins de rien, forment autour des quatre piétons et du cavalier un quadruple rang de curieux, parmi lesquels se faufilent, en aboyant à pleine gueule, une douzaine de chiens ravis de joindre leur vacarme au brouhaha de leurs maîtres.

Cinq minutes d'attente.

Puis, lorsqu'il juge l'assistance suffisamment nombreuse et tout attentive, le cavalier, de sa main gantée, soulève son tricorne galonné, et proclame :

« De par le Roy, notre Sire... »

Sur quoi, il se recouvre, déroule un parchemin auquel est suspendu un sceau de cire ; et à voix éclatante il lit, en pesant les syllabes, avec la volonté d'être entendu au loin :

« De par le Roy, notre Sire, à tous habitants de cette cité et bailliage de Chastres, bourgeois et manants, assavoir faisons que, par décision et volonté expresses de Sa Majesté Louis, Quinzième du nom, Roy Très Chrétien de France et de Navarre, lesdits cité et bailliage de ladite ville de Chastres, jouxtant les lieux de Limours, la Ferté-Alais et Étampes, sont attribués en fief à haut et puissant Seigneur, messire Louis de Séverac, du pays de Languedoc, lequel, dès ce jour du vingt-neuvième de Mars de l'an du Seigneur mil sept cent vingt, en devient le maître et seigneur à l'effet d'y exercer tous droits et privilèges attachés à la possession légitime dudit fief de Chastres. Sur quoi Sa Majesté prie que Dieu ait en sa sainte garde les bourgeois et manants de Chastres et messire, leur nouveau seigneur. »

Les deux tambours et les deux trompes battent et sonnent ensemble, leurs basses roulantes et leurs notes aiguës ne parvenant pas à couvrir le grand vacarme des voix qui s'interpellent de tous les côtés à la fois :

— Un ordre du Roy ? par Notre-Dame, c'est belle merveille.

— Pour que le Roy s'en mêle lui-même, notre nouveau seigneur doit être une haute et puissante personne...

— Un Gascon qui vient du Languedoc chez nous, pourquoi cela ?

— Le Roy ne pouvait donc pas nous trouver un honnête seigneur parmi ceux que nous connaissons ?

— Pourquoi aller chercher si loin, tout là-bas, à l'autre bout du royaume ?

— Le Roy, le Roy est un enfant : avec ses dix ans d'âge à cette

heure, comment voulez-vous qu'il s'occupe de ces choses ?

— Bien sûr, on décide pour lui. Et ma main à couper que notre petit roy Louis ne connaît même pas de nom messire de Séverac.

— Ah ! voyez-vous, compère, ces gens de Gascogne, sous les deux feus Roys, se sont si bien faufilez dans la Cour qu'à chaque faveur nouvelle, il n'y en a que pour eux.

— Séverac, Séverac, qui, jamais, a ouï ce nom-là par ici ?

— Oh ! n'ayez donc cure. Ce doit être quelque galant de Versailles, qui sera bien trop occupé de faire la cour aux belles dames autour de Trianon et de Marly pour jamais s'occuper de nous, chétifs.

— Mais oui, mais oui, un seigneur à distance, un soliveau, que nous ne verrons jamais et qui ne se souciera mie de nous.

— Sauf pour percevoir ses dîmes et redevances, ma bonne amie.

— Fasse le ciel alors qu'il n'ait pas la main trop lourde, car souvent ces gens de Gascogne sont gueux comme des rats, et logent le Diable dans leur bourse.

— Que quelque intendant, plus âpre que son maître, se chargera de remplir en venant vider nos poches, ma commère.

Une nouvelle batterie de tambours fait retourner toutes les têtes et couvre les conversations : le cavalier est toujours là, immobile, entre ses quatre acolytes. Et les exclamations se croisent :

— Tiens, il n'est pas encore parti, celui-là ?

— Qu'est-ce qu'il attend ?

— Pourquoi reste-t-il planté là comme s'il prenait racine ?

— Chut, chut... il va encore parler.

— Silence donc, tous.

Deux notes des deux trompes.

Le cavalier a déroulé un autre parchemin, et il prononce en lisant mot à mot :

« À tous nos féaux sujets, les bons habitants de Chastres, notre fief que nous tenons de la grâce de Sa Majesté Louis le Quinzième, notre Sire, que Dieu conserve, à tous en général et à chacun en particulier, nous, Louis, sire de Séverac et seigneur du fief de Chastres, faisons assavoir que, en signe de liesse et joyeux avènement, avons décrété ce qui suit... »

Un petit temps. Le cavalier déroule encore un pan de son parchemin et, haussant le ton, achève :

« Par décision de notre réfléchie et pleine volonté, nous avons ordonné et ordonnons, le faisant bannir à son de trompe afin que nul n'en ignore : ladite cité de Chastres présentant un nom dont les sonorités paraissent à nos oreilles assonances barbares et rudes, à dater de ce jour, change de nom, et, pour tous et chacun, s'appellera désormais du nom nouveau choisi de par notre personnelle volonté : Arpajon ! »

— Quoi ? Quoi ?

— Qu'est-ce qu'il raconte, celui-là ?

— Répète un peu, grand escogriffe.

— Changer de nom ? notre Chastres ? tu plaisantes, galéjeur !

— Tu es fou, cavalier.

— Ou c'est le Gascon qui est fou !

— Arpajon, Arpajon, qu'est-ce que cela signifie ?

Un formidable grondement emplit la place. Les cris, les exclamations, les questions pleuvent de toutes parts, qui se changent bientôt en une immense marée de colères éclatantes.

En vain, les tambours battent, les trompes sonnent à perdre haleine. Un ouragan de fureurs éclate et s'abat sur l'infortuné huissier et ses quatre compagnons qui, tous ensemble, d'un commun accord, tournent les talons, et s'enfuient sous une avalanche de jurons et de menaces qu'accompagnent tout de suite d'autres

projectiles plus désagréables : tomates avancées, œufs pourris, épiluchures de légumes, et même quelques cailloux fort bien ajustés par une vingtaine de galopins excités, tandis que la meute des chiens se rue aux trousses des fuyards.

Le champ de bataille demeure à la population, dont la colère ne fait que monter en fièvre. Que prend-il à ce Gascon, arrivant en Île-de-France de son lointain Languedoc ? Ne peut-il se contenter d'être, par la grâce royale, devenu le seigneur de ce charmant pays de Chastres, si gracieusement installé sur les deux rives de la rivière Orge, dont l'affluent, la Remarde, se divise en bras qui offrent au regard les sites les plus pittoresques.

— Notre ville se nomme Chastres depuis la plus haute antiquité ! a clamé le soir même le notaire royal Duchemin, qui conserve en son étude tous les papiers de dix générations d'habitants.

— Et c'est sous ce nom de Chastres qu'en l'an 1567, elle fut attaquée et détruite par Gabriel de Montgomery, celui-là même qui, en 1559, blessa si malheureusement, au cours d'un tournoi, le roi Henri II, passa en Angleterre, s'y fit protestant, et revint en France faire le partisan calviniste contre les troupes royales au cours des Guerres de Religion, complète le barbier-chirurgien Pitois, qui se pique d'érudition.

— Destruction à la suite de laquelle la corporation des maîtres-maçons, dont je suis aujourd'hui le représentant, reconstruisit, et toujours sous le nom de Chastres, la ville en quatre ans, ajoute, avec un certain orgueil professionnel, le grand entrepreneur local, Michel Mortirier.

Sur quoi, tranchant le débat, le bailli prononce doctoralement :

— La cause est entendue, mes compères. Chastres nous sommes, et Chastres demeurerons, n'en déplaise au Sire de Séverac, qui devra s'incliner devant le vœu unanime de la cité tout entière.

— Non, coupe le colonel de Montenbras, vétéran des guerres du Roy-Soleil et ancien officier du maréchal de Villars à la victoire de Denain. Pas le vœu, mais bien la volonté de tous ici. Et puis, d'abord, Arpajon, Arpajon, d'où cela sort-il ? Arpajon ? Qu'est-ce que ça signifie, Arpajon ? Cela n'a aucun sens pour personne !

Malheureusement, le mot avait un sens pour Louis de Séverac. Et c'était un souvenir auquel le nouveau seigneur de Chastres tenait beaucoup : souvenir de famille. Depuis longtemps les Séverac étaient marquis d'Arpajon... en Auvergne, petite ville dite encore Le Pajou, en plein Cantal. Et à ce titre auvergnat, Louis de Séverac, recevant par cadeau généreux de Louis XV adolescent, la charmante petite ville de Chastres, entendait user de son droit de seigneur pour baptiser à nouveau du vieux nom, par lui aimé, ce pays, dont les deux syllabes « Chastres » ne disaient rien du tout à son souvenir, ni à son imagination.

Or, Louis de Séverac était parfaitement entêté.

Mais les habitants de Chastres l'étaient tout autant, sinon davantage.

Ce que le Gascon voulait, il avait coutume de l'obtenir.

Ce que les Chastriens ne voulaient pas, ils avaient habitude de ne pas le laisser faire.

Dans ces conditions, ce ne pouvait être que la guerre.

Et ce la fut.

Premiers chocs assez pénibles. Chaque fois que, arrivé à grand arroi dans son fief nouveau, dont l'aspect lui plaisait fort, Louis de Séverac prononçait « Arpajon », il se trouvait quelqu'un pour rectifier le plus poliment du monde, mais tout haut : « Chastres ».

Espèce de tournoi qui dura plusieurs mois, et de telle manière qu'il était impossible de savoir qui allait gagner.

D'autant que, avec les semaines, les humeurs s'aigrirent peu à

peu. Des deux parts, on avait commencé par s'en tenir à cette fleur de courtoisie qui, depuis les plus belles heures du feu Roy-Soleil, avait fait dire des Français, dans le monde entier, qu'ils étaient le peuple le mieux élevé de la terre. Puis, peu à peu, les mots « Chastres » et « Arpajon » avaient été prononcés sur un ton de plus en plus agressif, comme si les deux syllabes du premier et les trois syllabes du second étaient devenues des morceaux de cailloux à angles aigus que le seigneur et ses sujets échangeaient avec des rigueurs et des brutalités de balles de fronde ajustées, de part et d'autre, d'une main très sûre.

Louis de Séverac commença-t-il à douter d'une victoire si chèrement disputée ? Se lassa-t-il de cette bagarre quotidienne ? Il est possible. En tout cas, un esprit de finesse et de ruse lui fit trouver une tactique à laquelle, en Chastres, personne, certainement, ne s'attendait.

D'abord, le Gascon fit semblant de ne plus attacher aucun intérêt à la question. Dans les réunions d'affaires relatives à son fief, il ne parlait plus de rien. Et chacun de se rassurer : la ténacité de l'Île-de-France avait certainement découragé l'entêtement de la Gascogne...

Puis, un beau matin, comme, sa belle canne à pomme d'or aux doigts, Louis de Séverac se promenait en humant le bon de l'air sur les rives fleuries et charmantes de l'Orge, il rencontra un jeune paysan qui venait vendre ses œufs au marché, en trottant pieds nus derrière un bourricot chargé de paniers. Le garçon, poliment, tira son bonnet devant le seigneur qui, du ton le plus amène, interrogea :

- Où vas-tu ainsi, mon ami ?
- Au marché de Chastres, not'seigneur.
- Quoi ? Je ne comprends pas. Répète.
- Au marché de Chastres.

- Nenni, mon gars : tu te rends au marché d'Arpajon.
- D'Ar... ?
- D'Ar-pa-jon !



Et, détaché en trois syllabes, le mot fut scandé par trois bons coups de canne cinglés sur le bas du dos de l'infortuné marchand d'œufs, qui hurla de surprise encore plus que de douleur.

» Va, mon ami, à présent, va. Le marché d'Arpajon attend tes œufs.

Pointée, la canne à pomme d'or désignait la ville. Et Louis de Séverac, tournant le dos au garçon éberlué, reprit sa promenade.

Celle-ci dura deux heures environ. Et toutes les sept ou huit minutes, le Gascon recommença l'algarade avec chacun des passants, voire des passantes, qu'il croisait sur sa route, le tout d'ailleurs avec une expression très gentille, des mots pleins d'aménité, et trois bons coups de canne pour souligner les trois syllabes : Ar-pa-jon.

La plaisanterie se renouvela huit matinées de suite, toujours sans aucune colère. Et la ville entière, pendant ces huit jours, ne cessa de clabauder.

Le neuvième matin, Louis de Séverac croisa, de nouveau, le jeune marchand d'œufs et lui posa la question devenue rituelle. Mais le garçon, peu soucieux d'être battu derechef, et n'ayant d'ailleurs sur l'affaire aucune idée préconçue personnelle, jugea politique et prudent de répondre :

— Je vais au marché d'Arpajon, not'seigneur.

Sur quoi, Louis de Séverac sortit de sa poche une pièce de monnaie :

— D'Arpajon où je te prie de boire cet écu à ma santé, mon ami.

L'autre, stupéfait, courut d'une traite jusqu'à la ville, racontant l'affaire à qui voulait l'entendre. Certains ne le voulaient pas croire : il les envoya sur la route où, comme le vendeur d'œufs avait fait, chacun, à la question fatidique, répondit : « Arpajon », et aussitôt reçut son écu.

Cette nouvelle plaisanterie se renouvela huit jours de suite comme la précédente. Et au bout de huit jours, la foule se montrait si nombreuse à croiser la promenade du seigneur, que Louis de Séverac cessa de la faire :

« Ma parole, d'écu en écu, ces gens-là finiraient par me ruiner ! »

Mais le pli était pris.

Et, dans l'année 1721 même, sans tambours, ni trompettes cette fois, et même sans cloches, la ville de Chastres, rebaptisée par ce biais adroit et ce tour de Gascon, devint Arpajon, et depuis lors l'est demeurée officiellement, et pour tous : car c'est non plus à Chastres, mais bien à Arpajon, que se tient chaque année la célèbre exposition agricole, avicole et horticole que l'Île-de-France entière connaît sous le nom fameux de *Foire aux Haricots* d'Arpajon.

La sirène de la Forêt de Sénart



UNE admirable journée de mai 1742.

Sous la jeune, la gaie lumière du printemps nouveau qui triomphe par le merveilleux éclatement de tous les bourgeons, par l'admirable épanouissement de toutes les feuilles aux tons délicats de vert tendre, la délicieuse forêt qui étend ses ramures sur le plateau mollement ondulé séparant la Seine de la modeste Yères étale et déploie la gloire de ses parfums champêtres et la musique du chant de ses milliers d'oiseaux.

Du charmant pavillon de chasse qui a nom la Faisanderie et autour duquel piétinent une quarantaine de chevaux, et autant de cavaliers et d'amazones en tenue d'hallali, cependant que des valets, à cent pas, retiennent une soixantaine de chiens tout fumants d'impatience, deux chasseurs viennent de sortir qui marchent côte à côte en discutant.

Lui, haut, admirablement racé, le buste cambré dans son habit rouge qu'étoile discrètement, sur le côté gauche de la poitrine, un

insigne en brillants d'un prix inouï, les jambes moulées dans la culotte de peau blanche, la tête droite sous la perruque que coiffe le tricorné galonné d'or, marche nerveusement. Ses bottes vernies écrasent brutalement les herbes, chassent de la pointe avec impatience les cailloux qu'elles heurtent. Dans la main étroitement gantée de daim, la cravache, dont le pommeau est un diamant d'une eau parfaite et d'un prix inestimable, va et vient, fouettant nerveusement l'air, et par moments le cingle comme ferait la fine lame d'une épée de parade.

Un fier très grand seigneur. Et dont, à première vue, le plus obtus devinerait qu'il a coutume d'être obéi presque avant même qu'il se soit donné la peine d'émettre un ordre autrement que par une attitude, un signe, un simple regard.

Elle, mince, exquisément jolie sous la poudre, le rouge et les artifices de visage et de chevelure qui sont la règle impérieuse de la mode du jour, avec une perfection de formes que met en valeur étonnante l'élégance supérieure du costume de chasse, la tunique écarlate aux parements amarante, la jupe d'amazone d'une coupe prestigieuse, le tricorné hardiment campé sur l'édifice de la chevelure, œuvre d'un maître coiffeur. Les mains petites et allongées sont étroitement serrées dans la peau délicate de gantelets en daim blanc à la crispin, et, dans un mouvement de nerfs surexcités, tordent jusqu'à le mettre en charpie le plus merveilleux des mouchoirs en dentelle de Bruges. Les yeux noirs et profonds étincellent d'une flamme ardente, et cherchent en vain les prunelles de l'homme, sans parvenir à les trouver : mesure de prudence, car lui sait parfaitement quel empire ces deux sombres flammes savent prendre sur sa volonté.

Une redoutable jouteuse aux querelles sentimentales, sachant passer de l'apparence de la faiblesse à la réalité de l'énergie, et

miraculeusement entraînée à ces combats de mots, où la pointe empoisonnée a vite fait de jeter l'adversaire hors de garde en annihilant toute résistance et en la transformant en un vertige désarmé.

Sortant de la Faisanderie, ils vont lentement, lui de un pas en avant, elle le suivant de un pas en arrière et sur sa gauche.

Sur les lèvres féminines, des mots glissent encore, derniers de quelque longue plainte au cours de laquelle les reproches ont dû si étroitement se mêler au rappel alangui de souvenirs tendres et aux promesses d'heureux et parfait accord retrouvé moyennant certains sacrifices et certaines capitulations, que lui, coupant l'air d'un sifflement de cravache, jette enfin à mi-voix entre ses dents :

— Madame, vous m'excédez à la fin. En un mot, comme en cent, je vous déclare...

— Parlez plus bas, Sire. Ces gens qui sont là à nous attendre n'ont pas besoin de savoir sur quel ton Sa Majesté le Roi de France croit pouvoir faire ses observations à Madame la Duchesse de Châteauroux.

— Vous voulez dire à Marie-Anne de Mailly de Nesles, ce qui n'est pas la même chose.

Sous les paupières masquant à demi les sombres yeux ardents, un semblant de larmes ont jailli. Et la voix musicale, subitement toute changée et comme sombrée dans l'émotion, module languissamment :

— Marie-Anne, vous avez dit : Marie-Anne. Ah ! Louis, se pourrait-il que vous m'aimiez encore, et que tout ceci ne soit, de votre part, qu'un jeu ? Ah ! le plus cruel des jeux, en vérité !

L'attitude, le geste, le ton sont tels que la riposte arrive, cinglante autant que, entre les doigts, siffle la cravache :

— C'est à mon tour, Madame, de vous rappeler que des gens

nous regardent et nous écoutent, n'ayant aucun besoin de connaître ce que nous nous disons ici.

Puis, avant que la belle et dolente duchesse, dolente d'ailleurs plus en apparence et par rusée tactique féminine que dans la réalité, ait eu le temps de répondre, Louis XV s'est écarté de trois ou quatre pas, et, tournant le dos à la belle éplorée, il appelle à haute voix claire :

— Ici, mon cheval, tout de suite !

Deux valets de chasse, qui guettaient les moindres mouvements du roi, se précipitent, conduisant chacun d'un côté par la bride une magnifique monture à la robe baie, à la crinière et à la queue flottantes, et courant à toute vitesse, l'arrêtent en face du souverain dont le visage s'est fait hautain et sévère. L'un des deux tend l'étrier, l'autre retient la bête impatiente qui hennit et piaffe.

D'un beau coup de reins, Louis, cavalier alerte et rompu à toutes les adresses, est déjà en selle, saisit les brides et comme il aperçoit derrière lui cavaliers et amazones, qui d'un même mouvement eux aussi se mettent en selle, il se retourne, et de sa voix de commandement la plus claire :

— Inutile, Mesdames et Messieurs. Vous m'attendrez ici jusqu'à ce qu'il me convienne de vous retrouver. Je désire être seul.

Un clappement de langue. Une caresse de la cravache au flanc. Une pression des genoux. Un raccourcissement des rênes. Et le beau cheval bondit. Cependant que l'élégant escadron masculin et féminin s'immobilise à nouveau dans la docilité, et que Madame de Châteauroux, après avoir, d'un mouvement brutal, fait deux morceaux de son mouchoir à la riche garniture, se compose un visage avec l'adresse d'une grande coquette de cour. Puis, le sourire aux lèvres ne trahissant pas la rage au cœur, elle s'en vient rejoindre d'une démarche nonchalante chasseurs et chasseresses,

tout en disant :

— Le Roi me confiait qu'il a un fort grand mal de tête. Le vin de Bourgogne de ce repas de chasse était très fort, en vérité, autant qu'excellent, et Sa Majesté m'a manifesté son désir de prendre un peu l'air de la forêt.

Cependant que, serrant sa monture entre ses cuisses robustes, Louis XV ne peut s'empêcher de rire sous cape, tout en lançant son cheval à l'aventure au petit galop. Et à part soi, il murmure :

« Ali ! un peu de liberté. Cette chère Marie-Anne est charmante, mais elle a trop de goût pour la tyrannie. Et si elle continue de m'importuner de ses assiduités publiques, moi, je... »

Le souverain n'achève pas sa phrase, mais sa cravache dessine un geste de libération que souligne un haussement d'épaules et un mouvement de dédain dont la vue, si elle pouvait l'apercevoir, rendrait la Duchesse de Châteauroux ivre de dépit et folle de rage.

Sous les ramures, le beau cheval trotte en secouant la tête, et le Roi continue pour lui-même :

» C'est bien agréable la liberté, c'est même délicieux. L'étiquette de cette Cour aux solennités pesantes de laquelle se délectait l'esprit pompeux de mon cher bisaïeul (qui ne s'était pas surnommé pour rien le Roy-Soleil) était bonne de son temps et sous son règne. De nos jours et sous mon règne à moi, elle devient servitude. Au diable la chasse, les chasseurs, les chasseresses, les révérences et les salamalecs à la mode de ceux que cet illustre Molière a jadis si bien tournés en ridicule dans le ballet de son *Bourgeois Gentilhomme* ! Je ne suis pas le Roi de France pour me laisser tenir en lisière par des chambellans, et même par une favorite, eût-elle cent fois plus de grâces que Marie-Anne de Châteauroux. Ah ! la liberté, la liberté et la solitude. Cela est exquis. Et je respire... »

Louis a arrêté son cheval. Il le contraint de demeurer immobile à

la croisée des chemins d'un carrefour, qui dessine les branches d'une étoile et dont les longs layons, traçant cinq routes ombreuses, donnent au cavalier tout l'embarras du choix.

Choix auquel le souverain ne se décide pas. Ravi de son évasion, il regarde avec une sorte de tendresse l'admirable forêt de Sénart toute murmurante autour de lui. Et, bien campé sur sa robuste bête, semblant une statue équestre rouge et or dressée au centre de l'étoile forestière, il respire à longs traits l'air frais et chargé de parfums champêtres. Et il répète avec une béatitude de satisfaction inaccoutumée :

« Ah ! la solitude, être seul, enfin ! quelle joie ! quel repos ! » Et à la même seconde, il a un sursaut. Car le bruit d'un trot rapide, le choc de quatre sabots battant la terre, le son argentin d'une sonnaillle cristalline se font entendre sous la ramée. Et, débouchant d'une sente plus étroite à laquelle Louis n'avait prêté aucune attention, une voiture légère surgit, traînée par une jument alezane souple et vigoureuse tout harnachée de cuir blanc, tandis que sur le siège du coquet véhicule, une femme jeune, vêtue du costume le plus galant, à la dernière mode, tient à deux mains gantées de clair un fouet enrubanné et des rênes aux clous d'argent.

Apparition si soudaine, si inattendue, que le Roi demeure stupéfait.

Puis, brusquement, advient le plus subit des incidents ! La jument alezane a-t-elle été effrayée par ce cavalier rouge et doré ? La voiture est-elle trop instable sur sa carrosserie à deux roues ? La conductrice a-t-elle manqué de sang-froid ? La femme jette un cri de surprise, et la jument un hennissement de peur, en faisant un écart brusque qui la porte au bord du fossé. Il y a quelques secondes d'effarement. Car la roue de droite descend sur la pente, tandis que la roue de gauche grince sur la chaussée. Et comme la

conductrice, sans doute fort novice ou tout au moins très maladroite, a tiré brusquement sur les rênes, sans prêter attention que la mèche de son fouet vient fâcheusement caresser la croupe du nerveux animal, cheval, voiture, occupante semblent prêts à faire, dans le creux du fossé, une culbute totale.

Mais Louis XV est un cavalier émérite et plein de sang-froid. D'un coup d'éperon au ventre, il a lancé son cheval sur la selle duquel il se penche. De la main droite, il saisit la jument, l'arrête net, la contraint de reculer, d'un geste rapide remet sur la chaussée la voiture et sa gracieuse occupante, qui vient de jeter un second cri d'angoisse.

Tout aussitôt, le Roi se redresse, soulève son tricorne, incline à demi son visage en salut, et prononce :

— Ces voitures dont la mode toute récente nous est venue d'Angleterre, et que l'on nomme, je crois, des *tilburys*, sont extrêmement jolies. Mais elles sont très instables. Le moindre choc, le moindre faux mouvement peuvent les verser au fossé. Je me félicite d'avoir pu me trouver là juste à point pour éviter un accident à une aussi charmante conductrice qui me paraît fort imprudente, et que j'ai eu la chance de tirer d'affaire au passage.

Demi renversée sur son siège, la jeune femme, en geste de pâmoison, a laissé rouler son fouet enrubanné à terre, et porté ses deux mains à sa poitrine pour y comprimer les battements de son cœur soulevant en houle les dentelles de son corsage décolleté. Et elle tourne vers son sauveur le plus délicieux visage de blonde, aux yeux bleu clair, au teint éblouissant, qu'a cependant envahi la subite pâleur de la crainte. Et avec un abandon d'ingénuité pleine de grâce :

— Ah ! Monsieur, sans vous, j'étais morte. Comment vous remercier ?

Louis a un de ces sourires dont les courtisans des deux sexes se disputent ardemment la faveur. Et il répond :

— Tout simplement en me regardant comme vous venez de le faire. Un tel regard paie au centuple la bien modeste peine que j'ai eue à arrêter cheval, voiture et conductrice au bord de la... catastrophe.

D'un bond sautant à terre, Louis est venu à la jument ; il la caresse en homme expert au jeu des chevaux, il la calme, se baisse, ramasse le fouet gisant dans la poussière, et le présente à la belle inconnue en disant ;

» Si cependant, il vous plaisait de m'accorder un « merci » plus complet, je solliciterais de votre bonté un don...

— Un don ? et lequel pourrais-je vous accorder, Monsieur ? répond l'ingénue en ouvrant tout grands ses admirables yeux.

— Celui de ce ruban de soie cerise, ma couleur favorite, qui orne si gracieusement ce manche de bois. J'aimerais à le conserver en souvenir de cette rencontre et du charme extrême de ma protégée inattendue.

Les joues de la jolie blonde s'empourprent d'un incarnat foncé, et Louis, toujours si blasé, se sent ému devant une aussi parfaite et charmante naïveté, tandis qu'elle détache le ruban et le tend au quémandeur en balbutiant :

— Prenez-le, Monsieur, en faible témoignage d'une bien grande gratitude.

Louis, courtoisement, a déjà déganté sa main droite, et ses doigts nus caressent au passage ceux qui, sous la peau de suède les moulant étroitement, lui paraissent très minces, très effilés, et répondent maladroitement à sa pression un peu accentuée. D'un geste preste, il porte cette petite main à ses lèvres, l'effleure d'un baiser rapide, saisit le ruban et se redresse en disant d'un ton

respectueusement pénétré :

— Merci, Mademoiselle.

Sur son siège, la jeune femme s'est redressée en riant :

— Ah ! non, « Madame », s'il vous plaît.

Louis, très sincèrement, s'étonne :

— Impossible, parce qu'invraisemblable.

— Mais vrai, cependant, Monsieur.

— Si jeune, et déjà mariée ? Je n'en saurais rien croire !

— Il le faut pourtant, Monsieur.

— Pour que je l'admette, il faudrait que quelqu'un d'autre me le vienne affirmer sérieusement. Or, nous sommes seuls tous deux, en ce carrefour.

— D'où, en faisant quelques pas, à travers ces arbres, vous pourrez apercevoir Étiolles, la petite gentilhommière de mon mari.

Le Roi marque une surprise :

» Comment ? vous seriez ?

— Je suis Madame Lenormant d'Étiolles, que les paysans appellent, par flatterie, la châtelaine de ce coin de la forêt de Sénart.

Par un de ces gestes de hautaine élégance dont il a le secret, Louis s'est découvert et, le tricorne en salut de Cour, il riposte de sa voix la plus ardente :

— Vous voulez dire, Madame, la sirène de la forêt de Sénart !

— Oh ! Monsieur !

Une nouvelle vague empourprée est montée aux joues de M^{me} d'Étiolles, qui donne les marques de la plus complète confusion et d'un délicieux désarroi.

Si charmante dans cette attitude, que le Roi se prend à son propre jeu en entendant ces mots plus balbutiés que dits :

— Monsieur, en vérité, épargnez une pauvre campagnarde

ignorante. Je ne sais que répondre.

— Répondre, Madame ? Mais je n'ai besoin d'autre réponse que de ce sourire de vos lèvres, cet éclair de vos yeux, cette attitude un peu farouche de toute votre personne, dans cette exquise toilette dont l'élégance raffinée vous habille à miracle en s'accordant avec la grâce infinie de votre personne.

— Monsieur, monsieur, épargnez une paysanne ignorante de ces manières de la Cour.

— De la Cour où bien peu de nos grandes dames seraient capables de rivaliser de charme avec vous, Madame. De la Cour où vous mériteriez d'être conduite pour y remporter un triomphe dont je vous prédis l'éclat. Et veuillez croire que ce sont là choses auxquelles je me connais, particulièrement.

Un gros soupir soulève la gorge de M^{me} d'Étiolles dont, entre les cils coquettement baissés, glisse l'éclair subit des yeux en une lueur que le roi saisit au passage et qui achève de le bouleverser. Tandis que ces mots appuient le regard :

— Modeste petite châtelaine de la forêt de Sénart, je ne connaîtrai jamais la Cour que de réputation. Mais je ne vous remercie pas moins de votre prophétie irréalisable.

— Vous plairait-il qu'elle se réalisât ?

La question est partie d'un élan subit. Et les prunelles de Louis s'allument d'un feu singulier.

Un petit rire désabusé de M^{me} d'Étiolles, et ce mot :

— Voir la Cour n'est-il pas le rêve que forme, en secret, toute femme pas trop vilaine de sa personne ?

La question a répondu à la question.

Louis s'approche davantage. Sur la fine main qui ne se dérobe pas, il pose la sienne, et d'un ton qui, malgré lui, tremble un peu, il fait :

— Madame, les fonctions que je remplis à la Cour m’y donnent un certain crédit. Elles me mettront même en rapports quotidiens avec le roi, qui veut bien m’écouter, principalement lorsqu’il s’agit des fêtes, des réceptions, des bals.

— Oh ! soupire longuement la jeune femme avec un éclair d’envie aux yeux, les bals de la Cour.

— Vous y paraîtrez, Madame, je vous en engage ma foi, et sans tarder.

— Oh ! Monsieur, que c’est mal à vous de railler ma crédulité !

Louis a dégrafé son habit de chasse ; d’une poche intérieure, il a tiré une tablette d’ivoire marquée d’un sceau et la tend à son interlocutrice ;

— La Cour, qui pour l’heure chasse à une demi-lieue d’ici, rentre demain à Versailles. Après-demain, vous vous présenterez à la grande entrée en montrant ceci au capitaine des Gardes, qui aura des ordres. Vous le suivrez. Et non seulement Madame Lenormant d’Étiolles sera introduite à la Cour, mais elle sera présentée au roi...

La jeune femme jette un cri et semble tout effarée :

— Au roi ? Moi ? provinciale inconnue ? Oh ! Monsieur comme vous vous moquez cruellement de moi !

— Au Roi lui-même. Je vous en engage, Madame, mon honneur de gentilhomme !

Une sonnerie de cor traîne soudain au loin. Louis se redresse :

— Excusez, Madame. Cet appel, les devoirs de ma charge me contraignent de rejoindre la chasse. À Versailles, après-demain, Madame.

Un baise-main longuement appuyé. Un saut en selle. Une volte du cheval. Un large salut du tricorne à bout de bras. Et monture et cavalier au grand galop ont déjà disparu au tournant de la route.

Se renversant sur son siège et brandissant la plaquette d'ivoire, la conductrice du tilbury éclate d'un rire immense en appelant :

— Sors de ton embuscade, Lenormant ! La farce est jouée mon cher !

— Et par quelle merveilleuse comédienne, ma chère ! riposte un homme qui émerge du buisson derrière lequel il était dissimulé.

— Tu as entendu : dans deux jours à Versailles ! Et je t'engage, moi, ma foi, non pas de gentilhomme, mais de jolie femme, qu'après ce qui vient de se passer entre ce cher Louis et moi, d'ici huit jours Madame la Duchesse de Châteauroux aura fait ses paquets de favorite honoraire.

— Tellement d'accord avec toi que, dès à présent, je vais me préoccuper de te trouver un beau nom sonore ; car enfin, tout roi absolu qu'il est, Louis ne peut tout de même pas, pour remplacer sa duchesse mise à la retraite, présenter à la Cour en grande cérémonie Jeanne-Antoinette Poisson, épouse Lenormant !

La jeune femme a une moue amusée :

— Ne t'inquiète pas, mon bon ami. Tout en écoutant les galanteries du Roi et en le voyant mordre à l'hameçon, j'y songeais. Je me ferai nommer marquise.

Lenormant hoche la tête :

— Marquise ? parfait ! Cela ira à merveille à ton genre de beauté. Mais marquise Poisson Lenormant d'Étiolles... oh ! tout de même...

La jeune intrigante se redresse :

— Fi donc, mon cher. Tu n'as aucune imagination. Moi, j'ai trouvé pour moi, maîtresse souveraine du roi Louis XV, un nom dont je te jure que le monde entier parlera : Marquise de Pompadour !

« Deux rois m'ont... choisy... »



INSTALLÉ depuis le matin par les soins de sa gouvernante désireuse de le voir jouir des douceurs de cette matinée admirable de l'été commençant, le vieillard s'est légèrement assoupi. Bien calé entre les coussins emplis de duvet qui rendent plus moelleux son grand fauteuil de bois et paille, il a d'abord commencé par couvrir d'une petite écriture serrée les feuillets placés à son côté sur une table pliante chargée de livres, d'un écritoire et de plusieurs plumes d'oie. Puis, peu à peu, pris par un rêve qu'il poursuit, il s'est mis à songer, paupières mi-closes, les relevant de temps à autre pour griffonner quelques lignes, et tout de suite se renverse sur le dossier. Soudain, il dresse à la fois les yeux et l'oreille : à une certaine distance, sur les pavés carrés et légèrement bombés de la rue (l'antique « pavé du Roy », sur lequel depuis trois siècles les roues des diligences et les fers des chevaux de poste font jaillir des étincelles), des pas cadencés sonnent et se rapprochent.

Et un bon sourire d'accueil détend les traits, demeurés fins

malgré l'âge, et fait briller les prunelles dans le vieux visage strictement rasé. Car, vers lui, s'avancent, coude à coude, au pas militaire, trois compagnons qui, malgré les cheveux gris de l'un, tout blancs des deux autres, conservent une belle allure martiale sous leurs vêtements civils.

« Une, deux, une, deux ! scande tout haut l'écrivain, qui ajoute : toujours bons soldats, Joseph, Victor et Guillaume, et tels qu'en leurs beaux jours d'autrefois, mes amis ! »

Ainsi salués, les trois s'approchent, s'alignent, s'arrêtent, et rient :

— Deux grenadiers, un voltigeur, comme à Valmy, à Jemmapes, sous la République, à Austerlitz, à Iéna, du temps du Petit Tondu ; oui, mon capitaine !

— Et heureux de vous voir dehors, par ce joli matin clair, mon capitaine !

— Avec souhait de bonne continuation de santé pendant longtemps, mon capitaine, encore que mon salut, je vous le fasse du mauvais bord, vu que mon aileron droit continue d'être demeuré quelque part dans la glace de la Bérésina, comme vous savez, faites excuse.

Tous trois sont arrêtés, talons joints, le grison la main gauche au calot, tandis que sa manche droite flotte à vide, les deux tout blancs la droite au bonnet de police : trois coiffures militaires qui jurent avec les redingotes bourgeoises larges à col de velours, une olive, une violine, une bleue.

Et les trois voix unies prononcent avec respect :

— Nos devoirs, capitaine Rouget de l'Isle, et notre obéissance.

Puis chacun des trois s'avance, buste légèrement incliné ; et, successivement, trois mains, deux droites, une gauche, se tendent, serrées affectueusement par le vétéran qui interroge :

— Alors, mes gars, quelles nouvelles ce jourd'hui ?

L'ainé, Victor, grogne, haussant les épaules :

— Peuh ! pas grandes en vérité, mon capitaine. Ce matin, 27 juin 1836, Louis-Philippe I^{er} est toujours roi des Français, et nos cadets continuent de se harpailler en Algérie, avec les Bédouins et autres basanés d'Afrique.

Le cadet, Guillaume, fait la moue :

— Roi ! roi ! Louis-Philippe, bien qu'il s'habille souventes fois en militaire, quoique s'appelant lui-même le « roi-citoyen ». Moi, il ne me fait point d'effet, et je n'ai jamais tant regretté *l'Autre*, celui de Rivoli, de Wagram et de Friedland.

— D'accord, coupe Joseph. Mais, tu m'accorderas que, malgré sa redingote à la propriétaire et son parapluie, Louis-Philippe vaut tout de même mieux que les deux qui l'ont précédé : le Louis XVIII, et le Charles X.

Victor acquiesce :

— Foi de grenadier de la Garde impériale, tu as raison. Car ces deux-là que tu dis sont revenus en 1814 et 1815, dans les fourgons de l'étranger, entre les sabres des kaiserlicks et les lances des uhlans. Et ils ont pourchassé les vétérans de la République et de l'Empire. Tandis que Louis-Philippe, au moins, a montré un certain intérêt pour les vieux comme nous, ceux qui se sont battus contre l'Europe entière.

— En souvenir de son père Philippe-Égalité qui fut soldat de la République, prononce gravement Rouget de l'Isle : c'est d'un bon fils et d'un bon Français. Aussi, ce roi-là, moi, je l'accepte et je le félicite.

Victor tend le doigt vers le ruban rouge qui marque d'un trait de pourpre la boutonnière du vieil officier ; et il hoche la tête :

— Parce que vous êtes indulgent, mon officier. Mais nous, vos

vieux soldats, quand nous voyons que ce roi des Français n'a su donner que 1 500 francs de pension et la croix de chevalier de la Légion d'honneur à l'auteur de ce *Chant de l'Armée du Rhin*, qu'on appelle *la Marseillaise* et dont le seul refrain fait trembler les ennemis de la France, moi, je dis que c'est un mesquin, un injuste et un pingre.

— Alors qu'un tas de mirliflores, dont personne ne sait ce qu'ils ont bien pu faire pour y avoir droit, se pavoisent avec des grands cordons.

— Et s'étalent dans des fauteuils dorés de pairs de France.

En même temps, Joseph et Guillaume sont venus à la rescousse de leur camarade avec la même indignation.

Mais Rouget de l'Isle étend les deux mains en un geste d'apaisement :

— Chut ! chut ! pas de politique. Vous et moi, nous sommes trop vieux pour nous mêler de cela. Dites-vous bien que je n'attendais rien, que je ne me plains de rien.

— Parce que vous êtes trop bon, mon capitaine !

— Non. Parce que je ne suis qu'un simple écrivain, un modeste compositeur de vers, de rimes et de chansons.

— Oh ! *la Marseillaise*, une chanson !

— *La Marseillaise*, l'hymne de la France !

Rouget de l'Isle rit doucement :

— Inspiration d'un moment ! coup de foudre de la jeunesse ! le Rhin, Strasbourg, l'ennemi en face, le salon du maire Dietrich. Tant d'années de cela. Tant d'années !

Puis, avec un geste autour de lui :

» À présent, je ne réclame rien à personne. Trop heureux d'être ici, tranquille, dans cette petite maison dont les fenêtres me permettent de regarder couler la Seine tout le long de sa traversée

de cette ville de Choisy-le-Roi, où, parmi de bons camarades comme vous, j'achève ma vie. En jouissant de mon plaisir le meilleur : écrire.

Alors, avec une flamme subite :

» Songez donc. J'ai pu continuer la musique de mes *Cinquante Chants Français* en 1825 ! composer toute ma tragédie de *Macbeth* en 1827 et commencer enfin ma grande étude historique sur la bataille de Quiberon !

Désignant de la main les feuillets épars sur la table, Victor interroge avec une nuance de respect dans la voix :

— C'est cela que vous faites en ce moment, mon capitaine ?

— Oui, et j'ai encore plusieurs projets musicaux et littéraires.

Les trois vieux soldats se regardent avec admiration. Et Joseph dit :

— À 76 ans de votre âge, mon capitaine, cette activité est merveilleuse !

Rouget de l'Isle a un sourire amusé :

— Mais ce n'est pas tout ! J'ai encore, si Dieu veut bien me prêter vie, un grand projet : écrire l'histoire complète de notre bonne ville de Choisy-le-Roi.

— Pas possible ? s'émerveille Guillaume.

— Tel que je vous le dis, mes amis. Tenez, voici mes notes.

Les doigts un peu tâtonnants atteignent un dossier et le feuilletent avec une fébrilité joyeuse.

Timidement, Joseph fait :

— Sauf vot'respect, mon capitaine, je me demande ce qu'il peut y avoir à raconter, même pour un savant comme vous, sur ce malheureux pays dans lequel nous mangeons les quatre liards que le gouvernement nous donne en aumône, et que nous coupons en petits morceaux pour les faire durer plus longtemps !

— Révérence parler, appuie Victor, et sans vouloir faire le petit plaisantin avec un mauvais jeu de mots, si j'avais eu le... choix de ma résidence, Choisy-le-Roi n'est pas le coin de terre que j'aurais... choisi pour y venir manger ce que le ministre des Finances appelle pompeusement ma « retraite ».

— Sauf que la présence de la fabrique de porcelaine est commode les jours qu'on casse de la vaisselle, goguenarde Guillaume.

Mais Rouget de l'Isle lève un doigt, et sa mine réfrène la lourde gaieté des trois vieux soldats. Il explique :

— Erreur, mes bons amis, grande erreur. Notre charmante petite ville est remplie de souvenirs les plus intéressants du monde, et que beaucoup de gens ignorent, ce pourquoi je veux les raconter.

La main fouille le dossier ouvert :

« Ainsi, tenez, un seul exemple : Savez-vous pourquoi Choisy-le-Roi porte ce nom ?

Trois mines ignorantes font sourire l'auteur de *la Marseillaise*.

— Sans vous commander, mon capitaine, on pourrait vous demander ?

Flatté dans sa petite vanité d'historien et d'érudit, Rouget de l'Isle se cale sur ses coussins, et, malgré une subite contraction des traits qui, sous les yeux inquiets de ses visiteurs, trahit une soudaine douleur physique interne maîtrisée à force de volonté, Rouget de l'Isle explique :

— Choisy n'était qu'une modeste bourgade lorsque Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, dite la Grande Mademoiselle, qui faillit épouser son cousin le roi Louis XIV, ce qui, par parenthèse, aurait, peut-être, changé singulièrement la marche du règne du Roy-Soleil ! s'éprit de ce gracieux paysage des rives de la Seine. Et elle construisit à ses frais, sur le bord du

fleuve, un élégant petit château que, dédaignant quelquefois Versailles, le Grand Roi honora de ses visites et de ses séjours.

Un rire de Victor, qui tient à sa plaisanterie facile :

— J'ai compris, j'ai compris ! Choisy... choisi... par le roi, ha ! ha !

Mais Rouget de l'Isle le fait taire du geste, et reprend :

— Il se trouva ensuite que Louis XV hérita le château de Choisy. Il l'aima beaucoup, le fit agrandir. Et il profita de la proximité de Paris, trois lieues à peine, pour y venir passer des journées et des nuits de fêtes galantes.

— De plus en plus choisi par le Roi, marmotte l'obstiné Victor.

La nouvelle interruption n'arrête pas le vieillard, qui continue et précise :

— Durant tout le long règne de Louis XV dit le Bien-Aimé, ce que l'on appelait à la Cour *les petits soupers de Choisy* furent célèbres : les courtisans à l'envi s'en disputaient les invitations. Vous voyez, deux époques : la première, grave, assez guindée ; la seconde frivole et légère. Une opposition, un contraste : juste ce qui convient pour le théâtre. Alors, je vais écrire deux actes sur Choisy-le-Roi : le premier se déroulant sous Louis XIV, le deuxième sous Louis XV. Avec deux intrigues différentes et deux musiques différentes aussi ; chacune évocatrice d'un temps, d'un milieu, d'un souverain. Louis XIV, Louis XV, et les courtisans différents de ces deux âges évanouis. Le sérieux de l'un, le frivole de l'autre. Et des dames, diverses aussi : la solennelle Grande Mademoiselle, la galante duchesse de Montpensier. Des couplets, des ariettes, des chants, des menuets, bien entendu. Et de jolis costumes.

Un doigt levé en promesse :

» Je viens en vous parlant de trouver le titre de mon opéra-

comique : *Jours et nuits de Choisy-le-Roi, Paroles et musique de Rouget de l'Isle*. Qu'en dites-vous ?

Trois approbations. Et l'auteur continue, souriant :

» Dès que j'aurai terminé livret et partition, en souvenir de ce matin-ci, je vous les dédierai à vous, mes vieux compagnons. Nous irons tous quatre ensemble à la première représentation. Et, en souvenir de cette matinée, nous inscrirons sur le programme la date de ce jour-ci : *27 juin 1836*.

Le dernier mot n'est pas prononcé que, sur les traits passe une crispation subite, dans le visage livide un frisson en houle brutale. La bouche s'ouvre en appel d'air comme dans un étouffement. Et les yeux s'immobilisent, fixes, soudain ternis, en même temps que les mains se crispent sur les accoudoirs du fauteuil, et que la tête s'appuie sur le dossier et reste droite.

Alors, comprenant soudain que tout est fini, les trois vieux soldats se mettent spontanément au garde-à-vous. Les mains montent aux trois fronts en salut militaire.

Et, d'une voix lente et grave, le plus âgé des trois, Victor, prononce :

« Ce jour-ci, 27 juin 1836, Joseph Rouget de l'Isle, capitaine du génie à l'armée du Rhin, auteur de *la Marseillaise*, est décédé subitement en sa maison, dans la ville de Choisy-le-Roi. »

Celui que vous voyez se nomme « Le Fidèle »



DEVANT *l'Auberge du Croissant d'Or et des Deux-Mondes*, un grand fracas de sonnailles tintinnabulantes, de fers de chevaux sonnant sur le pavé, de roues grinçant sous le brusque serrage des freins, les bloquant à fond.

Et une grosse voix crie :

— Dourdan ! Tout le monde descend !

Dans un dernier effort des quatre chevaux, la diligence de Paris s'est arrêtée. Et de l'impériale, du coupé, voyageurs et voyageuses se hâtent de descendre, heureux d'être arrivés, plus enchantés encore de se voir reçus par les employés des Messageries Royales, le personnel de *l'Auberge* et les amis accourus au-devant d'eux. Tout un joyeux vacarme de cris, d'appels, de chocs de bagages heurtant le sol. Tandis que les simples badauds, habitués ordinaires de ce spectacle toujours nouveau, font demi-cercle, renforcés par les quelques chiens glapissants et la douzaine de gamins qui se feraient scrupule de

manquer ce quotidien débarquement. Tout l'ordinaire mouvement accompagnant l'arrivée de la diligence qui couvre au grand trot les douze lieues qui séparent Dourdan de la capitale.

Mais cette fois, en plus des spectateurs et des voyageurs qui se hâtent de se disperser, sept ou huit notables sont là, qui attendent, un peu solennels dans leurs redingotes à collet de velours, groupe attentif qui s'avance à présent vers le coupé dont le maître de poste, nu-tête en un geste de déférence, tient la portière ouverte devant un dernier arrivant. Tenue sévère, attitude légèrement gourmée, menton pris dans la haute cravate, regard dominateur, le personnage ainsi attendu voit aussitôt, devant lui, les hauts chapeaux tromblons à longs poils quitter toutes les têtes. Il répond d'un geste condescendant de sa main gantée de noir.

L'un des assistants s'approche, et tout ensemble respectueux et familier, il interroge avec un certain accent d'anxiété :

— Eh bien ? monsieur le Maire ?

Le magistrat municipal a un demi-sourire, assez dominateur :

— Chose faite, monsieur le Premier adjoint.

Une exclamation bruyante parcourt le demi-cercle :

— L'excellente nouvelle ! jette un conseiller municipal.

— Sa Majesté Louis-Philippe ne pouvait prendre plus noble décision, continue son voisin.

— Et qui touchera au cœur notre population si fidèle au culte du souvenir, poursuit un troisième.

— Mais, questionne le premier adjoint, est-ce encore projet ou, à présent, certitude ?

Le Maire assure sa cravate et ses lunettes d'or. Puis il prononce :

— Monsieur le Ministre de l'intérieur, avec qui j'eus l'honneur de passer une demi-heure ce matin, en tête-à-tête, m'a autorisé à donner toute publicité à la nouvelle de manière à faire contribuer

notre cité à la journée triomphale que le roi, ses fils et ses ministres entendent déployer devant tous les Français et tous les étrangers.

Puis, se rengorgeant :

» La ville de Dourdan est petite sur la carte de l'Île-de-France, Messieurs. Mais ses habitants ont le cœur haut placé. J'ai engagé ma parole à Monsieur le Ministre : le Gouvernement peut compter sur nous et sur nos électeurs.

— Bravo, Monsieur le Maire ! clament toutes les voix.

— Nous ferons honneur à cet engagement pris par vous, conclut le premier adjoint.

Le Maire sourit, confie son portefeuille à un conseiller, prend son adjoint par le bras, et d'autorité :

— Les affaires de l'État ne se traitent point sur la place publique. Suivez-moi à l'Hôtel de Ville : nous y travaillerons utilement, sur l'heure.

Autour du Maire, le groupe se resserre et se met en marche, tous parlant à la fois, interrogeant, discutant, et le premier magistrat de la ville répond à l'un, réplique à l'autre, sans s'apercevoir que, emporté par son sujet, il hausse malgré lui le ton. Sans remarquer non plus que trois galopins à mine particulièrement éveillée profitent des hautes herbes du fossé pour se faufiler demi-courbés en réglant leur marche sur celle des conseillers municipaux, ce qui leur permet d'entendre questions et réponses sur le sujet, évidemment capital, qui a exigé le voyage du Maire à Paris.

Aussi, lorsque le petit groupe des élus de la cité pénètre enfin dans la Maison de Ville, les trois garnements, pas mal poudreux d'avoir trotté dans le fossé, mais les yeux luisants, s'arrêtent et se regardent avec des mines stupéfaites.

— Ça, pour le coup ! fait l'aîné, voilà une affaire qu'ils viennent

de raconter là, ces messieurs municipaux !

— Et qui va en faire un vacarme dans le pays, quand on la connaîtra !

— Tu parles que le mail en sera tout bruyant d'échos à la promenade !

Mais le plus âgé prend les deux autres aux épaules, et rapproche leurs deux têtes de la sienne :

— Oui, aussi moi, je pense une chose. Si nous étions des vrais bons gars, savez-vous ce que nous ferions ?

— Dis toujours, Jean Frimousse.

— Eh bien, mes petits, avant que la nouvelle sorte de l'Hôtel de Ville et fasse le vacarme, m'est avis qu'il y a quelqu'un, ici, à Dourdan, qui a le droit de la connaître le premier, quand personne ne la sait encore, et à qui notre devoir est de l'apporter nous-mêmes. Vous savez qui est celui-là, hein ?

Les deux autres gamins bondissent dans un même élan :

— Bien sûr. Raison que tu as, et d'accord avec toi.

— Mais, par exemple, tout de suite. Autrement, ça serait indigne de nous, mes gars, et de *lui* !

Puis, montrant la ligne des remparts et, par-delà les maisons, la haute masse du donjon bâti par Philippe Auguste :

» À c't'heure de fin de journée, *il* est là, sur le grand banc de pierre, qui se repose en fumant sa pipe sous le soleil. Au trot. Arrivons-lui dessus. Et en avant la grande nouvelle !

Lancés à toutes jambes, l'aîné en tête, les deux autres sur ses talons, les trois sont déjà partis en une galopade effrénée, poussés par l'anxiété de se voir devancés et d'arriver trop tard. En quelques minutes, ils sont à l'entrée du Château : et lestes, sans attirer l'attention du gardien ni de son chien, par la grille entr'ouverte qui réunit les deux grosses tours semi-cylindriques. À

travers les bosquets et les taillis, l'un derrière l'autre, ils avancent à pas de loup, cherchant autour d'eux. Jusqu'à ce que Jean s'arrête, le doigt tendu, et à mi-voix :

— *Il* est tout seul, dit l'un.

— Et *il* dort, dit l'autre.

Mais le premier hausse l'épaule :

— Ça vaut tout de même qu'on *le* réveille.

Ils s'arrêtent, incertains, à trois pas.

Devant eux, un banc. Sur ce banc, un vieil homme assis, dort en effet profondément.

Un grand corps long et solide, aux épaules larges sous une singulière houppelande mi-civile et mi-soldatesque, car elle tient à la fois de la redingote civile, de la capote militaire, et aussi de la djellaba orientale. Allongées, les jambes que cache un pantalon bleu foncé à passe-poil jaune s'enfouissant dans des demi-bottes, ornées par-devant d'un gland également jaune. Sur la tête, inclinée dans l'abandon du sommeil, un bonnet de police très usé. Dans la main droite, abandonnée, une pipe éteinte ; et dans la gauche, une canne qui, vu sa forme, est certainement à épée. Plus encore que le costume, le visage est des plus singuliers : creusé de rides profondes dont les sillons trahissent un âge avancé, il est curieusement basané ; de droite et de gauche des paupières baissées, le nez en bec d'aigle se courbe au-dessus de deux moustaches blanches très épaisses qui cachent les lèvres, mais laissent à nu le menton étroit très strictement rasé.

Derrière, et au-dessus du dormeur, se dressent les énormes remparts médiévaux aux épaisseurs formidables.

Les trois gamins s'interrogent à voix baissées :

— Faut-il attendre *qu'il* se réveille... ?

— Risque de voir arriver d'autres pour *lui* apprendre la

nouvelle...

— Oui, mais *il* n'est pas commode tous les jours, *lui*. Si, à se voir réveillé en sursaut, ça *le* met de mauvais poil, c'est nous autres qui serons saboulés.

— Par *lui* ? Tu rêves ! *Il* sera trop heureux de la nouvelle.

— Alors, on essaie ?

— Bien sûr, et tant pis pour les trembleurs. Je vais seul, moi.

— Non. Nous avec toi. S'il y a de la casse, on la prendra avec toi.

Les trois s'avancent, le cœur un peu battant.

Sous leurs semelles, le gravier de l'allée crisse.

Et brusquement, de la branche proche sur laquelle il somnolait, un gros oiseau s'enlève dans un battement d'ailes et avec un cri rauque.

Sur le banc, le dormeur pousse un soupir, se réveille à demi.

Le plus hardi des trois gamins s'approche, et doucement :

— Pardon, excuse, mon capitaine.

Le vieillard a soulevé les paupières. Il grommelle :

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? Qui est là ?

— Le p'tit Jean. Jean Lescar, dit Frimousse, vot'voisin. Le cadet du menuisier, v'savez bien ?

— Ali ! oui, et alors ? gronde le vieillard.

— Et puis l'Anatole Carrier, son fils au forgeron, et le Denis Pruvot, son dernier à la veuve du puisatier.

Le vieux, d'un coup de reins, s'est calé sur le dossier du banc avec une grimace de rhumatisant douloureux. Il porte à ses lèvres le tuyau de sa pipe éteinte et froide, et la suce avec une moue dégoûtée. Puis levant à demi sa canne en essai de menace, il interroge :

— Et vous voulez quoi ? marmaille !

L'accent est dur, et comme exotique. Le ton, bizarrement accentué, se fait rogue. Et les yeux, demeurés très vifs et très noirs dans ce masque ravagé, jettent une flamme subite qui inquiète les trois garnements. Tandis que, plus rauque, la voix jette :

— Pas moyen de dormir en paix ici, sans que cette bande de margoulins viennent faire la sarabande ? Qu'est-ce que vous voulez, à c't'heure, tribu de moustiques ?

Malgré la dureté des mots, une certaine indulgence a passé dans l'interrogation. Et un peu rassurés sur les suites de leur imprudence, les trois parlent en même temps, de trois voix aiguës.

— On vous apporte les premiers la nouvelle, mon commandant.

— La grande nouvelle ! toute la ville en parle, mon colonel.

— Et nous voulons que vous la sachiez le premier, mon général.

Le vieux repousse le tuyau de sa pipe au coin gauche de sa bouche :

— Quelle nouvelle, crapauds ? Je vais vous frotter les oreilles et les fesses avec Joséphine, moi !

Au poing droit, la canne à épée dans sa gaine, dessine un redoutable moulinet. Mais Jean Lescar, dit Frimousse, ne se laisse pas intimider. Il joint talons, bombe le torse, efface les épaules et porte la main droite à son front en salut militaire. Puis, à voix claironnante, il lance :

— Mon maréchal, l'Empereur rentre en France !

Comme sous la secousse d'une attaque galvanique, le vieillard s'est mis debout d'un bloc, dressant une haute stature maigre et, à mots tremblants, il jette :

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Que l'Empereur Napoléon arrive en France !

Le vieux devient subitement très rouge ; un flot de sang lui monte au visage. Ses prunelles noires lancent des éclairs. Ses lèvres

tremblent. Puis, immédiatement, une pâleur livide envahit la vieille face parcheminée. Sous les lourdes paupières, des larmes jaillissent. La pipe roule à terre. La canne, brandie, se dresse menaçante. Et l'orage de la colère éclate :

— Espèces de sapajous ! Je vais vous apprendre à vous moquer d'un pauvre vieillard, moi. Au large ! mauvais farceurs ! À la maison ! ou je vous y reconduis moi-même à coups de trique pour vous apprendre à manquer de respect à la mémoire de mon Empereur ! De mon Empereur, mort martyr à Sainte-Hélène voici vingt ans tout proches !

Devant ce coup de fureur, sous la menace de la canne brandie, Anatole et Denis ont fait deux pas en arrière, prêts à s'enfuir.

Mais Jean Lescar, plus brave, et face au danger, riposte :

— Je le sais bien, mon général. Mais sur la tête de mes parents, je vous dis la vérité vraie. Je l'ai entendue de la bouche même de Monsieur le Maire en personne, qu'est rentré de Paris juste pour raconter la chose au Conseil Municipal.

— Le Maire ? que me brouilles-tu du Conseil Municipal, petit fou ?

Jean tremble un peu, mais continue ;

— Ce que eux deux, là, ont écouté tout comme moi et avec moi ensemble. Tout défunt qu'il est, l'Empereur Napoléon va embarquer sur un navire de guerre français commandé par un des fils du roi Louis-Philippe, et il sera rentrée à Paris où on l'entertera sous le dôme des Invalides. Un ministre l'a annoncé à Monsieur le Maire. Et comme nous étions tous les trois à l'arrivée de la diligence, nous avons vu et entendu Monsieur le Maire, qui a emmené tout le Conseil à l'Hôtel de Ville pour délibérer sur la manière dont notre pays de Dourdan fera sa part dans la réception. Pas vrai, vous deux là ?

— Gars mentoux qui dirait le contraire ! crient Denis et Anatole.
Le vieillard les regarde tous trois, dans une stupeur effarée. Il balbutie :

« L'Empereur, Mon Empereur... »

Les trois gamins en prennent avantage, et se complétant l'un l'autre, ils expliquent ensemble :

— Quand on a entendu Monsieur le Maire dire que vous étiez le premier de la ville qu'il fallait prévenir...

— On a couru tout de suite à vot'recherche.

— Parce qu'on savait que ça allait vous donner du bonheur...

— Et qu'on vous aime beaucoup, mon maréchal.

— On voulait arriver auprès de vous avant Monsieur le Maire.

Le vieux se redresse de nouveau :

— Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce que vous racontez ? Le Maire ?

— Va venir chez vous, qu'il a dit.

— Avec tout le Conseil Municipal même.

— Et le capitaine des pompiers.

— Et le commandant de la Garde Nationale.

— Même que le garde champêtre bat sa caisse pour rameuter le monde devant chez vous.

— Tenez : écoutez !

Au loin, en effet, un roulement de tambour, très net, se fait entendre, répercuté par l'écho des vieilles murailles médiévales.

— Le père Gerbal y va de plein cœur, vous entendez ?

Le vieillard a tendu l'oreille, comme un cheval de bataille qui entend l'appel familial du tambour. Reconnaisant la batterie, il fait :

— La générale ? Mais, mille tonnerres d'Austerlitz ! alors, c'est donc sérieux au jour d'aujourd'hui ?

— Plus que sérieux, riposte Jean Lescar dont les yeux pétillent.

— Et c'est pour vous que les baguettes roulent sur la peau d'âne, continue Denis Pruvot.

— Par ordre de Monsieur le Maire, termine Anatole Carrier.

Comme il voit le vieux soldat hésiter encore, Jean lui prend doucement la main :

— Pensez-vous qu'on se permettrait de vous raconter une craque, nous trois les copains, à qui vous dites de si belles histoires de batailles ?

Les yeux de l'ancien reviennent à la large tache écarlate que fait au revers de sa houppelande un ruban assez fané de la Légion d'Honneur, et le gamin, comprenant l'émotion du vétéran, se dépêche d'ajouter :

— Le Maire, le commandant, les pompiers en tenue, vous ne pouvez pas les recevoir avec vot'capote de tous les jours. Faut vous changer, mon maréchal !

L'homme se redresse. Il développe les épaules. Et la vieille voix retrouve le ton et les mots des commandements de jadis :

— Tu as raison, clampin. Du moment que tu jures que ce que tu dis est vrai. Rassemblement, les conscrits, pour venir m'aider. Garde à vous ! Numérotez-vous quatre.

— Un ! crie Jean rayonnant.

— Deux ! clame Anatole.

— Trois ! hurle Denis.

— Quatre ! lance l'ancien. Par colonne à distance entière. Pour défiler. Par file à droite, pas accéléré. Section... en avant, marche !

Entouré des trois gamins radieux, le vieux soldat, sa canne au port d'arme tenue en sabre, entraîne ses petits compagnons. Et le groupe, accélérant l'allure tandis que les échos du tambour se font plus forts et plus ronflants, disparaît, sort du jardin, gagne une ruelle, en enfile une autre, traverse et disparaît par l'entrée

d'arrière d'une maison modeste, mais charmante, dont la façade enguirlandée de roses ouvre de l'autre côté sur une place.

Place assez vaste, vers laquelle au même instant, venant de tous les points de la ville, convergent des groupes, hommes, femmes, enfants, citadins et paysans, bourgeois et ouvriers qu'a alertés et rassemblés la générale battue à pleins poings par le garde champêtre. Puis, au bout d'un bref instant, cette foule ouvre ses rangs, et un cortège paraît.

En tête, l'orphéon de la ville, qui s'est rassemblé en hâte et qui arrive au pas, bannière flottante déployée, cuivres étincelants.

Immédiatement derrière, au complet, la compagnie dourdanaise de la Garde Nationale sous ses bonnets à poil, le commandant en tête, qui n'est autre que le notaire Mourmillon, le cou guindé par son hausse-col.

Ensuite, les pompiers, dont les casques à hauts cimiers brillent au soleil.

Enfin, très grave, le Conseil Municipal tout entier, entourant le Maire, ceinture barrée de tricolore.

Un commandement sonore aligne cortège et foule en face de la petite maison, dont porte et fenêtres sont fermées.

Le Maire promène un regard impérieux sur ses administrés et se découvre d'un geste large, que tous aussitôt imitent.

Le chef de musique lève sa baguette. Et immédiatement l'orphéon déchaîne à un rythme solennel les notes graves du vieil hymne, que beaucoup, dans la foule, se souviennent d'avoir entendu au temps de leur jeunesse, et dont, d'abord hésitantes, puis bientôt s'entraînant, dix, quinze, vingt, cent voix entonnent à pleine gorge, les paroles fameuses :

Veillons au salut de l'Empire !

*Veillons au maintien de nos droits,
Du salut de notre Patrie.
Dépend celui de l'univers.
Si jamais elle est asservie.
Tous les peuples sont dans les fers !*

Et soudain, tous se mettant à l'unisson, c'est un chœur formidable qui monte, éclate et roule, couvrant même les cuivres :

*Liberté, liberté !
Que ce nom nous rallie !
Poursuivons les tyrans... punissons leurs forfaits !
On ne voit plus qu'une patrie.
Quand on a l'âme d'un Français !*

À la seconde même où, clamé à tue-tête par la foule entière, le dernier mot s'envole, la porte centrale de la maison s'ouvre à deux battants rejetés de part et d'autre par les trois gamins, ravis de se donner tant d'importance dans ce qui est pour eux le plus inattendu, mais aussi le plus magnifique des jeux...

Et dans l'encadrement, frappé de face par les rayons obliques du soleil couchant, et se détachant sur le fond sombre du corridor, une figure splendide apparaît...

Sur la toque évasée entourée d'un turban se dresse une aigrette au milieu de laquelle cent petits diamants jettent un étincellement de feux faisant ressortir les traits profondément accusés du visage basané. Les longues moustaches pendent de part et d'autre de la bouche aux lèvres fortement ourlées. Jetée négligemment par-dessus la veste à manches justes, la seconde veste sans manches flotte par-delà les épaules. Le vaste pantalon à la turque en drap

rouge vient se perdre dans les bottes de cuir jaune. Traversant d'oblique la poitrine, le large baudrier soutient la petite giberne ornée de l'aigle d'or. La ceinture supporte pistolet damasquiné et poignard à l'arabe. Et au flanc gauche pend le large cimeterre à fourreau ciselé et poignée étincelante. Sur la poitrine, la croix de la Légion d'Honneur, sous les feux du soleil, fulgure de tous ses diamants...

« Ouvrez le ban ! » a crié d'une voix un peu étranglée le chef de bataillon de la Garde Nationale.

Et tambours et clairons battent et sonnent la fanfare d'honneur réservée aux grands chefs.

Alors, des lèvres de la rutilante apparition, dans le silence revenu, tombent ces mots à haute voix claire : « Service de Sa Majesté l'Empereur Napoléon... Chefs des Mamelouks de la Maison Impériale... Présent ! »

Et de la foule amassée, nu-tête et bouleversée, cette double acclamation répond :

« Vive Roustan ! Vive l'Empereur !... »

Le vieux Mamelouk fidèle de Napoléon, l'ancien esclave d'Égypte, depuis la bataille des Pyramides attaché à la fortune de Bonaparte, le brillant compagnon de Napoléon sur tous les champs de bataille d'Europe et à la Cour des Tuileries, se redresse de toute sa haute taille. Et comme si l'impressionnante et inattendue cérémonie l'avait par un miracle rajeuni de trente ans, il s'avance de trois pas et, à voix tonnante, réplique :

— Non... Pas Roustan... Vive l'Empereur seulement... et rien de plus... Moi, je ne suis ici que le plus modeste de ses soldats... !

Cependant, le Maire s'est avancé. Et toujours respectueusement nu-tête, dans le grand silence revenu, il prononce un petit discours un peu ampoulé, mais très ému.



Il salue la main au front.

Il explique que, mandé à Paris, ainsi que d'autres magistrats municipaux de l'Île-de-France, il a appris, du Ministre lui-même que l'accord intervenu entre les gouvernements de Londres et de Paris allait permettre le retour solennel des cendres du grand mort dormant à Sainte-Hélène. Et le Maire ajoute que de magnifiques funérailles vont être célébrées sous le dôme des Invalides, dans quelques semaines, pour saluer l'inhumation du vainqueur d'Austerlitz et d'Iéna, de l'auteur du Code Civil, de l'organisateur de la France nouvelle, ceci conformément au vœu suprême de son testament : « *Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé.* »

Et terminant son petit discours par un hommage au vétéran célèbre auquel il s'adresse, le Maire de Dourdan explique enfin que le Conseil Municipal et la population entière ont tenu à venir s'incliner devant le soldat qui fut le fidèle parmi les plus dévoués fidèles de Napoléon.

Le vieux Roustan a écouté, au plus impeccable des garde-à-vous, raidi dans le splendide uniforme du temps jadis. Il salue la main au front. Puis, d'une voix que l'émotion fait un peu trembler, il répond :

« Je vous remercie tous... C'est en effet la dernière joie que le Destin me réservait : le bonheur d'assister au retour de l'Empereur. J'irai donc saluer une dernière fois mon maître... Puis je reviendrai ici, parmi vous, pour n'en plus jamais repartir. Car ayant pris femme en votre ville, j'y compte terminer les jours qui me restent à vivre... j'y achèverai mon existence... Et je vous dis ceci : je désire que mes cendres reposent à l'ombre de notre vieille forteresse parmi ce peuple de Dourdan, qui m'a recueilli dans ma vieillesse, et que j'ai tant aimé... »



Les prisonniers de Gisors



DANS une tour obscure
Un prisonnier languit ;
Son serviteur gémit
De sa triste aventure...

Un écho, qui semble un oiseau moqueur
dissimulé dans le feuillage, répète en
faisant traîner les syllabes avec une
singulière netteté :

...tris-te a-ven-ture...

Et Jean Descluse se met à rire :

« – Veux-tu te taire, perroquet... !

— ... ro-quet... articule l'écho.

— Non... mais tu n'as pas fini de te moquer de moi... ?

— ... quer... de... moi... répète l'invisible bavard.

Jean, qui était allongé sur le dos à même l'herbe épaisse, sous l'ombre de l'arbre bien feuillu, se retourne sur le flanc droit, et riposte : « – Oh ! et puis continue si ça t'amuse...

— ... mu-se...

— Je suis trop bête de t'écouter...

— ... cou-ter...

— Et encore plus sot de te répondre, babillard... !

— ... bil-lard...

— Zut... !

— ...ut... ! continue tranquillement l'écho.

Le jeune peintre hausse les épaules avec un geste excédé ; il ramasse dans sa musette les restes du déjeuner frugal qu'il a, le matin en quittant Paris, excursionniste soucieux de modérer ses dépenses, emporté avec lui pour économiser l'auberge, et qu'il vient de terminer sous l'abri d'un platane épais à souhait. Puis il reprend l'album et les crayons de couleur épars autour de lui, et il examine avec une mine satisfaite les deux croquis très poussés qu'il a passé la matinée à mettre au point. Dodelinant la tête, il recommence à fredonner, – mais très bas, afin de ne pas réveiller l'écho qui l'agace avec ses insistantes répétitions :

Dans une tour obscure,

Un prisonnier languit...

Se gourmandant lui-même, il fait :

« Ce que ça peut être assommant les rengaines qui vous poursuivent ! Je ne sais pas si c'est parce que je suis à Gisors, dans les ruines du château que trois rois successifs d'Angleterre ont remanié à leur fantaisie et que Philippe-Auguste leur a pris, pour que me revienne avec obsession, ce vieil air de l'antique opéra-comique consacré à son grand ennemi Richard Cœur de Lion :

Un prisonnier languit...

Son serviteur... gémit...

Un geste brusque :

» Ah ! flûte, à la fin... Une bonne pipe : ça vaudra mieux... »

Aux doigts de l'artiste, une blague s'ouvre et le fourneau d'une solide pipe de bruyère s'emplit, puis une allumette craque. Malgré

lui, les petits vers chantants à six pieds continuent de bourdonner au coin de sa lèvre, tandis que ses regards errent sur le paysage tout alourdi par la chaleur torride du midi de juillet.

Chargé par un éditeur pressé d'une illustration dans laquelle doivent figurer un aspect du château médiéval de Gisors, et des vignettes aussi vivantes que possible du vieil édifice célèbre par sa force militaire et ses prisons monumentales, Jean, parti le matin de Paris à bicyclette, est arrivé vers dix heures par un temps radieux dans l'antique petite capitale du Vexin. Il a goûté au passage la fraîcheur agréable montant des trois charmantes rivières : l'Epte, le Réveillon et la Troène. Aussitôt, il a pénétré dans le grand parc entourant les ruines du château, a suivi la nécessaire visite des ruines et de la Tour du Prisonnier avec ses trois étages sous la conduite du gardien. Puis, exhibant un permis des Beaux-Arts qui lui donne toute licence de circuler à son gré et de dessiner ou peindre à sa guise, il s'est mis au travail.

Enfin, lassé, il s'est allongé sous l'arbre qui lui a paru le plus touffu, et il a déjeuné fort tranquillement avant de continuer sa besogne de documentation.

Maintenant, l'ironie agressive de l'écho l'a agacé. Et, tout en fumant, poursuivi par la hantise du vieil air de *Richard Cœur de Lion*, il reprend son guide et achève de se renseigner en relisant les pages de description et d'explication.

Autour de lui, un grand silence, uniquement troublé par le bourdonnement de centaines d'insectes invisibles dont les ailes et les élytres vibrent longuement. Et la chaleur tombe si pesamment que l'artiste regrette d'avoir déjà fait trop souvent appel à la gourde de son sac : celle-ci est, à présent, complètement à sec. Et juste au moment que cette pesante et orageuse chaleur écrase plus complètement le visiteur autant que le paysage.

Les yeux un peu somnolents, il relit de son mieux ses notes.

« Gisors, position stratégique au confluent de trois vallées, retenue en 1097 par Guillaume le Roux, fils de Guillaume le Conquérant... Sentinelle avancée de la Normandie vers la France, Gisors devint une forteresse puissante que les traités d'Issoudun et de Louviers en 1196, imposés par Philippe-Auguste, obligèrent Richard Cœur de Lion à livrer au roi de France... »

Et tout de suite la rengaine revient en murmure irritant :

Dans une tour obscure,

Un prisonnier languit...

La lecture repart :

» Le château aujourd'hui appartient à la ville et les ruines, entremêlées d'arbres, couvrent trois hectares. Il reste le donjon, l'enceinte. Sous la conduite du gardien, on visite la Tour du Prisonnier...

... prisonnier languit...

Le jeune peintre a encore un geste agacé :

» Assommant à la fin, cet air... Eh bien, ils ont languï, les pauvres diables que la justice royale a fourrés dans le troisième dessous au fond duquel ce brave gardien m'a fait descendre, afin de me montrer les espèces de bas-reliefs que ces malheureux ont gravés dans la pierre pour se distraire...

Encore une page tournée :

» C'est raconté là-dedans tout au long, cette histoire-là... Pas gaie d'ailleurs... Ah ! fallait-il qu'ils s'ennuient les pauvres diables gités là-dedans pour en venir à réussir une pareille besogne. Vingt-deux ans. Il y en aurait un qui serait resté dans ce trou vingt-deux ans...

Un prisonnier languit...

Languit : c'est le cas de le dire... Oh ! qu'il fait donc chaud sous

cet arbre... Et moi qui n'ai plus une goutte de quelque chose à boire dans mon sac ! Ça manque vraiment d'un bon petit bistrot ici, avec de la bière bien fraîche. Qu'est-ce qu'ils pouvaient boire dans leur cachot, les malheureux qui ont sculpté leurs murailles... ?

Dans une tour obscure...

Seigneur, que j'ai soif... Tous mes traités d'édition pour une cruche d'eau ! la cruche d'eau du prisonnier... !

Un prisonnier languit...

Il languit peut-être... oui, mais il boit... il boit à sa cruche... et dans son cachot, au moins il y fait frais... et il y respire, ce prisonnier-sculpteur... au lieu qu'ici, moi, j'étouffe.

Son serviteur gémit...

— Ah ! enfin, je te retrouve. Debout, toi !

Cinglé à toute volée, un formidable coup de lanière de cuir s'est abattu sur les épaules de Jean qui, arraché brutalement à sa paisible somnolence, sursaute avec un cri de douleur :

— Ah ! mais dites donc... espèce de sauvage... !

— Quoi ? quoi ? qu'est-ce que tu racontes ?

Un deuxième coup de lanière, encore plus violent :

— Et debout ! Je t'apprendrai à essayer de t'évader, moi !

Une poigne a saisi l'artiste à l'épaule et l'arrache de terre, puis le met face à face avec un colosse au visage en trogne allumée de vin et de colère. Une impression de déjà vu quelque part arrache à Jean meurtri cette exclamation :

— Tiens, le gardien des ruines... ? Mais je vous ai déjà donné votre pourboire, mon ami... »

Puis, soudain, cette surprise :

» Vous êtes déguisé à présent ? Pourtant le carnaval est passé ? »

Cette fois un rugissement de colère. Un énorme poing noueux et poilu se lève, s'abat. Et Jean, frappé en plein visage, culbuterait de

toute sa hauteur, si de l'autre main, le colosse ne l'empoignait à la ceinture et ne le traînait derrière lui comme un paquet en hurlant :

— Au cachot, fuyard ! Au cachot ! Et tiens-toi pour satisfait que je ne te casse pas les os...

L'homme est un géant : six pieds, des mains comme des éclanches de mouton, des épaules arquées, des jambes en piliers, une face de brute féroce, et un costume composé de housseaux de cuir, d'une souquenille de bure et d'un ceinturon auquel pend un trousseau tout cliquetant de clefs massives.

Jean veut encore une fois crier, appeler à l'aide.

La paume calleuse d'une main poilue s'abat sur sa bouche. Et emporté, secoué, comme un agneau le serait par un loup, l'artiste effaré, haletant, se voit traîné jusqu'au donjon. Là, avec stupeur, il reconnaît les lieux qu'il a visités quelques heures auparavant, la Tour du Prisonnier, la salle de plain-pied, l'escalier de pierre en spirale qui descend à la deuxième salle avec sa cheminée monumentale, encore l'escalier, enfin la salle inférieure dans laquelle la poigne du géant lance sa victime comme un paquet en hurlant :

— Et si tu recommences à te sauver, margoulin, je fais de toi une chair à pâté, et je te donne à mon chien...

Un panneau bardé de clous se rabat durement.

Le peintre est allé rouler sur le sol humide.

Et quand, moulu, rompu, brisé, il essaie de se relever, il entend une voix calme qui lui dit avec une expression de pitié :

— Tu vois combien tu as eu tort de ne pas m'écouter. Je t'avais dit qu'il ne fallait pas chercher à t'enfuir. Nous sommes deux prisonniers qui languissons dans notre tour obscure pour vingt-deux ans. Il faut y rester, vois-tu. Mais dans quel état cette épaisse brute t'a mis, mon pauvre Jehan !

Malgré les atroces douleurs qui lui tordent les membres, le peintre essaie de se relever, et du regard cherche dans la pénombre qu'éclairent fort peu et fort mal d'étroites meurtrières. Il balbutie :

— Qui êtes-vous qui me parlez dans l'ombre ?... Et comment savez-vous mon nom... ?

Un rire un peu grinçant sonne. Et une forme vivante s'avance :

— Ton nom, cher Jehan ? Comment ne le saurais-je, depuis tant d'années que nous croupons ici de compagnie ? Allons, allons, frère de misère, les coups que tu viens de recevoir t'ont troublé le cerveau. Reprends tes esprits, et retrouve ton bon compagnon Nicolas...

— Nicolas ? Quel Nicolas ? Je ne connais pas de Nicolas, moi...

Péniblement, Jean Descluse s'est mis debout, les membres moulus et le torse douloureux. Du regard, il fouille la pénombre, essayant de voir celui qui lui parle, et dont la voix repart, dans un apitoiement :

— Ce sauvage t'a frappé sur la tête, mon pauvre petit gars. Et tu ne sais plus ce que tu dis. Nicolas, moi, ton ancien de plus de quinze ans dans cet abominable trou à rats où je t'ai accueilli, voici... eh, eh... voici maintenant sept années complètes, d'après les marques que nous faisons au mur.

— Sept années ? Quelles sept années ? balbutie le peintre.

Une main se pose sur son épaule meurtrie :

— Sept années que, de par le Roy, tu es ici, avec moi.

— Le Roi ? quel Roi... ?

— Mais le Roy de France, Jehan... notre Sire Louis le Onzième...

— Louis XI ? Qu'est-ce que vous racontez ? vous êtes fou, mon pauvre homme...

— C'est toi qui perds le sens, Jehan. La tour obscure et ton essai d'évasion t'ont porté au cerveau. Rappelle-toi ce que tu m'as raconté le premier soir que les archers d'Écosse t'ont jeté ici auprès de moi...

— Moi ? J'ai raconté... ?

— Que tu avais, pour je ne sais quelle ballade un peu bien insolente à son égard et pour une caricature vraiment très vilaine contre lui, encouru la colère du Roy Louis, lequel t'avait condamné à être enfermé à Gisors dans le cul-de-basse-fosse où Sa Majesté, m'ayant hérité de son père Charles le Septième dit le Bien Servi, m'accorde l'hospitalité depuis... depuis... hé bien, mais depuis vingt-deux ans... quinze tout seul pendant lesquels je ne me suis guère amusé et sept avec toi grâce à qui j'ai passé de bonnes heures... n'est-ce pas mon bon petit Jehan le peintre... »

Jean Descluse s'est reculé. Il se prend le front à deux mains et murmure :

— Je suis enfermé avec un fou...

Mais il demeure béant de stupeur. Car, à trois pas de lui, l'étrange individu qui prétend se nommer Nicolas, commence de chanter d'une voix qui chevrote :

*« Dans une tour obscure
Un prisonnier languit :
Son serviteur gémit
De sa triste aventure... »*

— Taisez-vous... taisez-vous ! hurle le malheureux, stupéfait et furieux à la fois.

Mais l'autre s'avance. D'une main dont les doigts sont glacés, il serre le poignet du peintre, et l'attire à lui :

— Voyons, Jehan, mon ami, reviens à toi, et regarde. Ne reconnais-tu pas ces trous que toi et moi avons creusés dans les murs, et à l'aide desquels nous nous laissons des pieds et des mains chaque fois que nous voulons atteindre les meurtrières afin de respirer un peu d'air et de lumière ?

— Nous ? balbutie l'artiste.

— Oui, nous, naturellement, puisque nous sommes les seuls hôtes de ce vilain séjour. Et puis, mets-toi dans le rayon qui tombe de chacune de ces petites ouvertures et qui délimite ainsi une série de champs formant de véritables panneaux sur lesquels, lorsque j'étais seul, j'ai commencé de graver, avec mon clou, dans la pierre, qui, heureusement, est relativement tendre, ces sculptures en bas-relief dans l'exécution desquelles, à ton tour, tu es devenu aussi habile que moi... ce qui n'est pas peu dire...

Un orgueil a sonné dans la dernière phrase. Et l'étrange bonhomme attire Jean devant les panneaux de gauche, sur lesquels se détachent, entaillées à force, des sculptures représentant des scènes de la Passion traitées d'une facture naïve, mais forte. Puis il le ramène devant le mur de droite sur lequel se déploient, dans un style moins primitif, une chasse, un bal, un tournoi...

Complètement déconcerté, et – cependant – trouvant au fond de sa mémoire, dans sa tête douloureuse, un vague souvenir de déjà vu, Jean Descluse balbutie :

— Comment... C'est vous qui ?...

Le rire de Nicolas grelotte à nouveau :

— Camarade, en vérité, tu abuses... Je veux bien que cet ignoble garde-chiourne t'ait fort malmené... Je t'avais prévenu, mais tu ne m'as pas écouté. Je t'avais dit qu'on ne sort pas vivant de la *Tour du Prisonnier* du Château de Gisors, et que ce sauvage te rattraperait et te battrait à mort avant de te ramener ici. Mais tout

de même, si rudement qu'il t'ait rossé au point de te troubler la cervelle, – tu es tout de même un petit gars assez solide pour retrouver tes esprits, et reconnaître ce que tu as fait ici...

— Moi ?

— Mais oui, toi. Enfin, toi et moi..., moi et toi... ensemble et de commun accord.

— Voyons, monsieur.

— Monsieur ? qui ça : monsieur ? C'est moi que tu appelles : monsieur ? Dis donc : Nicolas, comme de coutume...

Jean fait un effort :

— Bien. Voyons... Nicolas... c'est vous.

— Dis-moi : tu... ainsi que de coutume.

— Soit, encore... C'est... toi... Nicolas qui as gravé de tes mains... ?

— Avec mon clou, oui... Ah ! il faut que je te fasse reproche, mon petit : du moment que tu as trouvé moyen de sortir, et presque de t'évader, tu aurais bien dû ramasser un clou neuf... Le nôtre est usé un peu trop : dame, voilà vingt-deux ans que je m'en sers... et je te l'ai prêté pour ta part de travail. Il commence à ne plus rien valoir. Alors, si tu avais ramené un clou neuf, nous pourrions repartir avec un meilleur outil. »

Le peintre se passe encore une fois la main sur le front. Et se contraignant à une maîtrise de soi qu'il avait complètement perdue, il va examiner le mur de droite, suit du regard et du doigt les scènes qui le décorent, revient au mur de gauche et l'examine à son tour. Puis, aussi posément que faire se peut, il interroge :

— Il faut m'excuser. Les coups reçus, en effet, m'ont troublé le souvenir.

— Enfin ! Heureux de t'en voir convenir. Alors quoi ?

— Une simple question. Ces gravures dans la pierre ont été

exécutées avec un clou.

— Avec ce clou-ci, oui... tu le sais bien...

L'homme, de ses haillons poussiéreux, a sorti un gros clou de sabotier, qui devait, primitivement, être assez long, – mais qui est à présent presque complètement usé. Et il grommelle :

— Quelle maladresse de ne nous avoir pas rapporté un clou neuf !

Jean, sans répondre, reprend :

— Ces deux murs, nous les avons donc gravés... ?

— Un instant, coupe Nicolas. Celui de gauche est mon travail personnel tout entier. J'ai voulu faire œuvre religieuse et là, dans le coin, tu vois ma signature : « *Mater Dei, memento mei...* » « Mère de Dieu, souviens-toi de moi ». Tandis que les scènes du mur de droite sont ton œuvre à toi : quand tu es arrivé ici, tu étais encore tout pénétré du monde profane... et ce tournoi, ce bal, ces seigneurs et ces dames vêtus de beaux atours, tu en es l'auteur.

— Moi ?

— Oui, toi... Oh ! pour dire la vérité, je t'ai un peu aidé de mes conseils d'abord, parce que n'est-ce pas, toi, tu étais, au début, novice en cette affaire.

— Forcément, je pense.

— Évidemment, tu manquais d'habitude et de technique. Alors, je t'ai enseigné, instruit, guidé.

— Merci.

— Pas de quoi, mon cher petit. C'était mon rôle et mon devoir de grand ancien. Et puis j'ai mis la main à la pâte, parce que cela m'amusait.

— Vraiment ?

— Les amusements sont si rares ici, n'est-ce pas ?

— Évidemment.

— Mais vois-tu, je suis fier de nous deux. Plus tard, beaucoup plus tard, quand nous aurons disparu depuis longtemps, toi et moi, et que peut-être même on ne se souviendra même plus de nos deux noms, des hommes viendront de très loin qui descendront ici, pour leur plaisir et leur curiosité, et qui, j'ai la vanité de l'espérer, admireront le patient et singulier travail poursuivi et réalisé par les deux prisonniers de la tour obscure du Château de Gisors...

— Dites donc, jeune homme ! Il se peut que la grosse chaleur de juillet soit fatigante... surtout quand on a vidé une gourde de pinard en se couchant au soleil. Il se peut que l'herbe soit douce et qu'après boire, on y dorme commodément. Mais le soir descend... et le parc des ruines du Château de Gisors n'est pas une hospitalité de nuit... »

Une main s'est posée sur l'épaule du donneur, qui ronflait paisiblement. Jean Descluse sursaute en se frottant les yeux et regarde avec ahurissement son interlocuteur, – un brave gardien en tunique à boutons d'argent et képi d'ordonnance qui sourit avec indulgence dans sa moustache grise. Et il balbutie :

— L'homme à la courroie... Tiens ? il est habillé autrement à présent...

L'autre sourit toujours, mais accentue la pression de sa main :

— Dites donc, vous aviez le cauchemar pour crier comme ça... ?

Jean se prend le front à deux mains :

— Je ne sais pas. La fatigue... la chaleur... Je suis venu de Paris à bicyclette ce matin...

— 38 degrés à l'ombre : ça écrase un peu.

Puis le brave homme reprend :

— Ah ! mais je vous reconnais. Vous êtes l'artiste qui a permission des Beaux-Arts pour tirer en portrait des dessins à sa fantaisie. Je vous ai mené ce matin dans les cachots voir les

gravures que les prisonniers d'autrefois ont fait dans les murs avec un clou, jadis, au XV^e siècle.

Jean acquiesce, cherchant à ouvrir son carton afin de se justifier :

— Oui... et j'ai fait des croquis... deux inconnus, m'avez-vous dit ?

L'autre se met à rire :

— Fallait pas vous fatiguer à tant de peine... vu que ça vous a porté à dormir en rêvant. C'est vrai que c'est curieux : les pauvres diables qui ont fait ça auraient mis vingt-deux ans à tailler la pierre. Au lieu que le photographe qui est venu de Paris avec ses grosses lampes, l'autre mois, il a tiré tous les quatre murs en une demi-heure. Et il en a fait des jolies cartes postales que vous trouverez là à votre gré dans ma loge de portier, autant que vous voudrez, à 60 centimes pièce... plus les timbres bien entendu. Et si vous voulez les envoyer à vos connaissances avec le timbre de Gisors, la boîte aux lettres est juste en face de notre grande porte.



Table des Matières

La rosace de l'Île-de-France	4
La dernière druidesse	14
Le miracle de sainte Honorine	36
Le chien de Montargis	54
La gloire du Grand Ferré	77
L'hermine de Montfort-l'Amaury	89
La grande défaite de Monseigneur Satan	109
Quand le donjon de Dammartin se mit à rire	125
« Avoir l'air de revenir de Pontoise... »	134
Les larmes des nymphes de Vaux	143
Quand, à Versailles, le Roy-Soleil jouait aux petits bateaux	158
Le baptême d'Arpajon	173
La sirène de la Forêt de Sénart	185
« Deux rois m'ont... choisy... »	198
Celui que vous voyez se nomme « Le Fidèle »	206
Les prisonniers de Gisors	224